

L'Exécuteur [070]

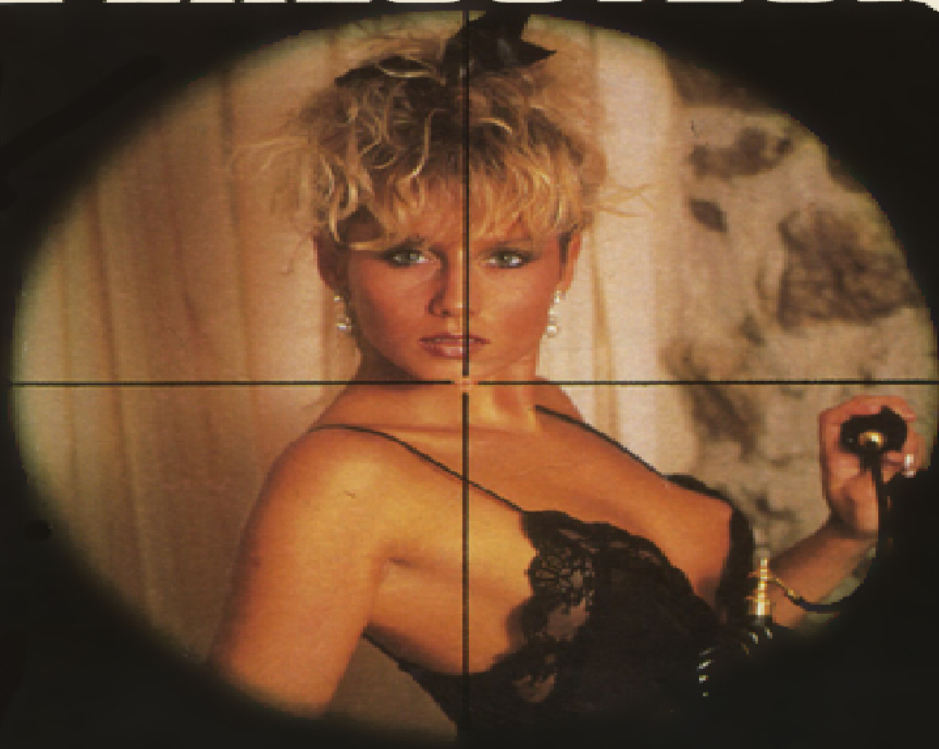
– Complot à Columbia

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard De Villiers
PRESENTE
L'EXECUTEUR



Complot à Columbia

PAR DON PENDLETON

PRESSES
DE LA CITÉ



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

**COMLOT
A COLOMBIA**

**PRESSES
DE LA CITÉ**



HUNTER

CHAPITRE PREMIER

Mack Bolan avait franchi le fleuve Potomac dans la matinée, à bord de la petite Alpine Turbo. Son char de guerre camouflé en mobil-home se tenait en attente à l'Aéroport International de Dulles, dans la grande soute de l'avion C-130 qui constituait le Q.G. volant de l'Exécuteur.

Il avait patiemment observé la première cible choisie pour entamer sa guerre dans l'État de Columbia. Un repaire secondaire de la Cosa Nostra qui, pour l'instant, abritait une réunion d'une douzaine de mafiosi.

Un quart d'heure plus tôt, Jack Grimaldi, le pilote de Bolan, avait pris les commandes d'un petit hélicoptère équipé pour la reconnaissance. Il avait reçu un bref message radio donnant des consignes précises quant à un objectif situé près de Chesapeake Beach, à une trentaine de kilomètres de Washington.

L'Exécuteur avait revêtu sa célèbre combinaison noire. Le fidèle Beretta 9 mm 93-R muni d'un silencieux était niché dans un holster sous son bras gauche, et l'énorme AutoMag .44 était fixé à son ceinturon de combat, contre sa hanche droite.

Pour parfaire son armement, un pistolet-mitrailleur mini-Uzi lui pendait sur la poitrine, retenu autour de son cou par une bretelle en cuir et des chargeurs pour les trois armes garnissaient les poches de sa combinaison.

Ainsi accoutré, il était l'image même de la Mort. Les yeux braqués sur le bungalow épiant le moindre mouvement, il enregistrait et analysait le plus petit signe de danger au sein de la mini-forteresse de la Mafia.

Malgré la tranquillité des lieux et l'éloignement par rapport aux autres demeures environnantes, une troupe de protection avait été mise en place : six soldats pourvus d'armes automatiques dont deux arpentaient le petit parc bien tenu, les quatre autres étant en postes fixes devant et derrière la bâtisse de plain-pied.

Il les épiait depuis plus d'une heure, dissimulé derrière la première ligne d'arbres d'un bosquet, à une quarantaine de mètres du lieu de la conférence. Par chance, il n'y avait pas de chien. Les mafiosi utilisaient rarement des animaux de garde, accordant infiniment plus de confiance à leurs moyens de défense armée.

En se rendant sur les lieux, Mack Bolan avait souhaité une

pénétration en douceur dans la propriété. Mais cela s'était révélé impossible à cause des abords dégagés qui ne lui laissaient qu'une seule possibilité : le blitz. Une attaque foudroyante avec élimination sans détail des forces adverses. C'est pourquoi il avait tant étudié les hommes aux visages sévères et hargneux qui servaient de couverture à la réunion des truands. Deux d'entre eux devaient être salement rapides, cela se voyait à leurs mouvements parfaitement coordonnés, à la façon dont ils se déplaçaient comme des fauves aux aguets dans le parc. Les autres n'étaient que des « soldats », mais ils avaient certainement été choisis parmi les *malacami*, les mauvais entre les mauvais.

Mack Bolan, lui, était un fauve d'une espèce beaucoup plus redoutable, et infiniment plus mauvaise que les soldats de la Mafia. Il avait fait ses preuves dans la jungle du Sud-est asiatique, puis dans l'univers de béton et d'acier des villes américaines, chassant un gibier dont les préoccupations essentielles s'appelaient : meurtre, viol, corruption, chantage, racket, trafic de stupéfiants, proxénétisme...

Il estima que le moment était venu d'entrer en action. Sans fioritures.

D'une détente, il jaillit du bosquet, parcourut environ vingt mètres en direction du parc avant de se faire repérer. Il ne s'était pas trompé, ce furent les deux hommes en marche qui réagirent les premiers. Le plus proche fit glisser frénétiquement la bretelle d'un P.-M. de son épaule et tenta de le braquer sur l'assaillant. Bolan ne lui laissa pas le temps d'ajuster son tir. Le mini-Uzi crépita rapidement entre ses mains, expédiant une giclée de 9 mm qui cueillirent le type, le cisailant de la hanche jusqu'à l'épaule. La rafale continua son œuvre de mort en transformant la seconde sentinelle itinérante en un ridicule mannequin agité de soubresauts incontrôlables, puis cassa en deux un soldat qui venait de se détourner nerveusement. Un quatrième truand braqua une grosse pièce d'artillerie sur Bolan, réussit à tirer deux coups inefficaces avant de prendre une décoction de métal brûlant dans la carcasse. Un flot de sang jaillit de sa gorge, inondant et aveuglant son compagnon qui poussait des hurlements en brandissant un riot-gun dont un coup partit vers le sol, labourant le gazon devant lui. Bolan lui délégua les trois dernières balles du mini-Uzi qui le métamorphosèrent instantanément en cadavre, puis dégaina l'AutoMag. L'énorme pistolet automatique gronda. Il n'eut besoin que d'une seule cartouche. L'ogive blindée de .44 magnum fit littéralement exploser la tête du sixième et dernier soldat de l'équipe de protection dont le corps décapité eut quelques mouvements désordonnés avant de partir à la renverse dans l'entrée du bungalow.

D'une pression du pouce, Bolan fit tomber le chargeur de son P.-M., le remplaça par un neuf et continua de courir en direction de la

maison. Au moment où il franchissait le muret d'enceinte du parc, quelqu'un à l'intérieur brisa une vitre et deux coups de feu rapides claquèrent. Une balle le frôla, une autre s'enfonça dans un arbre derrière lui. Il accéléra l'allure pour contourner la bâtisse, atteignant une petite porte dérobée qu'il enfonça d'un coup de pied, et faillit se heurter à un gros homme bedonnant qui fonçait en soufflant vers cette sortie, un .38 à la main. Bolan le reconnut immédiatement : Bobby « the Mouth » Cavallaro, l'un des grossistes en stupéfiant de la côte Est.

D'un coup de pied bien ajusté, il fit sauter le .38 qui s'envola dans le petit hall. Bobby the Mouth avait à peine compris ce qui lui arrivait quand il prit un coup de crosse de l'Uzi en plein front. Ses yeux se révulsèrent, il partit à la renverse et s'effondra comme un tas de chiffons sur le carrelage.

Bolan poursuivit sa course dans la maison qui retentissait de cris, d'interpellations et de bruits de meubles renversés. Il déboucha dans un grand salon où se tenaient une dizaine d'hommes qui s'agitaient dans une confusion totale. Deux d'entre eux avaient pris position aux fenêtres et expédiaient nerveusement des coups de feu à travers les vitres brisées, comme si cela avait pu conjurer le mauvais sort.

L'Exécuteur appuya sur la détente du petit pistolet-mitrailleur qui poursuivit son œuvre de mort. Al « Tricky » Glansky et Johnny « The Hammer » Portiglione furent les premiers à déguster les dragées funèbres. Ils dansèrent ensemble une curieuse valse syncopée en se cramponnant l'un à l'autre tandis que d'autres projectiles de 9 mm se dirigeaient déjà vers les deux tireurs agenouillés devant les fenêtres. Ceux-ci se levèrent en pivotant, reçurent chacun leur dose de plomb en furie, puis le court museau noir du mini-Uzi balaya la salle, fauchant les conférenciers qui cherchaient en vain à se mettre à l'abri derrière la table ou les fauteuils, d'autres à gagner une sortie à l'opposé du salon en se bousculant.

Il y avait là un magnifique ramassis de fumiers qui avaient voué leur existence au profit illicite sur le dos des innocents et des êtres sans défense, torturant ou tuant impitoyablement ceux qui leur résistaient, s'attachant sadiquement à leur arracher jusqu'à leur honneur, à les humilier en les escroquant ou en se servant d'eux pour des combines vicelardes. Ceux-là n'avaient jamais fait aucun cadeau à qui que ce soit, même à ceux qui les avaient suppliés à genoux.

Bolan non plus ne leur fit aucun cadeau. Il les fit danser jusqu'à ce que le percuteur du P.-M. claque à vide dans la culasse.

Il en restait encore un dans le fond du salon, un grand type aux mains énormes et au visage de taureau qui avait échappé par miracle au massacre en s'accroupissant derrière un fauteuil. À présent, il se relevait lentement, les yeux fixés sur un revolver tombé au sol.

L'Exécuteur le connaissait sous le nom de Sam Holster, un pseudonyme attribué au temps où il était garde du corps du capo Augie Marinello. C'était un tireur précis et rapide malgré son perpétuel air d'abruti.

Un froid sourire flotta sur les lèvres de Bolan qui observait à la fois la face bovine et l'arme tombée sur la moquette à moins d'un mètre du malfrat.

— Qu'est-ce que tu attends, Sam ? lâcha-t-il d'un ton funeste.

L'autre le considéra avec incrédulité, hésitant à se lancer en avant. Il grogna :

— Tu me laisserais ma chance, hein ? C'est ça, Bolan ?

— Ouais. Prends le calibre et sers-t'en.

— Putain de salaud ! Et tu me flingueras avant que je l'aie en main.

— C'est un risque à courir. Tu te décides ou tu crèves comme un cave ?

Une lueur de ruse passa soudain dans les prunelles de Sam Holster. Il ébaucha ce qui aurait pu passer pour un sourire avec beaucoup d'imagination, hocha lentement sa grosse tête et répliqua :

— T'es p't'être pas si salaud qu'on le raconte. Et je crois même que tu tirerais pas sur un mec désarmé. Qu'est-ce que tu...

D'une brutale détente, Sam le Taureau se précipita sur le revolver avec un feulement rageur. Bolan le lui laissa prendre dans son énorme pogne, attendit encore une fraction de seconde que le truand relève le canon de l'arme dans sa direction. D'un geste pratiquement imperceptible, il avait déchaîné l'AutoMag qui émit un grondement de tonnerre dans la pièce en crachant une monstrueuse ogive de .44 magnum. Le front de l'abruti s'étoila, se disloqua, tandis qu'une projection de matière rougeâtre inondait le mur derrière lui. Son grand corps fut agité de soubresauts pendant deux secondes, puis s'affala sur un guéridon qui se brisa dans un grand fracas.

L'odeur de la poudre planait dans la pièce, rendait l'air presque irrespirable. Bolan chercha des yeux ce que, entre autres choses, il était venu chercher : un attaché-case qu'il découvrit par terre à côté du cadavre de Patty Palermo. Il l'ouvrit pour y jeter un bref coup d'œil. Son informateur ne s'était pas trompé, il y avait à l'intérieur de la malette au moins cent mille dollars répartis en petits paquets maintenus par des élastiques et comportant des étiquettes avec des noms. De l'argent destiné à la corruption.

Il referma l'attaché-case, quitta le salon puis enjamba le corps de Bobby Cavallaro qui commençait à donner quelques signes de reprise de conscience. Dans le parc, il creva les pneus de quatre voitures, ne laissant intacte que celle de Cavallaro. Avant de quitter les lieux, il sortit de sa poche une mini-bombe de peinture dont il se servit pour

tracer une grosse croix rouge sur le toit du véhicule.

Le petit bolide européen l'attendait à moins de deux cents mètres. Il l'atteignit après avoir contourné une villa dont les occupants inquiets s'interpellaient dans le jardin. Rejoignant la route de Washington, il brancha l'émetteur de bord et appela :

— Striker pour Epervier !

La voix de Jack Grimaldi lui arriva aussitôt :

— *Oui Striker ! Je suis en approche finale.*

— Pointe-toi à bonne distance de l'objectif et repère une caisse avec une croix rouge. Ne la perds pas de vue.

— *OK ! Je plafonne au-dessus de la zone.*

— Suis-la tant que c'est possible et donne-moi la position toutes les trois minutes.

— *D'accord, Striker. J'aperçois la caisse, elle vient de bouger.*

— *Roger !*

Bolan coupa l'émission et continua de rouler sur l'Interstate 301 en direction de la capitale fédérale. Il réfléchissait. Lorsque Phil Necker l'avait alerté, l'Exécuteur revenait de Miami où il avait opéré une série de blitz particulièrement dévastateurs. Le flic fédéral qui avait infiltré la Cosa Nostra au sein même de la *Commissione* avait précisé à Bolan : « les *amici* semblent avoir monté un drôle de turbin du côté de Washington. Les grosses têtes en parlent ici à mots couverts comme si c'était l'affaire du siècle. »

Necker avait prudemment cité quelques noms au téléphone et mentionné le jour et les coordonnées de la réunion que Bolan venait de saborder.

Et le fédé avait eu le nez creux. D'après l'importance de quelques noms figurant dans l'attaché-case, la Mafia visait de nouveau une grosse cible politique. Ça n'avait rien d'étonnant et ce n'était pas nouveau, les *amici* avaient toujours tout fait pour obtenir le pouvoir sous toutes ses formes. Le pouvoir et l'argent. D'une certaine manière, ils en possédaient déjà une partie. Nombreux étaient les politiciens, les flics et certains hommes de loi à s'être laissé acheter par le Crime Organisé. La *Commissione* n'avait-elle pas déjà tenté d'étendre sa main sur un président américain en finançant sa campagne électorale puis en essayant de le compromettre dans diverses affaires scandaleuses ?

Bolan songea un instant à l'époque relativement récente où son ami Harold Brognola l'avait convaincu d'abandonner sa croisade contre l'*Organized Crime* pour prendre la tête d'une équipe spécialisée dans la lutte contre le terrorisme. Le super-flic de Washington avait réussi à obtenir la grâce de l'Exécuteur auprès de la Maison-Blanche. Il avait cru l'hydre de la Mafia entièrement décapitée et Bolan s'était rangé à ses vues pendant quelque temps. Cependant, il s'était très vite aperçu que le danger représenté par le Syndicat du crime, au lieu

d'être éliminé, avait repris une importance capitale. Les *amici* étaient toujours là, sous des visages différents mais avec les mêmes motivations pourries. Ils avaient feint l'anéantissement pour mieux se restructurer et s'accrocher de nouveau à la société américaine, la pillant, la bafouant, s'en servant comme d'une vache à lait à la production intarissable.

Alors l'Exécuteur avait repris les armes et s'était relancé dans une guerre sans merci.

Après Miami et la grosse combine découverte là-bas, que lui réservait Washington ?

La voix de Grimaldi le tira de ses réflexions :

— *Striker ! La caisse marquée est à environ trois cents mètres derrière toi et roule à pleins pots. Si tu continues à cette vitesse, elle va bientôt te dépasser.*

Bobby Cavallaro n'avait pas traîné. Sitôt sorti de son black-out, il s'était empressé de déguerpir de la maison attaquée avant l'arrivée des flics. À présent, il semblait pédaler dur vers une destination qui pouvait être intéressante pour l'Exécuteur.

— *Roger !* fit Bolan. Je laisse dépasser. Toi, continue de suivre et tiens-moi au courant. Je prendrai le relais s'il continue en ville. *Over !*

L'idée de Bolan se résumait à un schéma très simple. En blitzant la réunion, il avait déclaré la guerre à la racaille de Washington pour en obtenir des réactions psychologiques, mais aussi il s'était ménagé la possibilité de découvrir la filière menant aux grosses têtes.

Il n'avait aucun plan précis. Il aurait à improviser en fonction des événements, des personnages en cause, et du système de défense qui allait immanquablement se dresser contre lui.

Il savait que plus la magouille locale serait importante, plus le danger encouru serait grand.

Et si les cannibales avaient décidé de s'en prendre à l'univers politique et administratif des États-Unis, ce ne serait sûrement pas un jeu de boy-scouts que de s'infiltrer dans leur plantureux pique-nique.

L'Exécuteur eut un froid sourire en évoquant la prime à six chiffres promise en récompense pour un contrat lancé sur sa tête par la *Commissione*.

Dès que son apparition serait signalée dans l'État de Columbia, une nuée de tueurs se lanceraient immédiatement à ses trousses, le couteau entre les dents.

Qu'est-ce que Mack Bolan avait à perdre sur ce nouveau champ de bataille ? La vie ? Il était mort depuis l'époque où la Mafia avait anéanti sa famille à Pittsfield après avoir lancé de force sa sœur Cindy sur le marché de la prostitution.

Rien que la vie. Pour un mort, ça n'avait pas une grande importance.

CHAPITRE DEUX

Il faisait un sale temps à Washington. Un vent glacial charriait de gros nuages poussiéreux au-dessus de la capitale fédérale.

Ricky Caprici tournait en rond dans son appartement au luxe criard de M. Street. Une main dans la poche de son pantalon, l'autre crispée sur une cigarette dont il tirait fréquemment des bouffées nerveuses, il arpentait le salon tout en posant abruptement des questions à Bobby The Mouth Cavallaro. Celui-ci était assis du bout des fesses dans un profond fauteuil en cuir, visiblement très mal à l'aise.

Ricky Caprici était l'un des soto-capi d'Angie Ventura, le « Parrain » local. Il était âgé de trente-huit ans, avait réalisé ses débuts vingt ans plus tôt dans le monde de la pègre sicilo-américaine comme recruteur de filles pour le marché des call-girls, puis était devenu souteneur à New York avant de s'établir à Miami où il s'était lancé dans le commerce particulièrement juteux de la drogue. Très vite, il avait démontré ses talents d'organisateur, montant une nouvelle filière de stupéfiants vers le Texas qui était pourtant approvisionné par le Mexique, ouvrant une nouvelle voie à l'acheminement de la came en provenance de Cuba, mais aussi en fournissant à des prix hors concurrence plusieurs capi des États de Caroline du Nord, de Virginie et de Pennsylvanie. C'est ainsi qu'il s'était attiré la sympathie d'Angie Ventura qui voyait en lui l'un des futurs éléments clés de la nouvelle institution du Crime sur la côte Est.

De maquereau-dealer, Caprici était devenu responsable de secteur, contrôlant à la fois un réseau important de prostituées, de semi-grossistes en stupéfiants, de boîtes de nuit et de restaurants. Enfin, le gros Ventura l'avait « anobli » en le nommant soto-capo tout en lui laissant la jouissance de son secteur privé qui lui rapportait en moyenne six cent mille dollars par an, somme nette, déduction faite des ristournes, taxes et redevances que prélevait la *Commissione*. Pour le public, il passait pour un jeune businessman de fréquentation agréable, à la parole facile et dépensant largement en société.

Physiquement, « Golden » Ricky était ce qu'il est convenu d'appeler un beau gosse malgré un commencement d'embonpoint dû aux fastueux repas qu'il avait coutume de prendre en compagnie de vedettes du show-business ou de femmes de la haute société

colombienne. Beaucoup d'entre elles, qui ne connaissaient rien de ses véritables activités disaient volontiers de lui qu'il était un prince charmant des temps modernes. Nombreuses étaient celles, aussi, qui aspiraient à l'attirer dans leurs lits ou qui y étaient parvenues, dont un gros pourcentage de femmes mariées, épouses d'industriels, de politiciens ou de diplomates.

Mais Ricky Caprici n'était pas seulement un play-boy à l'œil velouté. C'était aussi une des plus sordides ordures qui soient. Un vampire aux dents acérées qui avait toujours su instinctivement tirer profit des faiblesses humaines, corrompant, tuant et torturant ceux ou celles qui lui résistaient. Le bruit courait dans le Milieu qu'il avait, à ses débuts comme souteneur, abattu six prostituées qui refusaient obstinément de se soumettre, puis qu'il avait ordonné le massacre d'une douzaine d'autres pour « insuffisance de rentabilité ». Rien que pour l'exemple. Toujours selon la légende, Caprici n'avait pas été en peine de renouveler son cheptel. Jouant de la prunelle, du charme latin et du bagout, il avait très vite recruté des filles dans le milieu des bureaux, de la restauration et des cabarets, s'était emparé de leur vertu et les avait jetées sur le trottoir après une période où les recrutées subissaient une « formation » accélérée faite la plupart du temps de corrections et de sévices sexuels.

Oui, vraiment, Golden Ricky était un expert dans tout ce qu'il entreprenait. Il avait encore devant lui un avenir prometteur et de la classe.

Aujourd'hui, pourtant, son assurance était sérieusement ébranlée. Ce que venait de lui dire Bobby Cavallaro lui avait fait l'effet d'une douche glacée sur la nuque.

Il y avait de quoi se sentir nerveux ! Jamais il n'avait imaginé qu'une telle chose puisse se passer ici, à quelques pas seulement de la Maison-Blanche et du Capitole.

Ce mec était dingue ! Oser s'attaquer à la capitale fédérale...

Il jeta hargneusement à Bobby Cavallaro :

— Je peux pas croire à cette connerie que tu me racontes. Tu l'as vraiment vu au moins ?

— J'te l'ai dit, Ricky, fit « The Mouth » d'un air malheureux. Crois-moi, je serais pas venu ici te raconter des cracs si...

— Et tu l'as reconnu ! Tu l'as tout de suite reconnu alors que tu m'as dit il y a pas cinq minutes que tu l'as tout juste aperçu pendant une ou deux secondes ! Tu me prends pour un con, Bobby ?

Le ton de Cavallaro devint geignard :

— Mais enfin, tu vas quand même pas croire que j'te monte une enculerie, putain ! Je l'avais jamais vu avant, mais quand on se trouve devant ce mec, on peut pas se tromper. C'était bien l'enfoiré dont nous avons tous entendu parler. Et y a pas besoin de le regarder pendant

une plombe pour savoir à qui on a à faire. Ce gus a quelque chose de dingue dans les yeux, on dirait qu'il va te transformer en je ne sais pas trop quoi rien qu'en te fixant.

— Et t'es tombé dans les vaps ? questionna méchamment Caprici.

— Ouais. Il m'a balancé un coup vicieux et quand je me suis réveillé, il avait fait la malle. Tout ce qu'il a laissé derrière lui, c'était... Bon Dieu, si tu avais vu ça ! Plein de pauvres types en sang, dessoudés au pistolet-mitrailleur. Un carnage affreux. Mais je t'ai déjà dit tout ça...

Il fut interrompu par la sonnerie du téléphone intérieur. Caprici alla décrocher, écouta un instant puis marmonna :

— Un type avec une malette ?... Ouvre et vois ce qu'il veut, Sammy. Si c'est une merde de représentant, décarre-le à coups de pompe dans le cul. Je veux pas être dérangé.

Lorsqu'il reposa l'appareil, une lueur sournoise dansa dans les yeux sombres de Caprici. Il fixa Cavallaro d'un regard pointu et questionna doucement :

— Si c'est vraiment la Combinaison Noire, comment expliques-tu qu'il t'ait pas flingué ? Hein Bobby ?

Le grossiste en came soupira tristement, se passa une main moite et tremblante sur le menton avant de répliquer :

— J'en sais rien. J'ai sans doute eu du pot. Y a aussi que ça s'est passe très vite.

— C'est un peu maigre comme explication. Tu imagines les réactions d'Angie quand je vais lui dire que Bobby « The Mouth » s'en est tiré grâce à un gros coup de pot ? Cette pute de Bolan ne laisse jamais personne en vie derrière lui. À moins... à moins que...

— Doux Jésus ! Qu'est-ce que tu vas imaginer, Ricky ? Ça fait longtemps qu'on travaille ensemble et je t'ai jamais manqué !

— J'espère, Bobby. J'espère pour toi.

Tout en parlant, Caprici s'était approché de la fenêtre. Il laissa un moment errer son regard dans la rue, fronça brusquement les sourcils :

— T'es venu avec quelle guindé ? demanda-t-il d'une voix altérée.

— Ben, la mienne, fit le gros dealer en s'approchant à son tour de la fenêtre.

— Celle-là ? interrogea Caprici en pointant le doigt vers le bas, désignant une Oldsmobile noire au toit orné d'une croix faite à la peinture rouge.

— Oh merde ! Qu'est-ce que c'est que cette...

Sans cesser d'observer la rue, Ricky aboya :

— Sammy ! Sammy !

Quelques secondes s'égrenèrent en silence, puis il éprouva la subite sensation d'un courant d'air glacial derrière lui, en même temps qu'il entendit une voix qui lui parut sortir d'outre-tombe :

— Pas la peine de t'essouffler, Sammy est parti.

Caprici sentit les muscles de son dos se nouer. Un frisson abominable monta de ses reins jusqu'à sa nuque. Il fit un effort démesuré pour se retourner lentement et observa avec incrédulité le grand type qui se tenait immobile au milieu de la pièce, braquant sur lui un automatique prolongé par le bulbe noir d'un gros silencieux.

— Sammy ! hurla une nouvelle fois Caprici.

Un imperceptible sourire flotta un court instant sur les lèvres du visiteur qui ne cessait de fixer l'ex-maquereau.

— Ton porte-flingue est parti pour un monde meilleur, expliqua-t-il gentiment.

— Bolan ?

— Ouais.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? articula difficilement Ricky en déglutissant.

— Tu as mis tes affaires en ordre ?

— J'comprends pas ce que vous voulez, merde !

— Je te demande si tu as mis tes affaires en ordre. Tu vas faire le grand saut, Ricky.

— Vous êtes débile ? J'ai rien à voir avec vos histoires à la con, mes affaires...

— Tes affaires sont saines et tu n'as rien à voir avec moi, n'est-ce pas ? C'est avec ton destin pourri que tu as à voir quelque chose, Golden Ricky.

Il y eut une réaction inattendue de la part de Bobby The Mouth qui plongea violemment la main sous sa veste, l'en ressortant armée d'un .38 à canon court qu'il brandit devant lui. Il n'eut pas le temps d'aligner sa cible. Un soupir perfide fusa du Beretta et le visage du gros dealer s'orna d'un troisième œil rougeâtre qui laissa échapper un peu de son cerveau. Sa bouche s'agrandit, son corps adipeux fut secoué de spasmes frénétiques, puis il tomba à la renverse sur les jambes de Caprici qui fit un petit saut de côté pour l'éviter.

Les yeux exorbités, le soto-capo observa durant quelques secondes le flot de sang qui s'écoulait en bouillonnant du nez et de la bouche de Cavallaro.

— Putain de... !

— C'est ton tour, Ricky, annonça Bolan en dirigeant vers lui le muflle sinistre du Beretta.

— Hé, merde ! Attendez...

— Attendre quoi ?

— On peut discuter, non ?

— Avec les types comme toi, c'est toujours la même rengaine. Vous voulez discuter et vous n'avez rien à dire. Dis au revoir à ta vie pourrie.

— Non !

Caprici avait eu l'impression de hurler son refus devant la mort, mais la syllabe jaillie de sa bouche n'était qu'un cri inarticulé et dérisoire. Sa voix enrouée se fit suppliante.

— Attendez, bon Dieu ! On peut faire un échange. Je connais des choses qui vous intéressent sûrement.

— Contre ta peau ? Je t'écoute.

Golden Ricky prit son souffle par saccades. Il renifla.

— Ben, vous voulez sans doute savoir ce qui se passe par ici, hein ? OK... Le turbin marche bien depuis quelque temps, on fait du pognon. C'est Angie qui a repris les affaires en main. Moi, je ne suis qu'un petit rouage, pas de quoi pavaner.

Il marqua une pause, réfléchissant à ce qu'il pouvait dire sans trop se mouiller, et reprit :

— Le gros du business, c'est la came. J'ai entendu dire que vous voyez rouge quand on parle de came, mais faut bien vivre quand même.

Depuis qu'il avait commencé à parler, il fixait obstinément le Beretta, les muscles du dos crispés à en hurler. Son regard dévia, remonta vers le froid regard de l'Exécuteur et l'impact qu'il reçut lui fit l'effet d'une secousse électrique qui le tétanisa.

Depuis quelques instants, Bolan avait l'impression d'une présence dans la pièce contiguë. Il y avait eu une sorte de glissement feutré. Sur ses gardes, il continua d'observer froidement le mafioso qui s'empêtrait dans son monologue.

— Bon, d'accord, je sais que ça peut paraître pas très moral pour certains. Mais si on vend de la blanche, c'est parce qu'il y a des connards qui en achètent. C'est quand même pas notre faute !

— Je croyais que tu allais te défendre mieux que ça, Ricky. T'es nul. T'as gâché tes chances.

— Mais qu'est-ce que vous voulez entendre, bordel de merde ?

— La dernière chanson dont les paroles et la musique ont été composées par les gros bonnets de la *Commissione*. Tu as exactement dix secondes.

Les yeux de Caprici devinrent fous. Il humecta ses lèvres desséchées, prononça par à-coups :

— Doux Jésus... Si je vous parle de ça, je suis foutu.

— Et si tu la fermes, je te mets une balle dans la tête. Plus que cinq secondes.

— Putain de merde ! C'est dingue... Ouais, d'accord. Ils ont mis en place un gros système pour avoir les coudées franches et téléguider pas mal de monde ici.

— Continue, tu vivras un peu plus longtemps.

— C'est politique. Ils veulent assurer le coup très haut.

— Tout en haut, par exemple ?

— J’crois bien.

— Ne t’arrête pas de parler, Ricky. Chaque fois qu’il y aura un silence, tu perdras une seconde et il ne t’en reste plus que quatre.

— Oui, ils visent la tête. Ils ont de gros moyens pour décider ceux qui... enfin ceux qui doivent être dans le coup quand ça interviendra. Je peux pas vous donner beaucoup de détails, Bolan, moi je ne suis...

— Qu’un petit rouage. Tu parles ! De quelle façon comptent-ils s’y prendre ?

— Vous connaissez les méthodes, non ? C’est classique.

— Donne-moi une bonne raison de ne pas appuyer sur la détente. Des noms, des responsables, les noms aussi de ceux qui sont dans le bain malgré eux ou que vous avez achetés.

Caprici ne mit que deux secondes à rassembler ses souvenirs. Il prit une profonde inspiration et parla sans interruption pendant plus de trois minutes. Bolan nota mentalement les renseignements, adressa un mince sourire au mafioso en lui lançant un petit objet métallique qui tomba à ses pieds sur la moquette souillée du sang de Bobby The Mouth.

— Ramasse.

Caprici se pencha pour attraper la médaille Marksman de tireur d’élite, la tourna lentement entre ses doigts. Bolan ajouta :

— Porte-la à tes *amici* et dis-leur que je suis à Washington pour m’occuper d’eux. Dis à Angie que je vais brûler les planches pourries sur lesquelles il a commencé à jouer sa mauvaise pièce.

— Vous voulez dire que je peux vraiment partir ?

— Casse-toi.

L’œil incrédule, Caprici fit quelques pas vers la sortie de la pièce, contournant largement Bolan, puis partit à reculons. L’Exécuteur entendit ensuite ses pas précipités dans l’entrée et la porte palière claquer à la volée.

Il s’achemina doucement vers la porte intérieure derrière laquelle il avait perçu de légers bruits, l’ouvrit d’un coup sec.

Elle se tenait debout dans la chambre à coucher, les mains en appui sur un grand lit à baldaquin, l’air triste et l’attitude résignée. Elle le fixa sans émotion comme s’il appartenait à un monde qui lui était indifférent. Bolan lui donna entre vingt-six et vingt-huit ans.

— Vous faites partie de la maison ? demanda-t-il.

La réponse ne vint pas tout de suite. Considérant d’une manière détachée la silhouette de Bolan, puis le Beretta qu’il tenait toujours à la main, elle finit par répliquer :

— Pas tout à fait.

Après un silence, elle ajouta :

— Je ne suis que de passage.

— Alors ne restez pas ici.

Comme elle ne bougeait pas, il lui prit la main et l'attira jusque dans le hall de l'entrée. Au passage, elle eut un regard vers le cadavre de Bobby Cavallaro qui baignait dans une mare de sang poisseux, mais ne manifesta aucune réaction, se contentant de suivre Bolan qui la fit sortir de l'appartement.

Ils marchèrent environ deux cents mètres dans M. Street pour rejoindre l'Alpine Turbo. Bolan lança le moteur, se disant qu'il avait fait une drôle de découverte avec cette fille. Elle paraissait vivre dans un monde à part, dans une sorte de rêve, avec une sensibilité intérieure qu'elle ne laissait pas ou ne voulait pas laisser paraître. Il lui lança un coup d'œil latéral, la détailla rapidement. Vêtue d'un jean, d'un blouson de sport et chaussée de bottes western, elle était plutôt petite mais bien faite, avec un joli visage de type latin. Elle semblait être un mélange de petite fille et de femme accomplie, de douceur et d'une certaine dureté qui transparaissait parfois à travers la fixité de son regard.

Bolan eut un instant l'étrange sensation de la connaître sans pourtant l'avoir déjà rencontrée. Il ne savait même pas son nom ni qui elle était. Instinctivement, il sut qu'elle n'appartenait pas au Milieu.

Depuis dix minutes qu'ils avaient quitté M. Street, elle n'avait pas dit un mot, se contentant de regarder droit devant elle, l'observant parfois très brièvement à la dérobée.

Mais le moment n'était pas à se poser des questions à son sujet. Du moins pas encore. Il l'avait pêchée dans un antre de la Mafia. Par le fait, elle était en danger et il fallait d'abord la mettre en lieu sûr.

Il décrocha le micro de son émetteur de bord et appela Gadgets Schwarz à l'aéroport de Dulles.

Alors qu'il lançait son message, il eut le vague sentiment que cette fille représentait quelque chose de très important pour lui, pour l'ex-G.I. nommé Mack Bolan, une machine à tuer lancée dans une guerre d'extermination mais au fond de laquelle sommeillait toujours une formidable envie de vivre et d'éprouver des sentiments humains.

Mais Bolan, aujourd'hui, était en guerre. Serrant les mâchoires, il lâcha dans le micro :

— Unité Alpha pour Q.G. !

— *Ouais Striker*, fit Gadgets depuis le module logistique du C-130 à l'aéroport de Dulles.

— Envoie-moi Politicien avec l'Unité mobile à la jonction de K-17 et F-28.

— *Tout s'est bien passé ?*

— Affirmatif. On fait un briefing et je passe ensuite sur les cannibales.

CHAPITRE TROIS

Rosario « Politicien » Blancanales était fidèle au rendez-vous avec le char de guerre camouflé en inoffensif mobil-home.

Bolan arrêta son petit bolide européen sur le parking du supermarché et tendit le bras pour ouvrir la portière à la fille qui n'avait toujours pas desserré les lèvres depuis leur départ de M. Street. Elle le devança, se laissa glisser au sol et suivit Bolan jusqu'au mobil-home. Juste avant d'entrer, elle s'enquit :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Vous vivez dans un appartement mobile ?

— Vous n'êtes donc pas muette ? lui dit-il.

Elle lui renvoya une ombre de sourire sans répondre, passa devant Bolan qui la poussa dans le module d'habitation où se tenait déjà Blancanales. Celui-ci leva les sourcils avec une nuance d'étonnement.

— La chasse a été bonne, dit-il avec un petit rire.

— Je n'en sais encore rien, rétorqua Bolan.

Nous pourrions peut-être faire les présentations, miss ?

La jeune femme tourna lentement sur elle-même, observant les lieux, s'arrêtant plus longuement sur une console électronique qu'on apercevait par une porte ouverte donnant sur le module opérationnel.

— C'est une bonne idée, finit-elle par annoncer. Je m'appelle Shirley Connan. Et j'ai la vague intuition que vous êtes Mack Bolan. Est-ce que je me trompe ?

— Correct. Vous n'avez rien contre ?

— Non, fit-elle laconiquement.

— Asseyez-vous, nous avons à causer.

— Vous voulez dire que vous avez l'intention de me poser des questions ?

Il remarqua qu'elle s'était légèrement raidie, répliqua :

— Ça me semble indispensable. Je vous ai trouvée chez un type qui occupe une position relativement importante dans la Mafia.

Elle soupira.

— Oui. J'ai parfois de mauvaises fréquentations. J'ai lu dans mon horoscope qu'il faut que je surveille ça.

Bolan sourit, alla ouvrir un petit placard réfrigéré d'où il sortit une bouteille de champagne français et trois coupes qu'il disposa sur une tablette. Il ouvrit la bouteille, remplit les coupes et en tendit une à la

jeune femme qui la saisit mais se contenta de la tourner doucement entre ses doigts.

— C'est pour que je parle plus facilement ? questionna-t-elle avec une pointe de méfiance amusée.

— Pour vous mettre en confiance et aussi parce que ça ne m'est pas désagréable de boire un verre avec vous.

— Je ne vous crois pas.

— Tant pis. Vous devriez pourtant. Que représente Ricky Caprici pour vous et que faisiez-vous chez lui ?

— Ça fait beaucoup de questions à la fois.

— Deux. Et elles sont liées.

— C'est un copain.

— Sans plus ?

— Si on se connaissait depuis plus longtemps, je penserais que vous êtes jaloux.

— Caprici est un soto-capo de la Mafia, Shirley. Votre présence là-bas pourrait me laisser imaginer pas mal de choses à votre sujet. Mais je persiste à penser que vous ne faites pas partie des cannibales.

— Non ?

— Vraisemblablement pas. Comment l'avez-vous connu ?

Subitement, elle se mit à rire, d'un rire qui parut un peu nerveux à Bolan. Puis elle répondit d'une voix à peine perceptible :

— Comme ça.

Bolan demeura silencieux un moment puis répéta sa question :

— Comment l'avez-vous connu ?

Cette fois, elle haussa les épaules, baissa les paupières et répliqua sur le même ton :

— Je vous ai dit : comme ça. Je n'aime pas qu'on me pose des questions sur mon passé. Mon passé est derrière moi.

— Mais en l'occurrence, il appartient au présent. Savez-vous réellement qui est Caprici ?

— Un truand.

— Êtes-vous au courant du business qu'il traite en ce moment ?

— Je n'en ai aucune idée. Il ne me raconte pas sa vie.

Bolan retint un soupir. La partie s'annonçait dure. Cette fille lui cachait quelque chose, ou alors il y avait dans sa vie un événement qui l'avait marquée au point de la bloquer sur certains plans.

— Vous ne buvez pas ! fit-il en désignant la coupe qu'elle tournait toujours dans ses mains. Le champagne se boit frais.

Gentiment, elle acquiesça et trempa ses lèvres dans le liquide doré, posa la coupe sur la tablette à l'instant où Bolan s'adressait à Blancanales :

— Contactez le Q.G., Politicien. Demandez à Jack et à Gadgets d'équiper l'Épervier pour une reconnaissance technique.

— OK, fit Blancanales en passant dans le module opérationnel.

Se retournant vers Shirley Connan, l'Exécuteur poursuivit :

— Je dois savoir exactement ce qu'il en est. Parlez-moi de Ricky.

Pour lui, la relation entre cette fille et le soto-capo restait une énigme qui pouvait cacher quelque chose d'important dans le contexte local. Car il en avait peu à peu la conviction, elle ne s'était pas trouvée sur son chemin par le seul fait du hasard. Et l'Exécuteur avait pour habitude de chercher à savoir où se situait le champ miné par l'ennemi.

— D'accord pour répondre à une question. Une seule. Que voulez-vous savoir exactement ?

— Comment avez-vous connu Caprici ?

Il nota qu'elle paraissait surmonter une hésitation pour finalement avouer :

— Dans un cabaret.

— Il y a longtemps ?

— Un peu plus d'un an.

— Qu'est-ce qu'il y a eu entre vous ? Une simple relation ou plus ?

Elle eut une nouvelle fois son petit rire nerveux.

— Vous ne deviez me poser qu'une seule question.

— Ouais, rétorqua Bolan en souriant. Mais vous avez répondu facilement à la première. J'en conclus que vous pouvez aussi facilement répondre aux autres.

— Pas question. Ça ne concerne que moi et personne d'autre.

— Bon. Supposez que je vous ramène là-bas...

— Après ce que vous y avez fait ? J'ai tout entendu à travers la porte.

— Pourquoi pas ?

— Sadique !

— On fait ce qu'on peut pour plaire. Vous avez des amis ou des parents chez qui aller ?

— Et pourquoi ? Devrais-je me cacher ?

— C'est le meilleur conseil que je peux vous donner. Mettez le nez en ville et vous risquerez un maximum de tracas avec les amis de votre petit copain.

— Non, je ne sais pas où aller. Peut-être que...

— Oui ? fit Bolan.

— Peut-être que je pourrais rester ici ?

— Dans l'antre d'un sadique ?

— Vous ne l'êtes peut-être pas tant que ça.

— Merci pour le compliment.

Bolan passa dans le module opérationnel où se tenait Politicien qui avait coupé l'émission depuis un moment. Celui-ci lui adressa un clin d'œil amusé.

— Un paradoxe, cette fille, hein ? fit-il à voix basse. Tu crois qu'elle planque quelque chose ?

— Non. En tout cas, a priori rien de dangereux. C'est elle qui est en cause.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Bolan régla le récepteur de bord sur une fréquence spéciale, vérifia le travail et répliqua avec retard :

— Rien.

— Comment ça, rien ?

Une ombre de sourire flotta sur les lèvres de l'Exécuteur.

— Je ne te comprends pas, Mack. Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, réitéra Bolan. Du moins pas encore.

Il quitta le module opérationnel et s'arrêta pensivement devant Shirley Connan, lui demandant :

— Vous tenez réellement à rester ici ?

— Ça vous ennuie ?

— Pas le moins du monde.

Il la regarda boire une nouvelle gorgée de champagne et questionna pensivement :

— Qu'y a-t-il de cassé en vous, Shirley ?

— Pourquoi ça ? Il n'y a rien de cassé, monsieur Bolan. Je suis tout à fait normale.

Il tourna les talons en rétorquant :

— Allez au diable.

Son rire l'atteignit alors qu'il sortait du char de guerre :

— Je crois bien que j'y suis, chez le diable.

— Et ça ne vous dérange pas trop ? lança-t-il par-dessus son épaule.

— Pas trop, non. Avec le temps, je crois même que je pourrai m'y faire.

CHAPITRE QUATRE

Les gros yeux globuleux d'Angie Ventura fixaient son lieutenant avec désapprobation. Machinalement, il triturerait entre ses doigts potelés la médaille de bronze que Caprici lui avait apportée.

C'était insultant pour un capo. Comment ce petit merdeux pouvait-il lui remettre entre les mains un objet aussi odieux ? Et de quel droit l'ordure à la combinaison noire osait-elle venir dans ce secteur privilégié ? Ventura avait déployé beaucoup d'efforts pour s'approprier ce territoire qui était auparavant une ville ouverte ; il avait sué sang et eau pour refouler les ressortissants des autres Familles qui tripatouillaient ici des affaires minables, indignes d'un vrai mafioso. Ventura n'appartenait pas à la vieille génération de la Mafia sicilo-américaine. Il n'avait que cinquante-huit ans. Mais il avait de l'expérience. Il n'était pas un simple voyou.

Aussi était-il particulièrement écœuré que Golden Ricky arrive chez lui en paniquant pour lui coller dans la main cet objet souillé du sang encore frais de Cavallaro. Il prit le temps d'allumer un cigare sicilien dont il tira une longue bouffée avant de lâcher entre ses dents serrées :

— D'après ce que tu viens de me dire, il n'y a aucune illusion à se faire. Bolan traîne son sale cul chez nous. C'est bien ça, Ricky ?

— Ouais, fit Caprici qui essayait de se donner une contenance en allumant à son tour une cigarette blonde au goût sucré. C'est bien ça, Angie. Il est entré comme chez lui, il a flingué Billy The Mouth et il m'a dit de vous apporter ça.

Ventura laissa échapper un petit bruit dubitatif entre ses lèvres grasses.

— Et à ton avis, pourquoi ?

— Comment, pourquoi ?

— Pourquoi a-t-il fait ça ?

— Sans doute par bravade. Ce mec est un mégalo en plein. Paraît que c'est une manie qu'il a de distribuer ces conneries de médailles.

— Tu n'as pas bien réfléchi à la question, grinça le capo de Washington. Et tu ne t'es sûrement jamais documenté sur Bolan. Tous les vrais mafiosi savent comment il opère. Mais j'ai l'impression que les temps changent. Les jeunes sont trop décontractés, les affaires leur arrivent trop facilement entre les mains et ils ne prennent pas le temps

de réfléchir.

Caprici réprima un mouvement d'humeur. Ventura lui tapait souvent sur les nerfs avec son arrogance désuète. Sans doute se croyait-il encore au temps des Capone et des Luciano !

— Bolan est sans doute un mégalo, comme tu dis, mais il sait réfléchir, lui. Ne le sous-estime pas, petit. La médaille, c'est sa façon de nous déclarer la guerre, de nous dire qu'il vient foutre la pagaille chez nous et égorger nos hommes.

— Une déclaration de guerre ? railla Caprici.

— Exactement. N'oublie pas que ce mec est un ancien soldat. Il a des habitudes.

— Des manies à la con, ouais ! Excuse-moi, Angie, mais on dirait que tu as de l'admiration pour ce fumier.

— Du respect. Tout simplement du respect. Et tu devrais en avoir aussi à son sujet, Ricky. Bolan est actuellement notre pire ennemi, c'est une salope...

Angie Ventura baissa les paupières en tirant avec application sur son cigare, poursuivit en paraissant se délecter avec les mots qu'il laissait tomber :

— Un enculé de fils de pute plein du sang de nos amis... Mais si tu penses que c'est un con, tu te goures, petit. Et si tu veux profiter de la vie, tu ferais bien de le respecter comme je le respecte avant qu'il vienne te passer un gentil fil de nylon autour de la gorge. Je vais te dire aussi autre chose... La médaille. C'est pas seulement une déclaration de guerre. C'est aussi une façon d'essayer de nous paniquer, de nous faire commettre des gaffes pour nous cueillir au détour des mauvais chemins. Une espèce de tactique de harcèlement.

— Peut-être bien, admit vaguement Caprici.

— Tu peux en être sûr. Et souvent sa tactique de merde a marché. Même les plus forts sont tombés dans le panneau. Ils ont mobilisé un max d'effectifs, des dizaines et des dizaines d'hommes pour lui faire la peau. Et que crois-tu qu'il s'est passé ? Bolan a toujours réussi à passer entre les mailles du filet et à se glisser jusqu'aux chefs qui se croyaient protégés et à l'abri. Moi, je ne vais pas tomber dans ce panneau, Ricky. Je ne commettrai pas cette erreur à la con. Je ne vais pas paniquer comme beaucoup d'entre nous l'ont fait.

— Tu veux dire qu'on ne fait rien pour l'arrêter ?

— C'est presque ça. À ton avis, pourquoi les flics ne l'ont-ils jamais coincé ? Tu n'y as pas réfléchi non plus, tout à ton petit business que tu étais ! C'est bien d'être tranquille dans les affaires, mais ça ne suffit pas. Il faut savoir prévoir la merde. Prévoir, c'est gouverner et aussi se prémunir contre des événements dégueulasses.

Le ton d'Angie Ventura était monté de plusieurs crans à mesure qu'il parlait. Sa bouche lippue s'était pincée et ses yeux glauques

ressembraient à ceux d'une grenouille s'apprêtant à dévorer un insecte.

Il reprit :

— Bolan s'est fabriqué une image de marque, une auréole qui le fait passer aux yeux de la populace pour une sorte de Robin des Bois. Beaucoup de gus et de bonnes femmes sont, pour lui, prêts à lui donner un coup de main ou à le planquer s'il est en difficulté. Pendant ce temps, nous on passe pour des pourris à qui il tape sur la gueule et tout le monde rigole ! Et la flicaille ne fait pas exception. Combien crois-tu qu'il peut y avoir de flics qui détournent la tête quand Bolan le Fumier passe tout près d'eux ? Des tas, tu peux en être sûr !

De nouveau, le capo se ménagea une pause, fixant son lieutenant avec commisération, puis relança :

— Alors, je vais lui foutre en l'air son image de marque et lui enfoncer son auréole dans le cul ! Non, Ricky, on ne va pas lancer connement tous nos hommes après lui. Avec l'opération qu'on a eu tant de mal à monter, ce serait plutôt maladroit, non ? La Combinaison Noire a eu tort de venir nous narguer ici. Mais ce n'est pas nous qui allons nous occuper de lui. Ce sont les flics ! Et sois sûr que lorsque la populace apprendra de quoi ce mec est capable, personne ne prendra plus son parti.

— Tu penses à le prendre en double ?

Le regard de Ventura s'alluma.

— Ah ! Quand même tu y arrives ! Ouais, petit. On va le faire devenir aussi noir que sa connerie de combinaison... Je ne veux pas que tu en parles aux autres, pas question qu'ils s'excitent. Trouve seulement un gus pas trop con et qui ne pose pas de questions, habille-le et donne-lui tout ce qu'il faut. On va ensuite réfléchir aux objectifs... Faut que tout soit prêt pour ce soir, alors magne-toi les fesses. Au fait, il t'a seulement remis cette médaille ? Il n'a pas cherché à te cuisiner ?

Caprici se raidit, baissa un instant les yeux tandis qu'une petite veine battait sporadiquement à sa tempe, puis il regarda le capo.

— Non, Angie. Il m'a menacé avec son calibre et m'a balancé ce bidule en me disant d'aller te le porter.

— T'es sûr ?

— Bon Dieu, Angie...

Une étincelle de ruse sillonna un court instant les prunelles sombres de Caprici :

— Je ferais jamais une chose pareille ! Mais je suis moins sûr en ce qui concerne Cavallaro. Pour moi, il ne m'a pas dit la vérité. Dix contre un que Bolan lui a foutu la pétoche et qu'il a lâché quelques informations. Bill n'a jamais été un grand courageux.

— Non. Mais il ne savait pas grand-chose de l'affaire. Est-ce qu'il

avait avec lui la mallette ?

— Non. Et j'ai pas eu le temps de lui poser la question. C'est peut-être la Combinaison Noire qui a piqué le fric. Ou alors, si elle est restée là-bas, les flics l'ont raflée. Je crois qu'on peut dire adieu au pognon.

— C'est pas grave, déclara Ventura. On annule la donne des enveloppes jusqu'à ce que Bolan se fasse trouer la panse par les poulets.

Il se leva, alla regarder le temps maussade à travers une des baies vitrées de sa villa et ajouta après un temps de réflexion :

— Fais quand même doubler la garde ici. Mais que ce soit discret, hein ! Je veux pas que cette maison ait l'air d'être en état de siège.

Caprici acquiesça. Il se leva à son tour et sortit dans le jardin pour rejoindre le *caporegime* chargé de la sécurité et lui donner des consignes.

Angie Ventura affichait une morgue nonchalante ; il était sûr de lui, mais il avait quand même la pétoche.

Golden Ricky, lui, avait encore dans la tête l'image d'une arme sinistre braquée sur lui, prête à cracher son venin, et d'un regard aussi glacial que la banquise. Il frissonna rétrospectivement, releva machinalement le col de sa veste en hélant le responsable de la sécurité.

Il imagina un instant que la Grande Pute était peut-être dans les parages, épiant la maison d'Angie et s'apprêtant à bondir dans le parc avec l'odeur du sang dans les naseaux. Puis il pensa à la manière dont le capo lui avait demandé si Bolan l'avait cuisiné. Si jamais il apprenait qu'il avait parlé !

Bon Dieu, cette journée était pourrie et Golden Ricky ne se sentait pas bien dans sa peau. Non, vraiment pas bien du tout.

CHAPITRE CINQ

Le lieutenant de police Lewis Jones marchait lentement dans la grande salle ravagée, aux murs constellés d'impacts de balles. Parfois, il se penchait sur un cadavre pour l'examiner, hochait doucement la tête, revenait au seuil de la pièce où se tenait l'agent du Trésor Jim Williams et regardait celui-ci d'un air embarrassé. Ils n'étaient pas seuls : des policiers en uniformes sillonnaient la maison, en établissaient un inventaire tandis qu'un photographe accompagné d'un médecin-légiste fixait sur la pellicule les différentes scènes du carnage.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda Jones à l'agent du Trésor.

Jim Williams fit une grimace, promena un regard appréciateur dans la salle et répliqua sans se compromettre :

— Et vous ?

— J'ai l'impression que ça me rappelle quelque chose.

— On peut savoir ?

— Un événement qui s'est déjà déroulé ici. Pas vous ?

— Ça se pourrait bien. Ouais... Est-ce que vous pensez la même chose que moi ?

— Bolan, hein ?

— C'est tout à fait dans ses méthodes. Tous ces hommes faisaient partie de la Mafia, c'est indéniable. Et les armes utilisées concordent. Tous ces types ont été abattus par des projectiles de 9 mm, sauf un qui a pris une balle de très gros calibre en pleine tête. Du . 44 ou du .45.

— Et peut-être bien tirée par un .44 magnum, envisagea le lieutenant Jones en se passant la main dans les cheveux.

Tous deux avaient connu l'époque où Mack Bolan était passé sur la capitale fédérale. Ils savaient de quoi le guerrier en combinaison noire était capable.

— Ouais, fit pensivement Williams. Mon sentiment est qu'il va y avoir du grabuge ici dans pas longtemps.

Il désigna le charnier devant :

— Si on ne se trompe pas, tout ça n'est qu'un petit hors-d'œuvre.

— J'alerte le F.B.I., fit Jones en sortant pour rejoindre sa voiture de service.

Il revint quatre minutes plus tard en grimaçant, et annonça :

— À priori, on est en plein dans le mille ! On vient de m'annoncer

qu'il y a eu un mort dans M. Street chez un certain Richard Caprici. Le défunt se nommait Bill Cavallaro. Encore deux membres de la Cosa Nostra. C'est un voisin qui a été alerté par des bruits inhabituels au-dessus de chez lui. Cavallaro a été tué d'une balle entre les yeux et d'après le coroner, ça s'est passé peu de temps après cette attaque...

— Affaire confirmée, non ?

— Pour moi, c'est certain, assura le lieutenant de police. Et le fédé que je viens d'avoir sur la radio de bord semble prendre l'affaire très au sérieux. Il a même évoqué l'éventualité de relancer l'ancienne opération *Hardcase*. Bon, je file d'ici, Williams.

— Vous allez aux nouvelles ?

— Je vais à la Brigade voir comment on peut coordonner cette affaire avec les G'Men. Pas question de les laisser seuls tirer les marrons du feu.

— Je pars avec vous, il n'y a plus rien à faire ici.

L'agent du Trésor demeura un instant pensif et dit :

— Ça m'ennuie que Bolan soit venu traîner ses guêtres par ici.

— Vous préféreriez ne pas avoir à lui tirer dessus...

— Exact.

— Amoureux de lui ?

Williams rigola.

— Ce n'est pas nouveau, assura Jones. Beaucoup d'entre nous sont dans le même cas. Bolan n'est pas un criminel ordinaire. Il ne tue que la vermine sans toucher aux innocents ni aux flics. Jamais il n'a enfreint cette règle. Ce qui ne m'empêchera pas de tout faire pour l'arrêter si j'en ai la possibilité.

— Vous pourriez lui tirer dessus ?

Ce fut au tour de Jones de rester pensif. Il répliqua finalement :

— C'est une question que je me suis déjà posée. Franchement, je n'en sais trop rien. Sans doute que si j'étais devant lui et que je le voyais armé, j'appuierais sur la détente...

— Vous savez très bien qu'il ne vous mettrait jamais en joue. Il s'est toujours carapaté devant les forces légales pour ne pas avoir à les affronter.

— Oui, c'est ce qu'on dit.

— Et vous savez bien que c'est vrai.

— Merde ! Ne me demandez pas de trop réfléchir à ça, bon Dieu ! Qu'est-ce que vous croyez que je suis ? Un flic tout simplement. Un flic qui obéit aux ordres et dont le travail consiste à empêcher les criminels de nuire, quels qu'ils soient !

— OK. Moi, ce que je crains le plus, réfléchit Williams, c'est le bain de sang qui risque de se répandre dans les rues de Washington. Les *amici* vont lâcher après lui tous les truands disponibles dans le secteur. Il est même très vraisemblable qu'un maximum de chasseurs

de prime vont accourir ici en quelques heures. Vous imaginez le gros bordel bien saignant ?

— Très facilement. C'est pour ça qu'il faut réagir très vite. Bolan est fou d'être venu semer la pagaille dans la capitale fédérale des États-Unis où tout est mieux organisé que partout ailleurs. Il n'en sortira pas.

L'agent du Trésor sourit ironiquement :

— Mieux organisé ? Comment expliquez-vous que la Mafia ait pu s'y implanter aussi facilement ? Et vous oubliez aussi que l'Exécuteur est déjà venu deux fois ici et qu'il en est reparti après avoir liquidé tranquillement les prédécesseurs du Milieu actuel.

— Bolan est venu une fois de trop, marmonna amèrement le lieutenant de police. Washington sera sa tombe.

*

* *

Celui dont on envisageait déjà l'oraison funèbre se trouvait à cet instant à quelques kilomètres de Mount Vernon, précisément entre Indian Head et La Plata. Assis au volant de l'Alpine Turbo, l'Exécuteur surveillait de loin les allées et venues d'une somptueuse résidence accrochée au flanc d'une colline verdoyante. Pour la circonstance, il avait passé un costume gris finement rayé, portait une chemise blanche et une cravate sombre. Son Beretta 9 mm était logé sous son aisselle et il s'était muni de deux stylets de combat fixés contre ses mollets ainsi que de quelques garrots dissimulés dans ses poches.

Ainsi vêtu, il pouvait passer pour un homme d'affaires ou un truand de luxe, selon les personnes auxquelles il se serait trouvé confronté.

La résidence appartenait à un certain Joss Hammerfield, un congressiste réputé et fortuné dont Bolan avait entendu mentionner le nom par Phil Necker. Et ce nom était accolé à celui d'autres personnages qui n'avaient aucune appartenance avec le Congrès américain, pas plus qu'avec n'importe quelle administration du pays, ceux-là ne rendaient des comptes qu'à la sacro-sainte *Commissione*, le siège de la Cosa Nostra à Manhattan.

Hammerfield ne figurait pas sur les « enveloppes » découvertes dans l'attaché-case de feu Cavallaro. Le politicien était trop riche pour s'être laissé acheter par la Mafia. Et Caprici n'avait aucunement mentionné son nom à Bolan sous la menace du Beretta. D'ailleurs, ce dernier n'avait vraisemblablement pas entièrement vidé son sac, se contentant de lâcher quelques informations par-ci, par-là, pour sauver sa peau.

Bolan était venu là par instinct, cherchant à découvrir un gros

poisson susceptible de lui donner une indication – non pas sur la nature de la « Combine », car il en avait déjà une idée précise – mais sur son importance.

Or, ce qu'il voyait en ce moment à travers l'optique de jumelles à fort grossissement, lui confirmait ses soupçons. Certains hôtes du politicien étaient bel et bien des membres à part entière de « l'Honorable Société ». Parmi la petite troupe du service de sécurité installée autour de la demeure, Bolan reconnut Slim la Jaquette, ainsi surnommé parce qu'il trimballait toujours un invraisemblable arsenal sous sa veste ou son manteau. Il aperçut aussi Jacky « Knife » Cavassi et Max Napoli qui discutaient, assis sur les marches du perron. L'Exécuteur n'avait jamais rencontré ces trois hommes, mais il avait pu étudier leurs visages sur des fiches signalétiques de la police que Hal Brognola lui avait communiquées par télé-vidéo. Ces trois mafiosi étaient des tueurs patentés, des êtres pour qui une vie humaine s'évaluait en dollars à la suite d'un contrat de meurtre. Rien d'autre.

Une dizaine de minutes plus tard, Bolan vit sortir deux types qui s'acheminèrent vers une voiture en causant comme deux vieux copains. Le premier était grand, d'apparence solide, avec des cheveux blancs et l'air infiniment respectable : Joss Hammerfield. Bolan ne connaissait pas l'autre, mais à d'infimes détails dans sa tenue, dans sa démarche et son comportement, il sut immédiatement qu'il s'agissait d'un *amici*. Probablement à un échelon élevé dans la hiérarchie de la Mafia, puisqu'il semblait discuter d'égal à égal avec le congressiste.

Il le vit monter dans le véhicule et démarrer tandis que Hammerfield rentrait dans la maison. Quelques secondes plus tard, la radio de bord émit sa tonalité d'appel. Bolan décrocha le micro, lança :

— Épervier ?

— *Ouais Striker. Je suis à l'aplomb à deux mille pieds, juste sous les nuages.*

C'était Jack Grimaldi aux commandes de l'hélico.

— Tu as une bonne vue d'ensemble ?

— *Au poil. Je vois parfaitement la grande baraque et les types qui sont autour. Ce télescope est impeccable. Six en tout et un qui vient de partir en bagnole. J'ai fait une dizaine de clichés.*

— OK, répondit Bolan. Finis le film et va faire un tour sur les autres objectifs. Même topo.

— *Roger !* acquiesça Grimaldi.

Bolan remit le micro en place et vérifia le chargement de son Beretta. Il souhaitait ne pas avoir à s'en servir pour ce qu'il avait à faire, mais un incident était toujours possible. Ce genre de reconnaissance en territoire ennemi requerrait une maîtrise de soi absolue et pas mal de chance aussi. Une fausse intonation, une

réponse faite à côté ou une rencontre inattendue et c'en était fait de son personnage. Démasqué, il savait ce qu'il risquait : le tir croisé de tous les charognards de la Cosa Nostra présents dans la résidence.

Peu importait que cela se produise dans la demeure d'un personnage politique en vue. La peau de l'Exécuteur était cotée très cher en Bourse, sans compter la gloriole pour celui qui abattait le Grand Fumier.

Mais Bolan connaissait ce petit jeu. Il y avait joué souvent.

Il fit démarrer le moteur et lança son petit bolide en direction de l'enceinte du parc, s'arrêtant devant une haute grille derrière laquelle se tenait un homme au visage renfrogné. Celui-ci franchit l'enceinte par un portillon et s'approcha du véhicule, la main placée près de l'échancrure de sa veste, sur ses gardes.

— Relax, vieux ! rigola Bolan en fixant le type d'un air goguenard.

— Vous voulez quelque chose, monsieur ? s'efforça de demander poliment le garde.

— Tu parles que je veux quelque chose. Je veux que tu me laisses entrer dans cette baraque. Ça te fatigue pas trop de pousser cette foutue grille ?

L'autre se pencha pour le dévisager, et questionna :

— On peut savoir qui vous êtes ?

Bolan soupira et saisit un petit porte-cartes sur le tableau de bord. L'ouvrant, il le tendit au type qui s'en empara. La carte offerte représentait deux triangles bleus surmontés d'une raison sociale à Manhattan, ainsi qu'une inscription imprimée en bas du bris-toi : « Mark Cavassa – Financial Investigator — Research Department ». Aucun mafioso digne de ce nom n'ignorait la signification du libellé. Le porteur du document ne pouvait être qu'un agent financier dépendant directement de la Commissione et ne recevant ses ordres que du Grand Conseil. Bolan avait prélevé la carte sur l'un des hommes qu'il avait éliminés quelques semaines plus tôt à Denver. Les yeux du garde s'agrandirent et son visage se fendit d'une grimace d'excuse.

— Monsieur Cavassa, prononça-t-il d'un ton respectueux. Bougez pas, je vous ouvre tout de suite.

Puis il repassa le portillon et s'empressa de faire coulisser la grande porte à barreaux. Bolan embraya doucement, lui adressa un petit signe amical et roula vers la maison, en notant que le type lançait un message dans un talky-walky. Il stoppa sur le parking, descendit et s'approcha du perron, saluant au passage deux des hommes qu'il avait observés un peu plus tôt à travers ses jumelles.

— Salut Max ! Quoi de neuf à Philly ?

Le porte-flingue lui adressa un sourire mi-figue, mi-raisin, répondit sans se compromettre :

— Tout va bien, m'sieur. Les affaires marchent comme il faut.

Puis, se tournant vers l'autre :

— T'es loin de chez toi, Jacky Knife. Tu t'es fait jeter de Phoenix par tes bonnes femmes ?

L'Exécuteur avait entendu parler des difficultés que Jacky Knife Cavassi avait eues en Arizona au sujet d'un territoire où il était proxénète. Après avoir tenté d'éliminer un rival, il avait dû fuir comme un lapin avec des tueurs aux fesses.

L'autre s'esclaffa.

— Je savais pas que cette histoire était venue jusqu'ici.

— Qui te dit que je suis d'ici ? sourit Bolan-Cavassa.

— Ben... rien. J'ai même l'impression que vous êtes un peu de partout. Est-ce que je me trompe ?

Le sourire de Bolan se figea. Dans la Mafia, il n'était pas de bon ton, pour un « subalterne », de poser des questions à un visiteur de marque.

— Tu disais, Jacky ?

— Heu, rien. Excusez-moi.

Bolan eut un petit rire :

— T'excuse pas. On a presque le même nom, tous les deux, à une lettre près. Marrant, non ?

— Pour sûr ! affirma Jacky Knife qui ne comprenait rien à l'allusion.

Ce fut à cet instant qu'un jeune type dévala les marches du perron et s'arrêta derrière les trois hommes. Bolan-Cavassa se tourna lentement vers lui et l'observa de la tête aux pieds, d'un air interrogateur.

— Je... Je suis Andy Hammerfield, se présenta-t-il. Monsieur Cavassa ?...

— Hammerfield Junior ? demanda Bolan.

— Oui. Bien sûr.

— Alors, remonte dans ta chambre, fiston. C'est pas toi que je viens voir.

— Mais...

— Casse-toi.

— Mais je...

— T'es sourd ?

Le jeune type avait serré les mâchoires. Il parut hésiter, baissa finalement les yeux et remonta les marches du perron pour disparaître d'un pas saccadé.

Max Napoli ricana dans le dos de Bolan et commenta :

— Ce petit mec se prend pour un caïd depuis quelque temps. Ça a commencé quand Gino l'a baptisé le Kid, pour s'amuser.

— Gino ?

— Ben oui, Gino.

— Je vois, fit Bolan d'un air entendu.

Il n'y avait qu'une possibilité locale d'accoler un nom au prénom Gino : Serventi, l'homme de confiance d'Angie Ventura.

Il hocha doucement la tête, délaissa les deux malfrats et pénétra dans le hall de la maison. Tout de suite, un type qui était en train de lire un journal assis sur une chaise se leva et le regarda d'un air interrogateur.

— Qui est responsable ici ? interrogea Bolan.

— Vous êtes qui ? répliqua le garde.

Bolan lui plaça sa carte de la *Commissione* sous le nez pendant quelques secondes.

— Ah bon ! On ne m'avait pas prévenu que...

— Comment tu t'appelles ?

— Tommy.

— Tommy Graziani de Baltimore ?

— Non. Fanzi. J'étais à Frisco.

Bolan nota qu'une certaine partie de la troupe provenait d'un recrutement lointain. Sans doute Angie Ventura n'avait-il pas confiance dans la pègre locale. Lui-même venait de la côte Ouest où il avait monté de lucratives affaires avant de devenir un capo reconnu par le Grand Conseil de Manhattan.

Il fixa froidement Fanzi :

— Je t'ai posé une question, Tommy.

— Ouais, excusez. C'est Frank Tramunti qui s'occupe de diriger ici en l'absence de M. Gino.

— C'est bien ce qu'on m'avait dit, affirma Bolan. Bon, tu bouges un peu ?

Le mafioso hocha la tête et partit à grandes enjambées vers le fond du hall. Il ouvrit une grande porte capitonnée donnant sur une salle immense dont le fond était aménagé en bar. Des tentures de velours encadraient de larges baies vitrées, les murs étaient recouverts de lambris et de tableaux de maîtres – reproductions ou originaux – ornaient les lieux. Au centre, une longue table de conférence était entourée d'une douzaine de chaises en attente d'être occupées.

Seul près du bar, assis dans un profond fauteuil en daim, un homme d'allure relativement jeune et moustachu sirotait un whisky sec, un talky-walky posé à côté de lui sur un accoudoir.

Il fit un mouvement avec son verre et lança de loin :

— Salut Mark ! Quel bon vent t'amène ?

Le message radio lancé depuis la grille d'entrée lui avait été destiné.

Puis il se leva tandis que Fanzi disparaissait en refermant la porte derrière lui et s'avança vers le visiteur.

Bolan étudia son visage à mesure qu'il approchait. Celui-ci ne lui était pas inconnu. Puis le type s'arrêta tout près de lui, souriant et affable. Pour quelqu'un qui s'y connaissait un tant soit peu, il avait manifestement subi une intervention de chirurgie esthétique, cela se voyait à d'infimes détails près des yeux et sous le menton.

Le sang puisa soudain plus fort dans les veines de Mack Bolan. Il venait de le reconnaître malgré la modification de ses traits.

C'était un As Noir.

CHAPITRE SIX

Lorsque Bolan l'avait rencontré pour la première fois, il ne s'appelait pas Frank Tramunti mais Angelo Cortone et appartenait à la troupe de tueurs d'élite des frères Talifero. Les Talifero étaient morts, l'Exécuteur les avait supprimés ainsi que la plupart des fameux As. Il en était resté pourtant quelques-uns qui s'étaient mis au vert durant quelque temps pour se faire oublier. Celui-là en faisait partie. Mis à part le nouveau nom et le nouveau visage, c'était bien lui. Un truand qualifié dans le meurtre expéditif, expert en interrogatoires et sadique de surcroît.

Le face à face entre Tramunti et Bolan n'avait duré que quelques secondes, le temps pour l'As Noir de vider un chargeur sur l'Exécuteur puis de s'enfuir tandis que ce dernier était aux prises avec plusieurs mafiosi embusqués dans une maison. L'une des balles de Tramunti avait blessé légèrement Bolan à la hanche. Depuis ce jour-là, il ne l'avait plus revu. Et heureusement, Tramunti ne reconnaissait pas l'Exécuteur.

— Ça fait toujours plaisir d'avoir la visite de quelqu'un de Manhattan, attaqua Tramunti bille en tête. Tu bois quelque chose ?

D'emblée, il avait employé le tutoiement.

Bolan acquiesça en souriant :

— Un scotch. Comment ça se passe ici ?

— Au quart de poil. Je peux même dire que tout baigne dans le beurre. J'ai vu que tu as fait la connaissance du Kid...

— Ce petit con ? rigola Bolan. Il joue à quoi ?

— Au chefaillon. Depuis qu'on a conclu un marché avec son dabe, il essaie de péter plus haut que son cul et casse les couilles à tout le monde.

L'As Noir versa du whisky dans un verre qu'il tendit à son visiteur.

— Les huiles, là-bas, s'inquiètent un peu de cette promiscuité, dit Bolan.

— Promiscuité ? sourit Tramunti. Tu veux parler du fait qu'on est chez Hammerfield ?

— Entre nous, ils pensent que tout se fait trop au grand jour. Tu sais exactement quel est l'enjeu ?

— Pour sûr ! Mais tu peux leur dire qu'ils se fassent pas de mouron. Personne n'a l'intention de foutre la merde ici. On assure

juste la sécurité avant le grand jour.

Tramunti baissa la voix pour ajouter :

— Et puis on fait gaffe aussi que le politicard joue bien le jeu. C'est ce qui a été prévu dès le début. Avec ces gros bonnets, on ne sait jamais ce qu'ils ont dans la tête. Des fois qu'il ait l'idée de faire cavalier seul, maintenant que tout est presque en place. Tu sais combien a coûté cette affaire ?

— Un sacré pacson, soupira Bolan. C'est d'ailleurs pour ça que je suis ici.

— Tu es venu vérifier que personne ne se sucre au passage, hein ? C'est ça qu'on t'a demandé de faire...

— Pas vraiment. J'ai voulu renifler un peu l'ambiance.

— Je pige pas bien.

— On m'a demandé de voir si l'argent dépensé a été bien utilisé.

— Ah ! Putain, oui ! Quand je te dis que tout est prêt... Tu pourras poser la question à Gino quand tu le verras. Encore une dizaine de jours et...

La phrase resta en suspens. Bolan évita de poser une question qui aurait pu paraître suspecte. Il tourna le dos à Tramunti, observant l'extérieur par l'une des baies, et changea de sujet :

— Au fait. Comment es-tu avec Golden Ricky ?

— Comme ci, comme ça. Pourquoi ?

— J'espère que tu n'es pas trop lié avec lui.

L'insinuation fit lentement son chemin dans la tête de l'As Noir qui répondit :

— À vrai dire, je ne l'aime pas beaucoup. On n'a jamais été très copains, lui et moi. C'est un pantouflard.

— Tant mieux pour toi, Frank.

— Qu'est-ce qu'il y a avec lui ?

— Il se pourrait qu'il se passe des choses.

— Je peux savoir ?

— C'est délicat, repartit Bolan sur un ton embarrassé. Je ne suis pas censé te dire de quoi parlent les huiles. Mets-toi à ma place.

— Ouais. Je comprends. Mais s'il y a quelque chose de moche qui se prépare, j'aimerais savoir quoi. Après tout, toi et moi, on est du même bord !

Bolan-Cavassa se retourna et considéra pensivement Tramunti. Il haussa finalement les épaules et but une gorgée de scotch.

— Après tout, je pense que tu es en droit de savoir. On croit que Ricky prépare un coup pourri. Y a des signes qui ne trompent pas. Ça fait déjà un petit moment qu'il est dans le collimateur. Et il n'est pas seul. Tu sais, y a des mecs à qui l'envie de la puissance monte à la tête.

— Merde ! Et qui pourrait marcher avec lui ?

— Dis plutôt : avec qui marche-t-il ?

— Tu ne... Bon Dieu ! Tu ne veux pas dire que ce serait...

Bolan le coupa :

— Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit. On n'est pas sûr, mais il y a de grosses chances pour que ce soit ça. Tu sais ce qui serait bien de ta part, Frank ?

— Je t'écoute, Mark.

— Si tu t'arrangeais pour avoir un œil et une oreille de ce côté-là, ça nous rassurerait. En cas de problème, les membres du Conseil t'en seraient reconnaissant. Tout le monde sait que tu es un type réglo. Qu'est-ce que tu en penses ?

— J crois que ça peut se faire, admit l'As Noir. Ça ne me sera pas très difficile, j'ai des amis chez eux.

— Tâche que ce soit discret.

— Tu penses !

Bolan lui donna une petite tape amicale sur l'épaule, assura :

— Quand je pense à ce que tu as fait pour nous tous, par le passé, ça me rend malade de te voir ici à glandouiller avec une troupe de débiles mentaux.

— Les temps changent.

— Ce serait mieux que ça change dans le bon sens, non ?

— Je te le fais pas dire.

— Oublie pas de garder un œil sur Golden Ricky et sur qui tu sais.

Bolan griffonna quelques chiffres sur un bout de papier qu'il plaça dans la main du tueur :

— Si t'as du nouveau, appelle-moi à ce numéro. *Ciao*, Frank.

Il posa le verre auquel il avait à peine touché et tourna les talons. La voix de Tramunti l'atteignit alors qu'il ouvrait la porte capitonnée :

— Mark !

— Ouais.

— Quand tu retourneras là-bas, transmets-leur mes amitiés.

Bolan lui fit un signe de la main et sortit.

Il rejoignit sa voiture, démarra en souplesse, et quitta la somptueuse propriété en direction du centre de la capitale.

À présent, il y voyait plus clair. La combine de Washington se dévoilait comme une énorme magouille politique.

En cours de route, il s'arrêta à une cabine téléphonique et appela Hal Brognola, le super-flic de la Maison-Blanche.

— Phil m'a annoncé que tu étais déjà sur place, démarra abruptement Brognola. Je pensais que tu ne m'appellerais jamais.

— Je suis à peine arrivé, fit Bolan.

— Tu parles ! On entend ton écho jusqu'ici. Et il y a déjà plusieurs sections spéciales prêtes à se lancer dans ton sillage.

L'Exécuteur rigola.

— Tu n'es pas dans ton bureau ?

— Si. Mais la porte est fermée et je suis sûr de ne pas avoir d'écoutes.

— Puisque tu le dis... Bon, je suis pressé Hal.

— Vas-y.

— Les prochaines élections présidentielles sont bien dans une dizaine de jours ?

— Onze jours exactement. Pourquoi ?

— C'est après ça qu'ils se sont accrochés.

Un silence traîna sur la ligne. Bolan en profita pour allumer une cigarette, attendit que le fédéral renoue le dialogue.

— Je m'en doutais un peu, Mack, sans trop vouloir y croire. Je t'avoue que ça me donne des sueurs froides.

— Le Bureau fédéral n'a pas essayé d'y voir plus clair ?

— Bien sûr que si. Mais tu sais comment ça se passe... Les *amici* bénéficient de protections à tous les niveaux, même au Justice Department, et les gros politicards sont intouchables. Chaque fois qu'un flic demande une autorisation de commission rogatoire, on lui conseille d'aller voir ailleurs. On ne peut qu'enquêter officieusement, faire des déductions et renifler les mauvaises odeurs sans toucher au caca. N'oublie pas qu'il s'agit de la capitale administrative du pays, Striker. Ce n'est pas le Bronx ou une quelconque ville de province où on peut faire des descentes improvisées. Si on tente de toucher à la vie privée d'un politicien, il se met à hurler, à amener le Sénat, la Ligue des Droits de l'Homme et tout ce qu'il peut manipuler. Sans compter la levée de boucliers dans les médias. On a toujours les mains liées.

— Même toi ? fit Bolan.

— Surtout moi. Je suis dans une fausse position, entre le Bureau fédéral et l'Exécutif. Imagine que je commette une fausse manœuvre, un impair...

— Oui, je vois. J'ai toujours dit que je ne voudrais pour rien au monde être à ta place.

— Pas plus que je ne voudrais être à la tienne. As-tu une idée de la façon dont ils vont s'y prendre ?

— Une infiltration au saint des saints.

— Un noyautage de la future équipe présidentielle...

— Tout paraît concorder, en tous cas.

— Merde.

— Tu peux me donner des tuyaux sur Joss Hammerfield ?

— Le congressiste ?

— Lui-même.

— Je n'en sais pas lourd sur lui, du moins pas plus que ce qu'en connaissent les journalistes. Il faudra que je me renseigne, il y a peut-être quelque chose sur lui au fichier central.

— Comment a-t-il eu sa fortune ?

— Là, je crois pouvoir te répondre. Il a racheté presque toutes les actions d'une grosse société pour une bouchée de pain voilà une douzaine d'années.

— Le dollar symbolique ? questionna Bolan.

— C'est à peu près ça. La boîte était, et est toujours, une société d'informatique en sous-traitance avec Bull. Un très gros chiffre d'affaires.

— Renseigne-toi un peu plus. Autre chose : j'aimerais bien avoir quelques informations sur une certaine Shirley Connan.

— Qui est-ce ? demanda Brognola.

— Je voudrais bien le savoir.

— Elle te pose un problème ?

— Un gros point d'interrogation. Mais je ne pense pas qu'elle soit vraiment dans le coup. Je peux avoir les tuyaux dans une heure ?

Un soupir passa dans le téléphone.

— Comme d'habitude, quoi !

— Je n'ai pas l'intention de rester longtemps ici.

— Je m'en doute. Une question à mon tour, Striker : quel est ton sentiment sur tout ça ?

— Je crois bien que l'infiltration ne date pas d'aujourd'hui. La pourriture est trop bien installée dans les coulisses de la politique, Hal.

— C'est ce que je pense aussi.

— Appelle-moi sur le radio-téléphone.

— OK. Striker...

— Oui ?

— Essaie de ne pas faire trop de bruit ici. La marmite est sous pression.

— On verra.

— Et fais gaffe à tes os.

— Ouais, grogna l'Exécuteur. *Ciao.*

CHAPITRE SEPT

— Ça y est ?

— Tout est prêt, assura Caprici dans le téléphone.

Angie Ventura piocha un cigare dans un coffret nacré, se le ficha entre les dents et questionna :

— Qui est dans le coup, à part ce gus ?

— Dave Honey et Laramie. C'est eux qui partent en avant-garde pour reconnaître les coins où ça doit se passer. Ils sont déjà en route.

— Bon. T'as bien expliqué au mec ce qu'il avait à faire ?

— Sûr. Et je lui ai dit exactement où et comment.

Le capo alluma son cigare, envoya un gros nuage de fumée dans la pièce avant de répliquer :

— Dès que tout sera fini, occupe-toi d'eux. Tu me comprends ? Je ne veux pas qu'ils puissent raconter quoi que ce soit au sujet de cette affaire.

— Oui, je comprends. Ce sont de bons gus, mais il faut être prudent.

— Garde l'œil sur cette affaire, hein ! Je veux que tu me tiennes au courant chaque fois qu'il aura conclu.

— Ne t'en fais pas, ça va marcher.

Ventura raccrocha sans rien ajouter. Il médita un instant en tétant son cigare, hochant parfois la tête et étirant sa bouche lippue dans une grimace de contentement.

En fait, la venue de l'Exécuteur à Washington était plutôt une bonne chose. Une sorte d'aubaine. Et lui, Angie, allait pouvoir se servir de sa présence pour dégager une partie du territoire et ramasser les rênes éparpillées un peu partout.

Oui, une sacrée aubaine !

Il se dit aussi qu'il n'y aurait pas seulement trois têtes de cons à éliminer. Golden Ricky en savait beaucoup trop, ce n'était pas un type en qui on peut avoir confiance. D'ailleurs Ventura était prêt à parier qu'il avait lâché des informations à la grande pute en noir.

D'autres lieutenants étaient à la solde d'Angie, des gus qui ne connaîtraient jamais de quelle façon il avait résolu le problème Bolan en tirant les marrons du feu. Des types qui lui seraient tout dévoués.

Il avait appris de longue date qu'un secret partagé par plusieurs personnes n'est plus qu'un secret de polichinelle. Aussi fallait-il couper

les mauvaises branches dans son propre jardin.

Il n'y avait pas de choix. Le destin de Ricky était scellé avec celui de Bolan la Pute.

*
* *

Le bar était situé dans la vieille ville de Georgetown et s'appelait « Manny's ». Sous une façade et un décor agréables le Manny's Bar cachait cependant un trafic de stupéfiants organisé par la Mafia sous la direction occulte de Joey Sarazini qui en était le propriétaire en sous-main. Et Sarazini lui-même était un personnage à la solde de Gino Serventi, l'homme de confiance d'Angie Ventura.

Le barman écoutait une radio qui émettait en sourdine un air de jazz, quelques clients consommaient dans la salle et Joey venait de prendre une communication au téléphone posé sur le comptoir quand un grand type vêtu d'une combinaison noire, comme celle d'un commando, fit irruption dans l'établissement.

Il serraient entre ses mains un fusil d'assaut M-16 qu'il braqua aussitôt sur Sarazini en criant une courte phrase que personne ne comprit et fit feu aussitôt sur Joey qui dansa pendant quelques secondes sur place avant de glisser le long de son comptoir, le corps truffé d'impacts sanglants.

La rafale meurtrière continua sa course à travers la salle, criblant au passage plusieurs clients qui s'étaient dressés pour s'enfuir en voyant survenir l'assaillant.

Un type bedonnant réussit à s'enfuir en criant, une jeune femme hurla en serrant les mains sur sa tête. Calmement, sûr de lui, le commando à la combinaison noire éjecta le chargeur vide du M-16, en introduisit un autre dans la culasse, et poursuivit son œuvre de mort. Le gros homme fut rattrapé par plusieurs balles de .223 alors qu'il atteignait la sortie du bar. Le cri de la femme se changea en un affreux gargouillis lorsque plusieurs projectiles lui déchiquetèrent la poitrine, et un dernier client qui sortait des toilettes, l'air complètement ahuri et vraisemblablement à moitié ivre, fut cisailé par un essaim de frelons mortels au niveau de la ceinture.

Puis l'assaillant braqua son fusil d'assaut sur le barman, se fouilla et jeta sur le comptoir une médaille de tireur d'élite en déclarant d'une voix forte :

— Tous des pourris ! Dis-leur que je suis venu leur faire la peau à tous. Dis-leur que leurs jours sont comptés !

Quittant l'établissement sans un regard en arrière, il évita l'attroupement qui commençait à se former à proximité, et disparut par une petite rue adjacente.

Il laissait derrière lui sept cadavres baignant dans un flot de sang.

*
* *

Harold Brognola avait fait très vite pour réunir les renseignements demandés par Bolan. Ce dernier arriva juste à temps dans son char de guerre pour prendre le radiotéléphone qui sonnait sur la console électronique.

— J'ai fait fonctionner tous les ordinateurs des archives, annonça l'agent fédéral de la Maison-Blanche. Pas une seule information sur ta Shirley Connan.

— Rien du tout ?

— Rien. Ce n'est sûrement pas son vrai nom. Le fichier central est en liaison constante avec tous les autres systèmes informatiques officiels du pays.

— Et sur Hammerfield ? questionna Bolan.

— Là, ça pourrait t'intéresser. Je suis remonté assez loin dans le temps. La société que Joss Hammerfield a rachetée pour quatre sous appartenait à un marchand de pétrole du Texas qui est mort dans un soi-disant accident de la circulation, deux jours après le contrat de vente.

— Comment ça, soi-disant ?

— Le type a été trouvé complètement imbibé de scotch dans les débris de sa voiture, alors qu'il ne buvait plus une goutte d'alcool depuis cinq ans. Il souffrait de diabète. Pourtant l'enquête n'a rien donné de spécial. Il a été conclu qu'il a fait une rechute éthylique, tout simplement.

— Il avait des associés ?

— Oui. Quatre associés minoritaires. Ceux-là ont ratifié l'acte de vente au profit de Hammerfield. Donc, apparemment pas d'ambiguïté de ce côté. Seulement, il y a eu une commission d'investigation déléguée par les huiles de Bull qui ont fouillé dans cette affaire afin de savoir s'ils pouvaient continuer à sous-traiter avec la boîte... Le F.B.I. y a aussi mis un peu son nez. Il ressort de tout cela quelques noms intéressants, comme Serventi, Lorenzo et Cortinelli. Les associés du Texan.

Bolan intervint :

— Serventi... Gino Serventi ?

— Non. Armando. Le frère de Gino. C'est à peu près pareil pour les deux autres.

— Autrement dit, les *amici* étaient déjà dans la place. On pourrait en déduire qu'ils ont manœuvré le Texan pour lui faire vendre sa boîte à Hammerfield, à moins qu'ils l'aient contraint à leur manière. Et c'est

ainsi qu'ils auraient acheté le politicard...

— C'est plausible, admit Brognola. Avant ça, Hammerfield n'était qu'un petit avocat, brillant mais sans le sou. Malheureusement, rien n'est prouvable. Officiellement, il est blanc comme neige.

Bolan soupira.

— La gangrène n'est pas d'aujourd'hui, Hal. Ce type est pourri jusqu'à la moelle. La Mafia est en train de camper chez lui pour préparer le gros coup.

— Merde. À ce point ?

— Tu peux en être sûr. Vous les fédés, vous devriez être renseignés sur ce sujet.

Ce fut au tour de Brognola de soupirer.

— Tu sais bien que ce genre de gros types est intouchable. Dès qu'on s'en approche un peu trop, ils se mettent à brailler partout en arguant de l'immunité parlementaire.

— Ouais. Je sais. Comment s'appelle cette boîte ?

— La Rand Electronics System. Un autre détail qui va sans doute te faire sourire : depuis à peu près six mois, la R.E. S est affiliée à un groupement d'engineering spécialisé dans l'informatique et la vente d'intelligence artificielle, la MIDAS Corporation.

— Amusant en effet, dit Bolan.

Plusieurs fois, au cours de ses dernières campagnes contre la Mafia, il avait trouvé le groupe Midas sur son chemin. À chaque occasion, il s'était rendu à l'évidence que cette officine à l'échelon national n'était qu'une entreprise contrôlée en sous-main par les *amici*.

— Je crois que la boucle est refermée, conclut Brognola.

— Tu en doutais ? Hammerfield fait partie intégrante du cancer. C'est lui-même un gros cannibale.

— Tu veux aussi que je te parle de sa famille ?

Bolan consulta sa montre, répliqua :

— Vas-y, mais vite.

— Joss Hammerfield a deux enfants. Un fils de vingt-quatre ans prénommé Andy, un jeune crétin qui a raté tous ses examens à la faculté et qui sert plus ou moins de pourvoyeur à son père pour des parties fines. Et une fille, ou plutôt la fille de sa seconde femme décédée voilà dix mois dans un accident de ski nautique.

Les yeux de Bolan se plissèrent.

— Parle-moi de la fille, Hal.

— Elle s'appelle Alice Ashton. Vingt-huit ans. Elle a fait trois ans de psychologie, mais sans obtenir de diplôme, un an d'école de journalisme et pas mal de stages à droite et à gauche.

— Son signalement ?

Brognola récita ce qu'il lisait sur une feuille sortie d'imprimante et termina :

— On croit savoir qu'une semaine après le décès de sa mère elle a quitté le domicile de Joss Hammerfield. Depuis, on a plus ou moins perdu sa trace. Elle t'intéresse ?

— J'en ai bien l'impression.

— Tu as besoin d'autre chose ?

— Pas pour l'instant.

— Fais surtout attention aux flics, précisa le super-flic de la Maison-Blanche. Ici, tu es dans la capitale fédérale et...

— Tu me l'as déjà dit.

— OK. Fais gaffe quand même.

Bolan raccrocha doucement, songeur.

Il entendit la porte de communication avec le module habitable s'ouvrir dans son dos. Blancanales vint se placer à côté de lui, questionna :

— Du nouveau ?

— Oui.

— Mais tu n'as pas le temps d'en parler, rigola Politicien.

— Plus tard. Comment ça se passe avec la fille ?

— Assez bien. On a parlé un peu de tout, mais il n'en est rien sorti d'intéressant. Elle dérape constamment sur le sujet quand ça l'embarrasse. À part ça, elle est plutôt du genre sympa. Je dirais même que c'est certainement une très chic fille. Parfois, elle paraît complètement butée, mais elle est loin d'être con.

Bolan réintégra le module d'habitation, suivi par Politicien qui avait servi du whisky dans trois verres. La fille regardait le sien d'un air absent, comme si elle n'avait pas conscience de la présence de Bolan.

Il vint s'asseoir à côté d'elle, lui sourit gentiment en disant :

— Si nous reprenions notre conversation, miss Ashton ?

CHAPITRE HUIT

Elle n'eut qu'un bref scintillement dans le regard, demeura pendant de longues secondes dans une immobilité totale, puis ses lèvres remuèrent pour demander d'une petite voix :

— Comment avez-vous fait pour savoir ?

Bolan rit :

— C'est le petit oiseau qui me l'a dit. Et pas seulement ça. Maintenant que nous en savons un peu plus l'un sur l'autre, vous pourriez peut-être me parler de Golden Ricky ?

Politicien but la moitié de son verre et annonça :

— Je file à l'aéroport. Jack doit être rentré de sa reconnaissance. Tu n'as plus besoin de moi ?

Bolan fit non de la tête et, après que Politicien eut quitté le mobil-home, il lança le moteur pour mettre le cap vers le fleuve Potomac. La jeune femme vint spontanément s'asseoir à côté de lui sur le fauteuil passager.

Chemin faisant, il reprit :

— Vous étiez la maîtresse de Caprici ?

— Ça a vraiment de l'importance pour vous ?

— Ça se pourrait bien. J'essaie de comprendre sur quel terrain je m'engage.

— Alors, c'est oui. Cela vous déplaît ?

— Depuis combien de temps ?

Elle parut réfléchir en se mordillant doucement les lèvres, alluma une cigarette, puis répondit :

— Je suis restée un an avec Ricky. Je ne vivais pas vraiment avec lui, il venait me retrouver le soir, ou nous allions au restaurant, parfois dans des cocktails, des réceptions chez des amis, des copains à lui...

— Des copains ?

— Ben oui...

— Qu'est-ce que c'est, des copains ? fit Bolan d'un air mi-amusé, mi-attristé.

— Pourquoi ça ? fit-elle d'un ton étonné. Vous n'en avez jamais eu ?

Bolan fit virer le *van* dans Capitol Street pour emprunter ensuite Indépendance Avenue.

— Pas ce genre, non. Dans quel piège êtes-vous tombée, Shirley ?

— Ça fait partie de mon passé. Je ne suis plus avec Ricky. Maintenant, je regarde droit devant moi.

— Mais le passé colle toujours aux fesses, qu'on le veuille ou non, et il vous retombe parfois dessus à un détour de la vie.

— Possible, admit-elle. Je m'en accommode. Vous voulez savoir autre chose ?

— Tout ce que vous pourrez me dire m'intéresse.

Elle écarquilla les yeux comiquement :

— Dites, je vous intéresse à ce point ? Sans blague ?

Le regardant de côté, elle nota la petite lueur dans ses yeux. Une lueur qui pouvait être de l'embarras ou une certaine irritation.

— Vous ne répondez pas ? sourit-elle.

— Comment dois-je vous appeler ? Shirley ou Alice ?

— Je préfère Shirley. Alice est vieux jeu. Shirley Connan est mon nom de journaliste. Vous ignoriez que j'ai fait du journalisme, hein ?

— Non. Vous avez fait sept mois de presse en trois stages dans différents journaux.

— Hey ! Je vois que le petit oiseau vous a confié beaucoup de choses à mon sujet.

— Il ne m'a pas raconté ce que vous fichiez aujourd'hui dans l'appartement de Caprici. Vous m'avez dit que c'est terminé avec lui.

Elle tira sur sa cigarette avant de répondre :

— Ricky s'est longtemps payé ma tête avant que je m'en aperçoive. Voilà environ quinze jours, il m'a carrément annoncé que je ne l'intéressais plus et qu'il avait par ailleurs autant de filles qu'il voulait. J'ai vérifié, c'était vrai. Alors, je suis revenue chez lui hier soir et j'ai couché avec lui une dernière fois. Pas parce que je tenais à lui, mais par fierté. Je lui ai ensuite annoncé que c'est moi qui le plaquais. Pas lui. Maintenant, si vous voulez que j'aille plus loin, monsieur Bolan, profitez de ce que j'ai envie de parler, ça ne durera pas longtemps. Ma vie privée vous intéresse ? Vous voulez savoir avec qui je couchais avant Ricky ? J'ai eu pas mal de relations avec des hommes qui n'avaient rien à voir avec la Mafia. C'étaient des copains d'université ou de journalisme.

Elle écrasa nerveusement sa cigarette dans le cendrier du tableau de bord, continua d'une voix où perçait une pointe d'agressivité :

— J'en ai mis pas mal dans mon lit sans pour ça être amoureuse. Peut-être uniquement parce qu'une fille ne doit pas rester sans faire l'amour. C'est ma conception de la vie. Vous ne faites jamais l'amour, Mack Bolan ? Non, évidemment, vous êtes trop occupé à faire la guerre. À vous voir, j'ai l'impression que vous êtes une simple machine. Savez-vous que ça fait du bien de tirer un coup de temps en temps ? Vous allez devenir complètement inhumain à force de...

Les mâchoires de Bolan s'étaient soudées subitement, il détourna un instant les yeux de la route et lui lança un regard dur.

— Fermez-la ! dit-il sèchement.

Elle se tut, baissa les yeux, cherchant à se donner une contenance, puis alluma une autre cigarette.

— Vous ne savez pas ce que vous racontez, enchaîna-t-il. Ce dont vous venez de parler n'a rien à voir avec l'amour. Les chiens font pareil.

— Vous êtes dur.

— Encore plus que vous le pensez.

— Je pense surtout que vous ne croyez ni aux sentiments ni à une vie normale, répliqua-t-elle à son tour sur un ton sec.

— Savez-vous ce qu'un poète français a écrit au dix-neuvième siècle ? Écoutez ça : « Le jour où il n'y aura plus ni sentiments, ni amour, ni compassion, non plus que de véritable raison de vivre en harmonie, creusons un grand trou jusqu'au centre de la Terre, enfouissons-y cent mille tonnes de dynamite et faisons-la exploser ». C'était Alfred de Vigny. Et ma citation est approximative, mais l'essentiel y est.

— J'ai étudié Alfred de Vigny en faculté. Je vois ce que vous voulez dire. Et surtout ce que vous faites. Vous dynamitez la société américaine.

— Pas la société. Les cannibales.

— Comment êtes-vous sûr de faire la différence ?

Le ricanement de Bolan lui arracha un frisson.

— Je fais la différence. C'est tout.

— J'ai lu un article dans la presse où l'on parlait de vous. Il paraît que vous avez une sorte de *modus operandi*...

— Localisation de l'ennemi. Identification. Destruction.

— C'est très manichéen. Et vous ne vous trompez jamais ?

Bolan eut un sourire bref et lugubre.

— Jusqu'à maintenant, non. S'il m'arrivait de toucher la mauvaise cible, je n'aurais plus qu'à m'offrir aux balles des flics. Parlez-moi de Joss Hammerfield, Shirley.

Elle se ménagea une pause et répondit à l'instant où Bolan engageait le char de guerre dans la vingt-troisième rue.

— Je suppose que vous en savez déjà beaucoup sur lui.

— Pas assez. Depuis combien de temps magouille-t-il avec les charognards ?

— Ma mère a fait un second mariage avec lui il y a environ quatre ans. Autant que je me souviens, il a toujours fréquenté la Mafia. Au début, je ne me rendais compte de rien. Pour moi, ces types étaient comme tous les autres. Ce n'est pas marqué sur leurs visages qu'ils sont des truands. Et puis je ne me mêlais pas des affaires de Joss, vous

savez, la politique ce n'est pas mon truc. Beaucoup trop rasoir... Un jour est apparu Ricky. Il m'a paru sympa, il était drôle et gentil avec moi. Il était pas mal aussi. Je me souviens de la première fois, nous étions copains et nous flirtions de temps en temps. Il m'a emmenée dans une soirée donnée par des amis à lui et ensuite...

— Chez lui ?

— Non. Chez moi. J'avais un studio en ville.

— Pourquoi m'avez-vous menti ? coupa Bolan.

— Comment ça ?

— Vous m'avez dit que vous avez fait sa connaissance dans un cabaret.

— Ah ! Votre cervelle travaille comme un ordinateur, monsieur Bolan.

— Je classe les données du problème et je les analyse.

— Je disais bien que vous êtes une mécanique.

— Non. C'est simplement une question de survie.

— Vous posez toujours autant de questions aux filles que vous rencontrez ?

Bolan rigola.

— Cela fait bien longtemps que je vis comme un moine.

— Un moine guerrier ?

— Si ça vous amuse. Revenez à Joss Hammerfield. Savez-vous ce qu'il concocte actuellement ?

— Une combine politique à haut niveau. Ce type est une véritable ordure. Savez-vous qu'il a essayé de me violer quand je vivais chez lui avec ma mère ? Bon, je suppose que ça ne vous intéresse pas... Oui, Joss est en train d'essayer de prendre plus ou moins les rênes du pays avec l'aide de ses amis. J'ai entendu plusieurs conversations que Ricky a eues avec lui au téléphone. Ils parlaient de pots de vin à donner à des politiciens et des fonctionnaires. Ils parlaient du jour « J » comme si ça devait être le moment suprême. Je crois que c'est en relation avec les prochaines élections.

L'Exécuteur allait répliquer quand le radio-téléphone émit sa tonalité musicale sur la ligne numéro Deux. Il saisit l'appareil, le porta à son oreille en ralentissant.

— *Mark* ?

C'était Frank Tramunti, l'As Noir de la *Commissione*.

— Ouais, fit Bolan laconiquement.

— *T'avais raison de te méfier de, heu... de Golden. Le gros et lui ont monté un drôle de turbin.*

Bolan immobilisa le van contre un trottoir et se fit attentif.

— Raconte.

— *Il y a une grosse cabale dans l'air. Le gros...*

Il ne pouvait s'agir que d'Angie Ventura.

— *Le gros est en train d'essayer de faire croire qu'un certain type habillé en noir s'est ramené par ici et qu'il fait des dégâts chez nous.*

— Tu veux parler de... de la Combinaison Noire ?

— Ouais. Ils sont déjà passés à la casse dans la vieille ville. Et j'ai aussi entendu dire qu'il y a eu une vilaine affaire ce matin pas loin d'ici.

— Ça correspond, répondit Bolan d'un ton énigmatique.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je ne peux pas t'en parler dans ce bidule. Tu es sûr de l'information ?

— À mille pour cent. Je t'ai dit que j'ai une oreille là-bas.

— Parle-moi de l'endroit où ça s'est passé dans la vieille ville.

— Une boîte qui appartient à Gino. Tu sais, l'homme de confiance du gros. Comme ça, il fait croire que c'est lui qui est visé en premier lieu et il est au-dessus de tout soupçon. Mais en fait, ça l'arrange, parce que Gino est plutôt en disgrâce en ce moment. C'est vraiment une vieille ordure ce mec.

— Bon Dieu ! À ton avis, ça rime à quoi cette salade ?

L'As Noir fit entendre un petit bruit de bouche entendu, et répondit :

— *Il veut faire place nette pour tirer ensuite la couverture à lui, tout en restant blanc comme un ange, le gros fumier.*

— Il veut récupérer le projet pour lui tout seul, maintenant que c'est presque arrivé à terme, quoi ?

— Ben évidemment.

— OK. T'as bien fait de m'avertir rapidement, Frank. J'te remercie.

— *T'as pas à me remercier, on est du même bord tous les deux.*

— T'as raison. Bon. Parle à personne de ça, hein ?

— Tu penses !

— Pas même là-bas chez nous. Il se pourrait qu'on ait aussi des brebis galeuses là-bas.

— Putain !

— Faut faire gaffe partout, Frank. Les choses ne sont plus ce qu'elles étaient avant. Mais toi et moi, on est de la vieille garde, hein !

— Et comment !

— Dis-moi... L'idée vient de qui exactement ? De Ricky ou du gros ?

— *Ça, j'en sais rien. Par contre, ce que je crois, c'est que Golden Ricky ne va pas faire de vieux os.*

— Ouais, fit Bolan. Il en sait trop sur le coup pourri.

— Pour sûr !

— Rappelle-moi à ce numéro si tu as du nouveau. Ciao.

Bolan raccrocha, alluma une cigarette et demeura pensif. Ainsi, la Mafia avait pris les devants. Ça s'était déjà produit une fois, pour

discréditer l'Exécuteur aux yeux des flics et du public, afin que toutes les forces officielles se lancent après lui. Mais à présent, un élément nouveau intervenait. C'était un coup double : en plus, le capo de Washington se servait de la présence de l'Exécuteur dans la capitale pour liquider ses associés et rester seul maître de la grosse combine politique. Ce n'était pas idiot du tout et ça pouvait marcher.

Seulement, Bolan n'était pas d'accord. Et il allait le faire comprendre clairement à Angie Ventura.

CHAPITRE NEUF

Shirley Ashton l'avait regardé en oblique pendant toute la durée de la conversation téléphonique. Elle observa un moment son silence, puis questionna avec un petit sourire :

— Vous avez un problème ? Quelque chose coince dans la machine ?

Il lui envoya une grimace :

— Non. Tout va bien. Et même mieux que je ne l'espérais.

En fait, il était en train de réfléchir à la nouvelle inclinaison qu'il allait pouvoir donner aux événements en fonction des informations communiquées par Tramunti. Tout compte fait, l'idée du capo était intéressante. En attendant, pourtant, il allait devoir compter avec la vindicte des policiers qui, eux, ne resteraient sûrement pas les deux pieds dans la même chaussure.

En s'engageant vers le fleuve Potomac, Bolan avait eu l'intention de faire une visite à un politicien corrompu par la Mafia. Il décida de remettre cette formalité à plus tard, embraya et fit demi-tour sur la large chaussée.

— Peut-on savoir où nous allons ? demanda Shirley Ashton.

— Demandez plutôt où je vais, rétorqua-t-il.

Un peu plus loin, il gara le mobil-home sur un parking, s'équipa d'un armement léger et enfila un imperméable par-dessus.

Elle le rejoignit alors qu'il posait la main sur la poignée de portière.

— Et où allez-vous, monsieur Bolan ?

— Voir des amis.

— Avec cet arsenal planqué sous votre imper ?

— Ça, c'est pour faire une farce, sourit-il.

— Oui ! Je me doute de quelle farce il s'agit. Dois-je vous attendre tranquillement au coin du feu ?

— Je vous conseille en effet de ne pas bouger d'ici jusqu'à mon retour. Si vous vous ennuyez, regardez la télé, vous la trouverez dans la console numéro Trois.

Subitement, elle s'approcha de lui, lui plaqua un baiser rapide sur les lèvres et dit :

— Faites attention à vous, Mack. Les amis jouent parfois de mauvais tours. J'en sais quelque chose.

Bolan eut une courte hésitation. Dans un élan spontané, il eut envie de la prendre dans ses bras et de la serrer contre lui. À son insu, quelque chose se passait en lui et c'était très proche d'un sentiment qu'il s'était interdit d'éprouver depuis le début de sa croisade sanglante, par pure réaction d'auto-défense. Quelque chose qui l'attrapait aux tripes et au cœur.

Mais ce n'était vraiment pas le moment.

Il avait un blitz à opérer.

Il lui sourit tendrement et sortit dans le crépuscule.

*

* *

Le lieutenant de police Lewis Jones marchait de long en large dans son bureau de la Division des Homicides, la mine soucieuse et l'air consterné. Il n'était pas seul. Deux sergents se tenaient debout le long du mur, l'un d'eux tenant à la main une feuille comportant une dizaine de lignes de caractères frappés par un téléscripteur. Assis sur une chaise métallique, l'agent du Trésor Jim Williams crayonnait des arabesques sur une feuille de papier où il venait de prendre quelques notes.

— Bolan est devenu fou, dit Jones en se campant au milieu de la pièce. Je ne vois pas d'autres explications.

Jim Williams s'arrêta de dessiner et releva la tête :

— Si c'est vraiment lui qui a fait ça, je suis de votre avis. Il a perdu les pédales. Ça m'étonne quand même.

— Il y a eu des tas de témoins, argumenta Jones. Enfin, voyons les faits comme ils se sont passés ! Un homme habillé d'une combinaison noire entre dans le Manny's Bar armé d'un fusil d'assaut M-16 et tire sans sommation sur le patron de la boîte, un certain Joey Sarazini. Jusque-là, on pourrait comprendre. Sarazini travaillait pour la Mafia dans le trafic de la drogue, c'était une bonne cible pour Bolan.

— Tiens ! intervint l'agent du Trésor d'un ton sarcastique, vous admettez comme normal qu'il tue les truands de Cosa Nostra ?

— Je n'ai jamais dit ça ! s'emporta soudainement Jones. Tous les citoyens ont les mêmes droits tant qu'il n'est pas prouvé qu'ils sont coupables d'exactions ou de crimes et...

D'un seul coup, il se calma, eut une grimace d'excuse à l'attention de l'agent du Trésor qui sourit d'un air amusé.

Puis il reprit :

— Bolan ensuite crible de balles six clients du Manny's qui n'avaient rien à voir avec le Milieu. Six clients dont quatre sont décédés et deux autres emmenés d'urgence à l'hôpital dans un état grave. Il ne leur a laissé aucune chance. Il a tiré sur des citoyens civils

et sans armes.

— Est-on au moins sûr que l'assaillant était seul ? demanda Williams.

— D'après les témoins, oui.

— Mais on connaît la valeur des témoignages quand c'est la panique. Il se peut aussi qu'il y ait eu sur les lieux des petits amis de Joey Sarazini et qu'ils aient riposté sans faire trop attention aux clients. Jusqu'ici, vous n'avez reçu qu'une information succincte de la fusillade.

— Possible en effet, mais je n'y crois pas.

Jones se remit à tourner en rond dans son bureau tout en continuant de parler.

— Ça me fait mal au ventre de savoir qu'un type comme Bolan se transforme en assassin ordinaire. La seule explication, c'est qu'il a perdu le sens de la réalité. Le sang des *amici* lui est monté à la tête. C'est d'ailleurs assez normal, depuis qu'il leur tient tête tout seul.

— Puis-je dire quelque chose ? demanda l'un des sergents présents dans le bureau.

— Allez-y, fit Jones.

— Supposons que le Milieu ait eu l'idée de monter une embrouille...

— Et alors ?

— Que quelqu'un se serve du fantôme Bolan pour liquider des associés trop gourmands tout en restant dans l'ombre.

L'agent du Trésor fit une grimace appréciatrice, et répliqua :

— Le raisonnement n'est pas idiot. Ces types de la Cosa Nostra ne sont pas tous des petits voyous sans cervelle, il s'en faut de beaucoup. Certains d'entre eux sont même sortis des universités. Même Angie Ventura qui s'est formé sur le tas a appris à réfléchir. On sait bien qu'il est particulièrement efficace et même vicieux quand ses intérêts sont en jeu. On pourrait en citer beaucoup d'autres, seulement dans la région, qui sont susceptibles d'imaginer ce genre de tactique.

— Ouais, marmonna Jones. Admettons le raisonnement comme valable. Mais même si c'était le cas, il faut coincer cet individu. On ne peut pas permettre une telle effusion de sang dans la rue, bon Dieu ! La capitale fédérale ne doit pas devenir le théâtre d'un règlement de comptes, quel qu'il soit. Bolan ou pas Bolan. Il faut...

La sonnerie du téléphone l'interrompit. Il décrocha sèchement, écouta quelques instants en grommelant de courtes répliques, puis reposa l'appareil et se tourna vers les autres.

— Cette fois, il n'y a plus de doute. On vient de me signaler une nouvelle attaque au nord de Connecticut Avenue. Il s'agit de la demeure de Dave Léandrini, un homme d'affaires important de la côte Est que nous soupçonnions d'être un mafioso recevant ses ordres

directement du Grand Conseil. Il a été tué. Trois personnes qui résidaient chez lui ont également été tuées par des balles de gros calibre tirées par un individu en combinaison noire.

Jim Williams ne put s'empêcher de sourire.

— Apparemment, nous retombons dans la norme Bolan. Il n'y a pas eu de victimes parmi les civils.

— Vous ne m'avez pas laissé finir, répondit presque hargneusement Jones. Léandrini bénéficiait depuis quelque temps d'une protection officielle qu'il avait réclamée en invoquant des menaces qu'il aurait reçues. Deux policiers ont également été abattus devant sa demeure. Je précise : deux policiers en uniformes. Il ne peut donc y avoir de confusion.

Le sergent qui était intervenu quelques instants plus tôt objecta :

— Cela pourrait confirmer la théorie d'une embrouille par la Mafia, non ?

— Non, contra catégoriquement Jones. Avec Bolan il n'y a jamais de coïncidences. Ce qui se passe actuellement correspond exactement à une série de blitz. Une guerre éclair menée par un tacticien.

Il s'interrompit, appela le capitaine Tom Bradford avec lequel il tint une brève conversation. Puis il se tourna vers les deux sergents :

— Manford, transmettez immédiatement aux équipes de patrouille l'ordre de se tenir prêtes. Départ dans dix minutes. Je veux tout le monde armé jusqu'aux dents. Faites confirmer les fréquences et les codes d'appels radio. Vous, Kenny, plantez-vous dans le local des transmissions et tenez-moi informé de toutes les communications, même celles qui vous paraîtront les plus anodines. Exécution.

Les deux policiers étaient en train de se diriger vers la porte quand Jones les interpella :

— Attendez. Je veux qu'on prenne Bolan par tous les moyens à notre disposition. Si on ne peut pas le prendre, qu'on lui tire dessus à vue. C'est clair ?

C'était en effet très clair.

Jones, lui, avait encore un contact à établir avec le Bureau fédéral avant de prendre la direction des opérations.

L'Exécuteur n'avait plus aucune chance de quitter Washington.

CHAPITRE DIX

Il commençait à pleuvoir sur Washington. Une pluie fine et pénétrante qui fit frissonner Caprici dans la nuit tombante. Depuis quelques heures, le truand distingué se sentait dans un état voisin de la déprime morbide. Il avait perdu toute sa superbe et avait encore en mémoire le regard glacial de cette salope de Bolan et la vision funeste du calibre qu'il lui avait braqué sur le ventre. Et puis il sentait que du côté d'Angie Ventura, le climat n'était pas non plus spécialement à la joie. Une question de feeling. Le capo ne lui avait posé qu'une fois la question de savoir s'il avait parlé à la Combinaison Noire sous la menace. D'une manière nuancée mais significative. En plus, Caprici comprenait qu'à partir d'aujourd'hui il en savait trop sur les méthodes de Ventura, dans sa façon de voir les relations avec ses associés.

Il était pris entre l'enclume et le marteau, cela ne faisait aucun doute.

Il alluma une cigarette, rejoignit sa voiture, une Mercedes rutilante équipée de gadgets comme un beau jouet ultra-moderne et coûteux.

Ouvrant la portière, il s'installa au volant, remarquant seulement à cet instant l'ombre silencieuse qui se profilait de l'autre côté de la carrosserie. La portière passager s'ouvrit presque sans bruit. L'ombre se coula sur le fauteuil d'un mouvement très naturel et Caprici sentit son sang se figer dans ses veines. Il eut un court instant le réflexe de saisir le Smith & Wesson .38 logé sous son aisselle, mais son instinct lui suggéra de renoncer sans délai à cette idée.

— Démarre, fit la voix qui lui parut venir de l'au-delà.

Mécaniquement, le mafioso tourna la clé de contact, actionna quelques secondes le démarreur, puis il laissa ronfler doucement le moteur.

— Où allons-nous ? demanda-t-il d'un ton résigné.

— Ça n'a pas d'importance. Fais avancer ta caisse.

Il embraya, avança doucement dans l'allée privée de la résidence qui débouchait un kilomètre plus loin sur le Freeway et profita du passage sous un lampadaire pour jeter un coup d'œil latéral à son passager. Celui-ci n'avait pas d'arme en main, mais Caprici savait que cela ne voulait rien dire. Il savait de quelle rapidité le fumier était capable.

Au bout d'un moment, il se racla la gorge et questionna :

— Où va-t-on, Bolan ? Vous avez encore quelque chose à me demander ?

L'Exécuteur lui lança dans l'ombre relative un sourire sinistre, et répliqua :

— J'ai quelque chose à te faire écouter.

Il sortit d'une poche de son imperméable un mini-enregistreur qu'il alluma et plaça sur ses genoux.

— C'est mal parti pour toi, Ricky.

Une voix sortit de l'appareil :

— ... ils sont déjà passés à la casse dans la vieille ville... il veut faire place nette pour tirer ensuite la couverture à lui, tout en restant blanc comme un ange, le gros fumier... Putain !... Ce que je crois, c'est que Golden Ricky ne va pas faire de vieux os. Pour sûr !

Bolan avait supprimé sur la cassette sa propre voix ainsi que les parties du dialogue qui ne lui avaient pas paru intéressantes.

— Nom de Dieu de... ! gémit Caprici. C'est... c'était...

— Frank Tramunti. Il est déjà au courant de la combine montée par Angie. Angie est condamné et toi avec.

— Mais c'est pas possible ! C'est pas moi qui ai eu cette idée, merde !

— Va l'expliquer à Tramunti, il te croira sûrement. Il a quelqu'un en place chez Angie, quelqu'un en qui il a sûrement confiance. Alors je crois que tu n'as aucune chance, Ricky.

— Merde, merde ! Et les grosses têtes du Conseil sont sans doute déjà alertées, monologua Caprici d'une voix misérable.

— T'es pas trop idiot quand tu te mets à réfléchir, ricana Bolan. Arrête-toi et repars en sens inverse.

L'attention du mafioso parut pendant quelques instants absorbée par la manœuvre. Une fois dans le sens opposé, il se mit à rouler très doucement, comme s'il tenait à prolonger la discussion, et questionna :

— Comment est-ce que vous avez appris ça, Bolan ? Je veux dire, cet enregistrement.

— Moi aussi, j'ai des antennes un peu partout. Tu sais ce que je ferais à ta place ?

Le dealer conserva le silence, réfléchissant intensément.

— Tu sais ce que je ferais, Ricky ?

— Pourquoi est-ce que vous cherchez à me donner un conseil ?

— Pas pour tes beaux yeux en tous cas. Tu es une vraie ordure et si je n'avais pas intérêt à te laisser en liberté, je t'aurais déjà fait sauter le caisson.

— Quel intérêt ?

— C'est Angie que je veux. Et Frank Tramunti avec son équipe de fiers à bras. Tous les deux sont condamnés.

— Tramunti ? Par qui ?

— Par moi.

Caprici frissonna. Il poussa un soupir et demanda d'un ton malheureux :

— Alors, qu'est-ce que vous feriez à ma place ?

— Je lâcherais les deux bords et je me regrouperais avec quelqu'un qui est actuellement plutôt en disgrâce comme toi.

L'idée fit son chemin dans la cervelle du mafioso.

Il toussota encore et dit :

— Gino ?

— Oui, bonhomme. Gino Serventi. Et je lui raconterais ce que je sais de la magouille montée contre lui. Peut-être que tous les deux vous pourriez vous en sortir sans trop de casse.

— Ouais. Bon. Mais je comprends toujours pas pourquoi vous faites ça.

— Parce que tu as les reins cassés, Ricky. Tu peux juste sauver ta peau. De mon côté, je m'arrangerai toujours pour savoir quand tu fais une affaire, quand tu pètes et quand tu baisses. Ça te va ?

— Vu comme ça, je pige mieux.

— Bon, arrête-toi.

Docilement, Caprici freina, immobilisa son véhicule et resta immobile au volant.

— Une dernière chose, fit Bolan en quittant la Mercedes. Quel est l'itinéraire du copieur ?

Le mafioso comprit tout de suite. Il ne chercha même pas à tergiverser :

— Le mec qui se fait passer pour vous a encore trois coups à faire. Chez Gino, ensuite chez Rex Botani, un conseiller des pontes, et puis au Gays Land, une boîte à pédés de Fair-Fax. Un coup toutes les heures, c'est ce qui est prévu. Ensuite, il dégage.

— OK, Ricky. Dis à Gino qu'il dégage aussi.

Ce fut tout. Aussi silencieusement qu'elle était venue, l'ombre disparut dans la nuit.

Caprici éprouvait un grand vide dans la poitrine accompagné d'une sensation de froid intérieur. C'était comme si la mort l'avait frôlé de son aile noire pour disparaître ensuite, considérant que la proie était de trop petite envergure.

Il prit une profonde inspiration puis embraya et fit accomplir un nouveau demi-tour au véhicule pour rejoindre le Freeway.

Après quelques centaines de mètres, il soupira encore, jura entre ses dents en se retenant de hurler.

C'était vraiment un jour pourri.

Bolan quitta le Freeway et s'arrêta peu avant Silver Spring devant une cabine téléphonique pour appeler ses amis à l'aéroport Dulles. Le gros avion de transport C-130 qui lui servait de base volante était également équipé d'un radio-téléphone. Il obtint sans problème la communication. Ce fut Gadgets Schwarz qui lui répondit :

— *Où es-tu, Striker ?*

— Je prépare encore le terrain pour le grand match. Politicien est dans les parages ?

— *Il est à côté de moi avec Jack, je te le passe.*

— Non, attends. Dis-lui simplement qu'il appelle Alice et qu'il lui demande de monter une opération Bugs. Je vais être obligé de te donner des noms en clair. Tu enregistres ?

— *Depuis le début, tu peux y aller.*

Bolan énuméra six noms ainsi que des coordonnées de lieux, puis ajouta :

— Qu'il dise à Alice de me rebalancer les Bugs sur la fréquence habituelle. En urgence.

— *OK Striker. Rien d'autre ?*

— Négatif. Bye.

Bolan raccrocha et forma aussitôt un second numéro d'appel destiné à l'As Noir de la *Commissione*.

Une voix sucrée, sans doute celle d'un maître d'hôtel de Joss Hammerfield, lui répondit qu'il allait « informer M. Tramunti ». Le tueur d'élite s'annonça ensuite :

— Ouais j'écoute. Qui est-ce ?

— C'est moi, répondit Bolan-Cavassa.

— Salut. Tout se passe comme tu veux ? répliqua Tramunti d'une voix avenante.

— Il y a une cabine pas loin de l'endroit où tu es ?

— Ouais. Pourquoi ?

— Vas-y et rappelle-moi à ce numéro.

Bolan indiqua le numéro de sa cabine d'appel et raccrocha. Quatre minutes s'écoulèrent puis la sonnerie retentit.

— C'est toi, Mark ? s'inquiéta aussitôt Tramunti, Qu'est-ce qui se passe ?

La voix de Bolan se fit sèche :

— Comment est-ce que tu as fait la connerie, Frank ?

— Quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— À qui as-tu parlé de notre conversation ?

— Au téléphone ?

— Où veux-tu que ce soit ?

— Mais... Bon Dieu, à personne, pourquoi ?

Bolan fit entendre un soupir excédé :

— Alors tu as une mouche près de toi. Là où tu sais, on est déjà au courant pour l'histoire que tu m'as racontée.

— Tu veux dire, là-haut ?

— Ouais Frank. Là où on peut pas aller plus haut.

— Au courant de tout ?

Bolan émit un bruit agacé.

— Merde ! Est-ce que tu comprends ce que je te dis ?

— Ouais. Ouais.

— Ce qu'on m'a répété, c'est pratiquement du mot-à-mot. Tu piges ce que ça signifie ?

— Qu'il y a sans doute une punaise ici sur le téléphone, émit Tramunti.

— Exactement. Ces trucs sont très faciles à brancher, tu sais. N'importe qui peut faire ça en douce et écouter tranquillement.

— Putain de... Bon Dieu ! Je l'emmerde, ce con. Qu'il aille se faire...

— Ça n'arrangera rien, soupira Bolan. Et ça ne m'étonnerait pas qu'il y ait plusieurs personnes sur le coup.

— Pshaw !

— Comme tu dis, fit Bolan-Cavassa en retenant un petit rire. J'ai eu mon contact là-bas y a pas longtemps. C'est par un coup de pot qu'il a eu vent de la fuite. Deux gus étaient en train de discuter de ça. Il les a entendus à travers une porte.

— Comme dans les romans à la con, hein ? Ces gus... tu veux parler des brebis galeuses dont tu m'as...

— Évidemment. Et c'est pas des tout petits. Seulement, ils essayent de récupérer le business ou tout au moins une grosse partie pour en faire leurs choux gras. Malheureusement, pour l'instant, on est bien obligés de composer avec eux et de faire comme si rien ne se passait. Tout est trop important pour risquer de compromettre quoi que ce soit. À mon avis, ils attendent leur heure. Pour l'instant, y a pas trop de pet à craindre, mais sait-on jamais ? Moi aussi je les emmerde. Mais faut faire attention où on met les pieds, Frank. Alors fais gaffe. Regarde bien autour de toi et protège ton cul.

— OK. Je ferai gaffe. Qu'est-ce que tu me conseilles si je chope les fumiers ?

Bolan se ménagea un temps de silence comme s'il réfléchissait puis répondit :

— À toi de voir, Frank. Sur place tu vois mieux la situation que moi. Mais n'oublie pas qu'on a dépensé une fortune pour ce coup et que l'intérêt en jeu est énorme. Si tu dois faire quelque chose, sois sûr de toi, sinon écrase-toi.

— D'accord.

— Et si quelque chose de nouveau se pointe, avertis-moi, mais surtout évite de téléphoner de chez Hammerfield.

— Bien sûr.

— À bientôt Frank, fit Bolan en raccrochant.

Il venait de semer quelques graines d'orties dans le jardin des *amici*. Connaissant leur nature particulièrement méfiante, ceux-ci allaient se poser une multitude de questions sur leurs relations de voisinage. Ça les occuperait pour un temps et peut-être même se déclencherait-il un quelconque incident au sein de la coalition locale. C'était de l'intox. Du poison injecté dans le corps de l'hydre.

D'un autre côté, l'opération « Bugs » – l'écoute de lignes téléphoniques – que l'Exécuteur avait demandée à Harold Brognola par l'intermédiaire de Blancanales devait lui apporter des renseignements non négligeables sur les réactions et les mouvements de l'ennemi. Même si ceux-ci, prudents à l'extrême, parlaient à mots couverts au téléphone. Bolan connaissait le cérémonial et le langage hermétique des mafiosi par cœur.

En attendant la scène finale, il avait à faire le point sur l'importance des forces adverses, à fausser leur jeu, et à vérifier les coordonnées des grosses têtes politiques qui avaient vendu leurs âmes à la Cosa Nostra ou que celle-ci faisait chanter.

Cela promettait !

CHAPITRE ONZE

Winston T Mullighan était un homme de quarante-trois ans à l'allure distinguée et au visage sérieux. Ses yeux bleus très clairs sans cesse en mouvement derrière des lunettes cerclées d'or reflétaient de profondes pensées et, lorsqu'il prenait la parole au Sénat ou dans une réunion mondaine, ses mots étaient toujours parfaitement choisis, ses phrases bien construites, et le contenu de ses exposés en accord avec ce qu'on attendait de lui. Il savait séduire avec élégance, convaincre avec la force de la foi, mais il savait aussi écouter les autres et leur parler aimablement sur le ton qui convenait à ses interlocuteurs.

Le sénateur Mullighan avait débuté sur la scène politique à l'âge de vingt-six ans après des études universitaires brillantes. D'abord Attorney General, maire d'une ville du Midwest, puis député et congressiste, il avait fait son chemin à travers la jungle politique d'une manière officiellement irréprochable.

Il était marié depuis douze ans et père de deux enfants.

Il était une tête d'affiche électorale, un modèle de conscience, de droiture, et l'on parlait de lui comme d'un futur vice-président à la Maison-Blanche.

Winston T Mullighan était tout cela. Mais c'était aussi, officieusement, l'une des plus magnifiques planches pourries que la société américaine ait comportées.

Sans aucune fortune personnelle à sa sortie de l'université, il avait ensuite progressivement évolué dans le monde de la finance et de l'industrie en se constituant un pécule dont personne ne connaissait la provenance réelle. À dire vrai, personne ne cherchait à en connaître l'origine, pas même les agents du fisc. Ses déclarations de revenus faisaient état d'opérations parfaitement légales.

C'était aussi à la fin de ses études que la Mafia avait pris Mullighan en main. La rencontre avait eu lieu « fortuitement » dans une boîte de nuit dont le propriétaire n'était autre qu'un certain Ange Lamama, alias Angie Ventura, l'actuel capo de Washington. L'avenir prometteur mais sans fortune de Mullighan avait joué fortement dans la décision d'Angie d'utiliser la carte Mullighan. Et ce dernier ne s'était pas fait prier pour se laisser acheter. Sa conscience qui, apparemment, était taillée dans l'airain, ne consistait en fait qu'à une façade dissimulant une prodigieuse boulimie d'argent.

Son ascension politique, Mullighan la devait à la Mafia toute-puissante, de même que les marchés financiers qu'il traitait régulièrement avec de l'argent illégal blanchi dans des opérations tampons, et dont il ristournait une partie à l'organisation de Ventura à travers un dédale de manigances comptables. Ces opérations répétées ne faisaient pas que l'enrichir ; elles déterminaient la plupart du temps la ruine d'hommes d'affaires honnêtes que la Cosa Nostra maintenait sous la pression du racket, du chantage et que l'on forçait à vendre des entreprises ou à céder des actions à des prix dérisoires.

Mullighan avait aussi un autre travers : l'homosexualité. C'était en partie grâce à cette déviation que la Mafia l'avait convaincu de coopérer. Les *amici* lui procuraient régulièrement et très confidentiellement de jeunes éphèbes qu'il rencontrait dans des villas ou des appartements privés dont il sortait avec autant de dignité que s'il était venu prier dans une église.

Parallèlement, cette brillante figure politique avait à son actif certaines exactions comme le détournement de dossiers administratifs, le trafic d'influence sur d'autres politiciens que les *amici* soumettaient à des menaces physiques, ou l'intervention occulte auprès de magistrats sous le couvert de faire respecter la justice et les droits de l'homme. Tout cela bien sûr dans la plus parfaite légalité apparente.

Il n'était donc pas surprenant que le criminel le plus recherché du pays s'intéresse à cet intègre personnage.

Bolan sonna gentiment à la porte de sa somptueuse demeure de Massachusetts Avenue sur le coup de huit heures du soir. Une bonne le reçut, à laquelle il se présenta sous le nom de Mark Cavassa comme venant de la part de M. Angie. Quelques instants plus tard, on l'introduisit dans un vaste bureau à la porte capitonnée et meublée richement.

Le politicien apparut par une porte secondaire, l'air hautain et la mine sévère. Il resta debout derrière son bureau, considérant le visiteur d'un regard hautement désapprouvateur et déclara du bout des lèvres :

— Qu'est-ce qui vous prend de venir chez moi ? Vous êtes fou ?

— Je ne crois pas, répondit calmement Bolan. Vous avez un gros problème sur les bras, mon vieux.

— Quel problème ? rétorqua le politicien en arquant un sourcil.

— Bolan.

— Oui ?

— Bolan. La Combinaison Noire, si vous préférez. Mack Bolan la Pute.

— Et, heu... Puis-je savoir ce que j'ai à voir avec ce personnage ?

— Il se pourrait qu'il ait l'intention de vous liquider.

— Tiens !

Mullighan eut pour la première fois depuis le début du court entretien une réaction humaine. Il ouvrit un coffret en argent d'où il tira une longue cigarette à embout doré, l'alluma lentement avec un briquet en argent ciselé et tira lentement une bouffée, le regard passant au-dessus de la tête de son visiteur.

Bolan s'assit dans un fauteuil en cuir, constatant que la main du politicien tremblait légèrement.

— Et sans doute allez-vous m'annoncer où est ce... cette personne ? fit Mullighan d'une voix sèche.

— Il est en face de vous, sénateur.

L'autre laissa s'écouler quelques secondes avant de répliquer comme s'il n'avait pas entendu :

— Que me veut-il ?

— Il veut que vous dégagiez le terrain et que vous fassiez passer une information officielle dans la presse, prononça Bolan sur le même ton. Il veut que vous fassiez état de vos relations avec la Mafia et des affaires dégueulasses que vous traitez.

— Rien que ça ? Qui vous prouve que j'ai des relations avec cette organisation qui d'ailleurs n'existe que dans l'esprit de certains journalistes en mal de copie ?

L'Exécuteur eut un sourire froid.

— Je n'ai pas besoin de preuves. Je sais simplement que vous êtes une pourriture, Mullighan.

— Oui, je vois. Vous êtes peut-être vraiment celui que vous dites... Supposez que je ne donne pas suite à cet entretien ?

— Vous n'avez pas le choix, mon vieux. C'est ça ou une balle dans la tête.

— Vous êtes abject, s'indigna le sénateur. J'ai une femme et des enfants...

— C'est peut-être ce qui me retient de vous liquider tout de suite.

Le regard de Mullighan se glaça. Il émit une sorte de hennissement, et grinça :

— Il paraît que vous ne tirez jamais sur une personne désarmée.

— Vous n'êtes pas une personne. Seulement une hyène puante. Le seul fait que vous existiez est une insulte à la société, sénateur.

— Vous ne savez rien de mes activités. Un homme politique a forcément des relations qui semblent parfois à la limite de la légalité, mais...

Bolan le coupa :

— Retirez-vous du théâtre pourri, Mullighan. Je vais brûler ses planches et liquider toute la vermine qui se trouve dessous. Quoi que vous fassiez, vous êtes fini. Terminé. Passez donc ce communiqué à la presse et taillez la route. *Ciao*.

Le regard du politicien se voila. Ses paupières s'abaissèrent un

long moment. Quand il les rouvrit, ce fut pour entendre le bruit feutré de la porte capitonnée qui se refermait.

Un silence mortel régna dans le luxueux bureau. La Combinaison Noire avait-elle réellement franchi le seuil de cette pièce ? Mullighan se posa un instant la question. Oui, indéniablement. Il régnait encore des ondes de mort dans les lieux.

Il alla ouvrir un bar dissimulé dans la bibliothèque, se versa trois doigts de whisky et monta le verre à ses lèvres. Ce fut alors qu'il s'aperçut que ses mains étaient agitées d'un incoercible tremblement. Et il commençait à avoir la nausée.

Lui qui n'avait jamais éprouvé la plus petite appréhension devant les auditoires les plus redoutables, qui toujours était resté de marbre en traversant les pires situations, lui Mullighan éprouvait subitement l'affreux sentiment d'être une proie traquée, prise dans la ligne de mire d'une arme prête à cracher le feu.

Ce type, ce Bolan... Il avait quelque chose d'effrayant dans le regard. Était-ce la folie qu'il avait lue dans ses yeux ? Certains, parmi ses relations extra-légales, disaient qu'il était un mégalomane, un dingue sanguinaire. Mais ce n'était pas cela. Mullighan avait vu des tueurs dans l'entourage de Ventura. Ils ne lui ressemblaient en rien. Entre autres, Mullighan avait vu une chose abominable dans ces yeux glacés : sa propre mort.

Il but d'un trait, puis s'approcha du téléphone, réfléchissant intensément à ce qu'il allait faire. Il n'allait pas rester là, immobile, à attendre le retour de ce salaud. Il n'allait pas non plus s'offrir en victime à une société décadente en se dénonçant publiquement. C'était stupide.

Ses associés de l'autre bord allaient devoir s'occuper de la Combinaison Noire. Ils étaient puissamment outillés pour cela. Et ils ne pourraient pas se défilier. L'enjeu était trop grand.

CHAPITRE DOUZE

Dès son arrivée dans la capitale fédérale, Mack Bolan avait loué un studio en ville. Une planque qu'il pourrait utiliser en cas de besoin, ainsi qu'un second véhicule, une Corvette de l'année qu'il avait retirée chez Thrifty et garée dans un parking de Rhode Island Avenue.

L'Alpine Turbo ayant un peu trop sillonné la région, il décida de récupérer la Corvette pour rejoindre son mobil-home. Il y arriva un peu avant neuf heures du soir, s'aperçut avant d'y entrer que le système de blocage automatique des portes avait été ôté. Beretta en main, il se glissa à l'intérieur, inspectant prudemment le local opérationnel, le module habitable et le petit cabinet de toilette.

La seule trace qui restait de Shirley Ashton était une feuille de papier sur laquelle la jeune femme avait écrit quelques phrases : « Le temps passe trop lentement. Je pars faire un saut chez J.H. voir ce qui se trame là-bas. Je dois faire mon métier de journaliste. Aucun risque, J.H. est sans doute une crapule, mais il ne me fera rien, je le sais. Ne m'en veuillez pas, Mack. A tout à l'heure. »

Bolan retint un juron. Il plia la feuille, la laissa tomber sur une couchette, le regard durci. Cette fille était d'une inconscience sans pareille.

« J.H. ne me fera rien, je le sais »...

Shirley Ashton venait de faire exactement ce qu'il redoutait. Elle était partie se jeter dans la gueule du monstre.

Au point où Joss Hammerfield et la Mafia en étaient de leur projet, ils ne la laisseraient sûrement pas repartir. Les *amici* n'étaient pas idiots, ils avaient vraisemblablement déjà fait une relation entre l'élimination de Bobby « the Mouth » Cavallaro dans l'appartement de Caprici et le fait que ce dernier connaissait Shirley Ashton. Les nouvelles circulent très vite dans le Milieu. En la voyant réapparaître subitement chez Hammerfield...

Bolan sentit son estomac se serrer. Une petite veine battit à sa tempe. Il savait exactement ce dont les *amici* étaient capables et se souvenait de ce qu'ils avaient fait récemment à une autre jeune femme aussi adorable, Toby Ranger, une femme flic qui avait voué sa vie à la défense de la justice. Toby avait été transformée en « turkey », en dindon. On lui avait fait subir durant des jours d'ignobles supplices et Bolan ne l'avait finalement retrouvée que pour constater qu'elle était

morte depuis quelques heures après une agonie qu'un esprit sain ne peut pratiquement imaginer.

C'était cela les méthodes des mafiosi pour obliger un prisonnier à parler. Et aujourd'hui, ils ne reculeraient pas davantage devant une telle horreur s'ils croyaient pouvoir en tirer parti.

Il passa dans le module opérationnel et brancha un enregistreur couplé à un émetteur travaillant sur une fréquence spéciale. Deux communications téléphoniques avaient été interceptées grâce aux tables d'écoute de Brognola. Un numéro d'appel s'inscrivit sur un écran électronique : celui de l'immeuble de la *Commissione* à Manhattan, que l'Exécuteur connaissait par cœur. Puis il y eut une seconde série de chiffres. Le demandeur était Gino Serventi.

L'appareil dévida ensuite l'enregistrement :

— *Allô !... Heu, c'est Nevada ?*

— *Non. Qui le demande ?*

— *Kentucky.*

— *Quittez pas.*

Un temps mort s'écoula, puis une voix chuchotante vint en ligne :

— *Ouais. C'est moi. Comment ça se passe chez toi ?*

— *Les affaires ne se présentent pas trop bien, fit la voix de Gino Serventi. Je viens d'avoir une nouvelle alarmante par un de nos amis associés. D'après lui, le directeur local veut récupérer le business pour son compte. Il joue une carte truquée, un valet de pique, et il a déjà commencé à mettre hors circuit certains de nos associés.*

— *Attends, est-ce qu'on peut être sûr de l'information ?*

— *Pour moi, oui. J'ai déjà été touché indirectement et j'ai l'impression que les grosses semelles vont mettre les pieds dans le plat à toute vitesse.*

— *Tu as bien dit un valet de pique ?*

— *Ouais. Le seul qu'on connaisse.*

— *Merde. Et le directeur local jouerait avec lui ?*

— *C'est pas exactement ça. Il a monté un coup en double. Un sosie.*

— *L'enfoiré ! On se doutait un peu qu'il nous ferait une embrouille. Il se croit vraiment tout permis.*

— *Comme tu dis. Et moi, j'ai été le dindon de la farce, depuis tout ce temps que j'étais avec lui...*

— *Il a dû plus ou moins comprendre qu'on t'avait placé avec lui pour garder un œil dessus. Un gros malin... Qui est l'ami qui t'a renseigné ?*

— *Un de ses sous-directeurs.*

— *Ce serait pas Golden ?*

— *Touché.*

— *On a eu quelques échos de ce qui se passe vers chez toi. Bon, ça veut dire qu'y a de la chiotte dans l'air.*

— *Plutôt ! Heu, dis-moi... Qu'est-ce que je peux faire de mon côté ? Je veux dire que je ne ferai rien qui puisse mettre le Conseil dans l'embarras.*

Tu comprends ?

— Bien sûr. Moi, je pense qu'il faut réagir très vite. Mais tu ne bouges pas avant qu'on t'avertisse, hein !

— T'en fais pas.

— Sur qui tu peux compter ?

— Eh ben... Golden et moi on s'est mis ensemble, mais je peux pas dire s'il est vraiment sûr. Il est venu vers moi parce qu'il est dans la mouscaille. À part ça, sur le plan des effectifs, je peux rapidement regrouper une vingtaine d'employés. Peut-être une trentaine en faisant appel aux extras.

— C'est pas assez. Pour que l'affaire se passe en souplesse, il faut faire une démonstration de force. Pas question de mettre le feu aux poudres. J'vais voir combien je peux t'envoyer de gars. Faut d'abord que j'en parle à qui tu sais... Et au sujet du valet de pique, où en est-on ?

— Jusqu'ici, y a pas trop de casse. Je ne comprends même pas ce qu'il traficote, on dirait qu'il pionce. D'un autre côté, d'après ce que je sais, le gros s'est arrangé pour qu'il ait les bleus sur le dos.

— Au moins, c'est une bonne chose.

— Ouais. J'crois qu'on sera assez tranquille de ce côté.

— OK. Je vois ce que je peux faire ici et je te rappelle. Si tout va bien, attends-toi à recevoir des amis à dîner.

— D'accord. Je m'en occuperai bien.

— Ciao.

L'appareil enregistreur s'arrêta automatiquement en fin de dialogue et afficha les coordonnées numériques de la seconde communication interceptée.

Bolan réfléchit quelques instants. « Qui tu sais » pouvait être le vieux Frank Marioni, celui qui présidait plus ou moins le Grand Conseil de Manhattan. À moins qu'il ne s'agisse du Protector, ce personnage fantomatique que seuls quelques initiés connaissaient.

Quoi qu'il en fût, la manœuvre lancée par l'Exécuteur commençait à prendre effet. Encore un peu de temps, en jouant en finesse, et il pourrait donner le petit coup de pouce pour que les différents clans se télescopent.

En jouant en finesse ? Ça n'avait rien d'évident. Il devait compter avec les forces de police qui, déjà, étaient sans doute prêtes à se lancer à l'assaut contre lui avec un maximum de moyens techniques. Bolan possédait quelques atouts : la connaissance de la psychologie de la Mafia, des personnages qu'il avait identifiés, localisés et partiellement isolés, et des moyens techniques, aussi, hyper-sophistiqués et capables de le tenir informé des mouvements adverses ainsi que de les devancer.

Il écouta le second enregistrement qui lui restitua les voix de Winston Mullighan et d'Angie Ventura :

— C'est moi, disait le politicien au capo de Washington. Il se passe de drôles de choses dans la capitale. Sais-tu quel genre de visite j'ai eue tout à l'heure ?

— Non, mais je pense que tu vas me le dire, Vince.

— Cet individu... Ce type que toi et tes associés connaissez bien.

— Pourrais-tu être plus clair ?

— Certainement pas. Les communications ne sont pas sûres de nos jours. Et j'ai une position à tenir.

— Tu es peut-être en train de me parler d'un certain gus sombre et très spécial ?

— Précisément. Et ce n'est pas du défunt Martin Luther King qu'il s'agit. Il est venu chez moi. Chez moi, tu comprends ?

Ventura ne répliqua pas tout de suite.

— Ah ! Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Tu ne t'en doutes pas un peu ? renvoya Mullighan avec un ricanement acide. Crois-tu qu'il est venu prendre le thé ? Tu n'étais sans doute pas au courant de sa présence ici, n'est-ce pas ?

— Eh bien... Si, vaguement. J'ai entendu quelques mots à son sujet. J'ai déjà fait le nécessaire, y a pas lieu de s'affoler.

— Oui, oui. Tu tiens la situation bien en main, n'est-ce pas ?

— Je te le dis.

— Tu te fous de moi ? aboya soudain le politicien qui débita ensuite sur un ton hargneux : Nous sommes à quelques jours seulement de l'aboutissement du plan et tu te débrouilles pour laisser un type comme lui mettre son nez dans nos affaires ! Comment a-t-il pu être informé de cette coopération, hein ? Je te le demande et je te demande aussi de trouver une bonne réponse, parce que je suis certain que ça ne peut venir que de chez toi.

— Non, rétorqua Angie Ventura. Impossible. Je ne sais pas encore comment ça a pu se produire, mais sois tranquille, je m'en occupe sérieusement et il ne fera pas long feu, ce mec. Tout un dispositif est en place.

— Je l'espère. Pour toi et pour nous tous. Sinon, je me dégage complètement de l'affaire et je continue comme s'il n'y avait strictement rien entre nous.

Le capo ricana à son tour :

— Tu sais bien que ça n'est pas possible. Tu te souviens comment tu es arrivé là où tu es ?

— Ne me parle pas comme ça ! C'est avant tout par mon travail et mes relations que je...

— Mon cul ! Sans moi, tu ne serais qu'une merde. Rappelle-toi bien ça et n'essaye pas de me menacer. Des mecs comme toi, je peux en trouver des tas quand je veux.

— Pas maintenant en tout cas.

— Tu veux parler du délai ? T'as p't'être raison. Mais j'ai un conseil à te donner et tu ferais bien de le suivre. Continue à marcher droit et tout se passera bien. Déconne et t'as tout à craindre. T'entends ?

— C'est une menace ?

Angie rigola :

— Non. C'est pour ton bien que je dis ça. Se rouler par terre en poussant des petits cris, ça rime à rien. Faut être solide. Accroche-toi encore quelques heures et tout se passera en souplesse. Je te dis que je m'occupe de tout. Tu veux que je t'envoie de quoi passer le temps, quelqu'un qui te fera oublier tes tracas ?

Ventura, d'évidence, faisait allusion au penchant homosexuel du politicien. Celui-ci éclata :

— Je suis chez moi, ici ! Ces allusions sont déplacées et ignobles. Qu'est-ce que tu crois que je...

— Bon, ça va ! Pas la peine de t'emporter comme ça. Enfile-toi seulement un scotch et attends que je te rappelle. À tout à l'heure.

Un déclic de fin de communication se fit entendre dans l'appareil. Mais la cassette ne s'arrêta pas immédiatement. Deux ou trois secondes après, un second déclic retentit, puis l'enregistreur se mit au point mort.

Quelqu'un écoutait aux portes chez l'un des deux interlocuteurs. Il était malheureusement impossible de savoir qui, malgré l'hyper-sophistication des moyens techniques du char de guerre. Mais pour l'Exécuteur, cela n'avait qu'une importance mineure. Quelqu'un d'autre avait écouté la conversation, sans doute depuis un poste secondaire. Un élément de plus qui pouvait ajouter à la confusion naissante au sein des clans adverses.

Bolan forma sur le cadran le numéro d'appel de la *Commissione* et demanda :

— Passez-moi Frank.

— Quel Frank et qui le demande ? répliqua la voix entendue un peu plus tôt à travers l'enregistreur.

— Frank Marioni de la part de Bolan.

— Je ne connais pas de Bo... Attendez, qui avez-vous dit ?

— Bolan, connard. Appelle le vieux.

— C'est une connerie ?

— T'es sourd ou quoi ?

Il entendit quelques mots marmonnés en sourdine, plusieurs cliquetis, puis une voix sifflante :

— Qui est là ?

— On ne t'a pas fait la commission, Frank ?

— Oui. Mais comment est-ce que je peux être sûr que c'est bien toi ?

— On s'est rencontrés au Nouveau-Mexique et je t'ai laissé partir.

— Ah ! Oui, mais tu ne m'as pas laissé partir. Je suis parti tout seul. Où es-tu, petit ?

Bolan eut un petit rire.

— Tu n'en as pas une petite idée ?

— On m'a parlé de ta présence pas tellement loin de chez nous. Qu'est-ce que tu fais là-bas ?

— Je vais blitzer Washington, foutre en l'air ta magouille politicarde.

— Tu dis n'importe quoi. Tu n'y arriveras jamais.

— Combien paries-tu ?

Ce fut au tour du vieux capo d'émettre un rire qui ressembla à un ricanement de hyène.

— Tout ce que tu veux, même la prime qui te concerne. Cette fois, tu veux péter plus haut que ton cul.

— Je connais tous les gus qui sont sur l'affaire. À ta place, j'aurais mal au ventre, Frank. La plupart sont en train d'essayer de te doubler, à commencer par cette grosse gonfle d'Angie, et les autres font dans leurs culottes. Je ne pense pas avoir trop de mal à liquider ta racaille minable. C'est toi qui as vu trop grand. T'es qu'un vieux débris mégaloman.

Un silence s'installa, suivi d'un bruit de toux sèche et syncopée. Bolan poursuivit :

— Ne claque pas encore, Frank. Je veux que tu vives pour que tu voies ce que je vais faire ici. *Ciao*.

— Attends, Bolan... T'es vraiment qu'un petit con prétentieux. T'as pas compris à quoi tu t'attaques, cette fois ? Sais-tu combien tu vas avoir de bons petits gars aux fesses, hein ?

— Envoies-en le plus possible. Et prépare leurs cercueils.

— Pauvre connard ! Tu...

— *Ciao*, Frank.

Bolan interrompit la communication, un sourire froid accroché aux lèvres, puis s'apprêta à appeler la résidence Hammerfield. Ce fut à cet instant précis que la sonnerie se déclencha sur la seconde ligne. Il prit le combiné, reconnut les intonations un peu traînantes de l'As Noir de la *Commissione*.

— J'allais t'appeler, précisa-t-il.

— Ça tombe bien, j'ai du nouveau.

— D'où tu téléphones ?

— D'une cabine. J'ai des renseignements concernant Golden.

— Oui ?

Un mauvais pressentiment commença à tenailler Bolan.

— Ou plutôt, je vais pas tarder à en avoir. Sa dernière petite amie vient de me tomber toute rôtie dans les mains. Je suis sûr que ce connard lui a fait pas mal de confidences et même si on n'en sort que

des bribes de renseignements, on pourra sans doute en tirer des conclusions. Je veux savoir qui est le pourri qui nous espionne et...

— Attends. Cette nana, ce serait pas...

— La fille de l'ex-bonne-femme de Joss. Ouais.

— Ça risque d'être emmerdant.

— Tu parles ! Il s'en fout complètement. Quand je lui ai annoncé qu'on la tenait, il a simplement haussé les épaules et il a tourné le dos.

— C'est pas ça que je voulais dire, coupa Bolan. Je ne peux pas encore t'expliquer mais faut pas que tu la touches maintenant.

— Pourquoi ? rigola l'As Noir. Tu veux te la faire avant ?

— Arrête tes conneries. On est à sa recherche depuis hier matin. Quelqu'un avec moi voudrait s'en occuper tout spécialement. Quelqu'un de très haut placé, tu comprends ?

— Ouais. T'inquiète pas, je vais gentiment la préparer et ton type n'aura plus qu'à mettre les pieds sous la table.

Bolan sentit les muscles de son dos se nouer. Il ferma les yeux deux secondes et enchaîna d'un ton sec :

— Pas question, Frank. La consigne est de ne pas y toucher maintenant. Conserve-la seulement au chaud.

— Bon. Si tu veux, répondit l'As Noir avec réticence.

— Je passe dès que je peux. Garde bien les yeux ouverts.

Il raccrocha l'appareil, resta un moment immobile, et respira profondément. Il allait devoir engager les fers plus rapidement que prévu et ça ne l'arrangeait en rien. Bouleverser un plan de bataille au dernier moment n'est jamais bon quand on a en face de soi des ennemis aussi vicieux et aussi nombreux.

Une nouvelle fois, il devrait marcher sur une corde raide tendue au-dessus de l'enfer.

Mais en attendant, il lui fallait créer une diversion, détourner l'attention des forces adverses et les occuper ailleurs.

Redécrochant le téléphone, il appela ses amis à Dulles Airport et leur distribua des consignes précises. Puis il alla ouvrir le placard dans lequel il remisait son matériel de guerre et s'équipa pour le combat, passa un imperméable par-dessus son attirail, alla remplir le coffre de la Corvette, et la lança sous la pluie.

CHAPITRE TREIZE

Le sergent de police Kenny entra nerveusement dans le bureau de Jones, les yeux rougis et de la cendre de cigarette sur le col de sa chemise. Il tenait à la main une liasse de feuillets constellés de notes dactylographiées qu'il brandit devant lui.

— Ce travail devient dingue, annonça-t-il. J'ai l'impression d'avoir à éplucher l'annuaire téléphonique.

S'asseyant devant le bureau du lieutenant, il posa la liasse dont il sortit une feuille qu'il tint devant ses yeux en commentant :

— Dans le tas, il y a seulement une, transmission qui semble intéressante. C'est la transcription d'une communication faite par radio-téléphone en fin d'après-midi. Écoutez ça... « *Où es-tu, Striker ?* » Réponse : « *Je prépare encore le terrain pour le grand match. Politicien est dans les parages ?* Réponse : *Il est à côté de moi avec Jack. Je te le passe...* J'enchaîne :... *Non, attends, dis-lui simplement qu'il appelle Alice et qu'il lui demande de monter une opération Bugs. Je vais être obligé de te donner des noms en clair. Tu enregistres ?... Depuis le début, tu peux y aller...* » Ensuite viennent six noms dont trois d'entre eux, d'après ce qu'on sait, sont ceux d'individus appartenant au Milieu. Les trois autres correspondent à des personnalités politiques. Voilà, le reste est sans intérêt. Assez bizarre, vous ne trouvez pas ?

Lewis Jones tendit la main pour s'emparer du document dactylographié, le lut attentivement, puis se passa la main sur le menton en disant :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé de ça plus tôt ? Ça date de plus de deux heures.

— Faites un saut dans la salle des transmissions, lieutenant, et vous comprendrez. Il y a des centaines et des centaines de communications radio à écouter sur les enregistreurs, à dactylographier et à analyser.

— On a pu en déterminer la provenance ?

— Oui. C'est une station mobile attribuée à un certain Dave B. Jones. Le même nom que vous. Amusant...

— Très drôle, grogna le lieutenant Jones.

— J'ai immédiatement demandé une recherche au fichier central, mais le nom n'y figure pas. La recherche se poursuit au niveau des télécommunications, mais il est un peu tard pour espérer quoi que ce

soit ce soir.

— Le correspondant ?

— Là, c'est plus intéressant. Il s'agit également d'un radio-téléphone installé dans un avion actuellement basé sur l'aéroport Dulles. Un C-130 de transport. J'ai eu l'information par les services de l'aviation civile.

— Tiens donc ! Revenons à ces six noms, intervint Jones. Les trois premiers pourraient en effet correspondre à des cibles pour Mack Bolan.

— C'est aussi mon avis.

— Mais les trois autres...

— Il y a Joss Hammerfield dans le tas, fit remarquer le sergent Kenny. Celui-là, cela fait longtemps que nous cherchons à le coincer, mais il a d'énormes relations et, en plus, il bénéficie de l'immunité parlementaire. Tant qu'il n'y aura pas de preuves formelles qu'il est en affaires avec le Milieu...

— Hélas !

— J'ai comme l'intuition qu'il va se produire des choses en ce qui le concerne.

— Si vous pouviez dire vrai !... Il y a aussi les deux autres. Ceux-là sont apparemment irréprochables, mais peut-être y aura-t-il une grosse surprise à la clé en final. Bon, le gros taxi, le C-130... À qui appartient-il ?

— C'est là qu'il y a un hic, lieutenant. On m'a tout bonnement répondu que cet appareil était classé W-36-4. J'ai demandé ce que ça signifiait mais tout ce que j'ai pu obtenir comme réponse, c'est qu'il est intouchable. Même par nous les flics.

— On pourrait en déduire qu'il est sous une couverture gouvernementale ?

— C'est ce que je crois. Et ça doit être à un niveau très élevé. Je pense aux services secrets ou à une section spéciale du F.B.I.

— Bon Dieu, qu'est-ce que c'est que ce micmac ?

Kenny sourit :

— Demandez au Président. Peut-être détient-il la réponse.

— Ben voyons ! fit Lewis Jones en parcourant une nouvelle fois le texte dactylographié. Ça pourrait être une manœuvre combinée du Bureau fédéral et de...

— De qui ou de quoi ?

— J'ai entendu dire qu'à une certaine époque l'Administration avait proposé une charte à Bolan. Une sorte d'accord occulte pour une coopération. On m'a toujours soutenu qu'il s'agissait d'une fausse rumeur, mais pourquoi pas ?

— J'en ai entendu parler également, répliqua Kenny. À l'origine de la proposition, il y aurait eu un certain Brognola ou Dragona, un

fonctionnaire haut placé.

— Brognola, rectifia Jones en décrochant son téléphone, l'œil soudain allumé.

Il composa le chiffre des communications extérieures, puis le numéro correspondant à un bureau officiel dans E Street[1]. Il obtint assez rapidement son correspondant malgré l'heure tardive.

— Brognola ? C'est Lewis Jones. Dites-moi, y a-t-il chez vous une opération spéciale en ce moment, concernant notre secteur ?

— Pourquoi cela ? riposta le haut fonctionnaire du Bureau fédéral. Quelque chose vous inquiète, Jones ?

— Je me pose des questions. Par exemple sur ce que fabrique actuellement à Dulles Airport un appareil C-130 qui reçoit et émet de curieux messages.

— De quel genre ?

— Ça ressemble à une mission de surveillance.

— Pas à ma connaissance.

— Vous êtes sûr ?

— Absolument certain.

— Écoutez, Brognola, je dois faire mon travail et en ce moment, particulièrement, ça n'a rien de facile. Je suppose que vous êtes informé de ce qui se passe en ville.

— J'ai eu en main quelques notes de télescripteurs.

— Concernant une certaine personne agissant en marge de la loi...

— Rien n'est sûr, Jones. Ce sont des renseignements éparpillés. À mon avis...

— Répondez-moi carrément, grogna le lieutenant. Y a-t-il un rapport entre la présence du C-130 et la personne en question ?

— Je n'en ai aucune idée. Pourquoi vous adressez-vous à moi ?

— Vous refusez de me fournir une indication ?

— Je ne confirme ni infirme rien du tout. Je ne suis pas au courant, mon vieux.

— OK ! OK ! Alors, je vais me débrouiller pour savoir ce qu'il y a là-dessous.

— C'est ça, faites votre travail, Jones. C'est tout ce que je peux faire pour vous !

— C'est déjà beaucoup trop, merci, maugréa Jones en claquant violemment le combiné sur sa fourche.

Rouge de fureur, il se tourna vers le sergent :

— C'est vraiment un faux-cul, ce type ! Il n'a fait que se défilier ! Maintenant, je suis convaincu que le F.B.I. manigance quelque chose avec Bolan, en coopération ou non.

— Peut-être qu'ils se servent de lui ?

— Cet avion est intouchable, hein ! D'accord. Seulement, on va quand même voir ce qui se passe dans cette combine à la noix.

— En faisant placer des tables d'écoute sur les lignes de ces six types ?

— Pas du tout. Il faudrait une autorisation d'un juge fédéral et je parie qu'on nous la refuserait. Et même si nous avions la bénédiction du F.B.I., ça demanderait trop de temps. Nous ne sommes que de simples flics, Kenny. On va travailler techniquement. Faites fonctionner les scanners à toute vitesse. Trouvez-moi les fréquences sur lesquelles travaillent ces Bugs et restez à l'écoute constante. Il m'étonnerait qu'on ne capte pas quelque chose qui vaille la peine d'être entendu.

Le sergent hocha la tête et sortit à l'instant où un appel parvenait sur la ligne intérieure. Jones prit la communication. À mesure qu'il écoutait, son front se plissait et il émit quelques grognements, demanda des précisions, puis il appela le capitaine Bradford, lui relata brièvement ce qu'il venait d'apprendre et conclut :

— Cela prend une allure de démente. Si nous n'intervenons pas avec tous les effectifs disponibles, dans quelques heures Washington sera à feu et à sang. Est-ce que nous pouvons dès maintenant lancer l'opération *Hardcase* ?

Il écouta la réponse, raccrocha et prit une profonde inspiration.

Bolan avait attaqué la résidence de Gino Serventi sur le coup de neuf heures du soir. Il avait tué trois hommes d'une rafale de pistolet-mitrailleur et criblé de balles la façade de la villa avant d'y mettre le feu à l'aide d'un engin incendiaire. Serventi ne se trouvait pas à son domicile au moment de l'attaque et Jones se prit à penser que c'était bien dommage.

À quoi jouait Bolan ? Il n'avait pourtant pas pour habitude de faire le travail à moitié. À moins qu'il eût opté pour une technique de harcèlement.

Jones quitta précipitamment son bureau, fit un appel général à l'interphone et convoqua les chefs d'équipes. Quelques instants plus tard, l'immeuble du Washington Police Department ressembla à une ruche en pleine effervescence.

La nouvelle opération *Hardcase* lançait ses effectifs contre le criminel le plus recherché des États-Unis.

CHAPITRE QUATORZE

Le night-club s'appelait « The Golden Gâte of Georgetown ». C'était un endroit chic de la vieille ville où les clients pouvaient consommer et danser sur de la musique disco dans un cadre arrangé par l'un des meilleurs décorateurs de la côte Est.

Pourtant, les clients habituels du Golden Gâte étaient loin de se douter que ce lieu enchanteur avait été édifié avec l'argent de la Mafia et qu'il servait de quartier général à des truands dont le plus modeste avait au moins une dizaine de crimes sur la conscience. Les propriétaires en étaient les frères Massaria.

L'établissement n'était pas encore ouvert au public et une réunion de cinq malfrats se tenait dans la salle de danse éclairée par des spots colorés. Il y avait là Lou Mangano, un ex-dealer reconverti dans le chantage politique qu'il organisait à l'aide d'un réseau de call-girls, une troupe de filles dont il se plaisait souvent à affirmer quelles étaient les plus belles du monde. Assis en face de lui, Ned Raferti et Sam « Bucking » Jarvese fumaient de gros cigares en remplissant des enveloppes avec des billets de banque. Bob et Jimmy Massaria s'emparaient ensuite des enveloppes sur lesquelles ils inscrivaient des noms avant de les fermer.

C'était de l'argent servant à la corruption, qui devait être distribué le soir même à des fonctionnaires, à quelques hommes politiques et à des policiers véreux. Il y en avait pour une vingtaine de milliers de dollars.

Assis à part, près de l'entrée, deux porte-flingues passaient le temps en regardant des magazines et des comics.

Lorsque tout l'argent fut placé dans les enveloppes, Lou Mangano plaça celles-ci dans un attaché-case et recommanda :

— Tu fileras toi-même l'oseille à ces mecs, Bob. Je veux être sûr qu'il n'y a pas d'erreurs. La dernière fois, ton crétin de serveur a failli intervertir deux enveloppes.

— Te casse pas, fit Bob. Chaque gros mec aura son pognon.

Jimmy Massaria grimaça :

— Moi, ce qui me fait toujours mal au ventre, c'est de savoir qu'on donne notre argent à ces connards.

— T'es qu'un rapace, ricana Mangano. On a besoin de ces connards. Et te fais pas trop de mouron, ils en dépenseront une bonne

partie chez toi.

— Tu veux parier que c'est dans ta poche que ça reviendra ? On sait que tu t'arranges toujours pour le faire récupérer par tes putains.

— C'est pas des putains, Jimmy. Ce sont des artistes. Nuance. Et aussi les plus...

— Les plus belles filles du monde, ouais, on connaît la rengaine. Mais pour moi, c'est toutes des putes. Comment t'appelles une nana qui prête son cul pour du pognon ?

— T'as quelque chose contre les putes ? rigola Sam Jarvese. Tu serais pas un peu pédé, des fois ?

— J't'emmerde ! grinça Jimmy Massaria en atténuant sa réplique par un sourire grimaçant.

— Hé, dites !... fit brusquement Raferti, fermez un peu vos gueules.

Jimmy Massaria tourna vers lui un visage soudain hargneux :

— Pourquoi ça ?

— Vous n'avez rien entendu ?

Tout le monde se tut et tendit l'oreille.

— T'as entendu quoi ? questionna Mangano.

— J'sais pas exactement. Comme un drôle de bruit, une espèce de pet...

— C'est peut-être Benny qu'a des problèmes de digestion, sourit l'ex-dealer.

Bob Massaria claqua des doigts en direction des deux hommes de main assis près de l'entrée.

— Va voir dans le sas ce que fout Benny, Pit.

Ce fut à l'instant où Pit se leva de sa chaise que la porte s'ouvrit en grand. Tout le monde vit Benny s'encadrer dans le chambranle. Il avait une drôle d'allure avec ses yeux grands ouverts et fixes. Puis Raferti poussa une exclamation. Il venait de s'apercevoir que le front de Benny était percé d'un petit trou rougeâtre juste au-dessus de la ligne des yeux. Un trou qui aurait pu passer pour une salissure.

— Nom de Dieu de !...

Derrière Benny, quelque chose bougea en même temps que le corps du mafioso s'inclinait doucement dans une chute en avant. Le porte-flingue qui se trouvait le plus près de la porte plongea la main sous sa veste à la recherche de son arme.

Tout se déroula alors très vite avant même que chacun ait compris exactement ce qui se passait. Une haute silhouette toute de noir vêtue enjamba le cadavre. Elle tenait un pistolet-mitrailleur mini-Uzi qui commença sans délai à cracher sa mitraille sur les hommes présents.

Les deux hommes de main furent les premiers à écoper. Celui qui avait commencé à sortir son revolver reçut une balle dans la gorge, une autre dans le nez qui éclata comme un fruit trop mûr. Le second

prit plusieurs projectiles en pleine poitrine où les impacts provoquèrent instantanément de petits geysers de sang.

Puis la rafale dévia, fauchant les frères Massaria qui essayaient dans un ensemble touchant d'aller se mettre à l'abri derrière le grand comptoir en acajou. La grande carcasse musculeuse de Sam Jarvesse tressauta au rythme démentiel d'une nuée de frelons qui s'enfonçaient dans sa chair et Lou Man-gano reçut sa ration de balles 9 mm dans la hanche, l'estomac et la poitrine. Ses bras décrivirent des mouvements désordonnés et il s'abattit sur la table contenant l'attaché-case. Ned Raferti, lui, avait plongé derrière un fauteuil club et hurlait :

— Tire pas ! Tire pas, merde ! J'suis pas armé !

Le P.-M. diabolique se tut et une voix aussi froide que la banquise se fit entendre :

— Sors de là !

Deux secondes passèrent dans un silence presque palpable. Puis Raferti joua son va-tout. Il se dressa subitement, un gros Colt à la main, le braquant sur l'apparition en combinaison noire.

Avant même que son index ait commencé à se replier sur la détente, le mini-Uzi cracha les dernières balles qui restaient dans son chargeur. La tête du truand se transforma aussitôt en une fleur rouge et vénéneuse d'où giclèrent des jets de sang et de cervelle. Le Colt tonna, la balle se perdant dans le plafond, et Ned Raferti mourut debout dans le faisceau d'un spot électrique qui l'inondait d'une lumière bleue. Tout son corps s'agita de soubresauts nerveux, puis il se tassa sur lui-même tel un amas de chiffons sanguinolents.

L'odeur de la poudre brûlée remplissait toute la grande salle du Golden Gâte of Georgetown.

Bolan passa le petit P.-M. à son épaule. Il alla ramasser l'attaché-case tombé par terre, jeta une médaille de tireur d'élite sur le cadavre de Lou Mangano, bien en évidence, puis il quitta tranquillement le night-club.

Plus tard, plusieurs passants qui avaient entendu les échos de la fusillade précisèrent aux policiers qu'ils avaient ensuite assisté au départ d'un grand type à l'allure décontractée. Il était habillé et armé comme un commando. Son allure était effrayante. Il portait plusieurs armes sur lui ainsi que des grenades, et son visage était barbouillé de charbon ou de suie.

Vingt-cinq minutes après cette scène de violence, une nouvelle attaque eut lieu au nord-ouest de Washington dans Pennsylvania Avenue. Cette fois, un cercle de jeux clandestin servit de cible à Mack Bolan qui s'y introduisit après avoir assommé le garde chargé de filtrer les entrées. Il déboucha dans l'immense salon encore désert, dégoupilla une grenade incendiaire qu'il jeta au milieu des tables de jeu, fit sauter la porte du bureau de Bill « Bullit » Fanzi et tua celui-ci

d'une balle de .44 magnum en pleine tête alors que, alerté par la déflagration, le mafioso décrochait précipitamment son téléphone pour demander de l'aide.

Deux tueurs qui s'étaient lancés dans l'escalier pour secourir leur patron partirent à la renverse sous les impacts de grosses balles blindées qui leur arrachèrent une partie du crâne et de la cervelle, et ils basculèrent cul par-dessus tête jusqu'au rez-de-chaussée.

Là encore, il y eut trois témoins qui purent donner une description de l'assaillant, insistant sur l'armement impressionnant dont ce dernier était porteur.

Puis l'Exécuteur s'en prit à la Rand Electronics System, la société d'engineering de Joss Hammerfield. Un grand immeuble situé dans la banlieue nord de la capitale.

Sans se gêner le moins du monde, il pulvérisa la porte d'entrée en verre, s'introduisit dans les locaux qu'il saccagea à coups de rafales de pistolet-mitrailleur, mettant le feu à plusieurs bureaux et dérochant quelques documents qui lui parurent importants dans celui de Hammerfield.

Lorsque les policiers survinrent, seulement six minutes après l'attentat, ils ne purent que constater les dégâts et laisser les fire-men donner l'assaut contre l'incendie.

Un autre objectif de Mack Bolan fut une grande villa de Arlington, à l'ouest de la capitale fédérale, qui servait à des call-girls de la Mafia pour y recevoir des clients. Invariablement, ceux-ci appartenaient au milieu de la politique ou de l'administration. Les huit chambres du lupanar de luxe étaient truquées. Des caméras électroniques savamment dissimulées filmaient les ébats amoureux des futures victimes que l'on faisait ensuite chanter en les menaçant de passer les films dans le domaine public. Souvent, on ajoutait de la drogue dans les boissons des « clients » pour les inciter à des prouesses scabreuses, ou encore on changeait au cours de la nuit les partenaires féminines par de jeunes homosexuels.

Ce soir-là, il n'y avait pas foule dans l'établissement clandestin.

Il trouva dans une chambre deux prostituées en compagnie d'un homme aux cheveux blancs et nu comme un ver qui poussait de petits jappements en chevauchant l'une des filles tandis que l'autre se frottait contre lui en ondulant du ventre. Il jeta leurs vêtements sur le palier et les fit sortir sans aucune brutalité.

Auparavant, il avait éliminé d'une balle silencieuse un mafioso qui effectuait une garde paresseuse dans le parc de la villa.

Au sous-sol, il avait découvert un laboratoire d'enregistrement et de montage vidéo dans lequel opérait un type en bras de chemise et porteur d'un automatique glissé dans un holster. Il lui avait laissé empoigner son arme avant de lui loger une balle brûlante de 9 mm

parabellum entre les yeux.

Avant de s'en aller, l'Exécuteur retourna dans le labo, mit en marche plusieurs appareils, vérifia rapidement la teneur d'une dizaine de cassettes, puis largua un engin incendiaire dans l'endroit et disparut sans regarder derrière lui.

Le sergent Robert Mandford, qui était présent dans l'une des trois voitures de patrouille survenues sur les lieux peu de temps après que l'alerte eut été donnée, fit remarquer à l'un de ses collègues :

— Il travaille très vite, ce Bolan. On dirait qu'il est partout à la fois !

— Ça correspond à une tactique de harcèlement, émit l'autre. Il veut sans doute paniquer les *amici*.

— Ou alors il cherche à provoquer des diversions avant de frapper un grand coup.

— Possible, admit Mandford. C'est peut-être aussi les deux. En tout cas, il ne tiendra plus longtemps. À ce rythme, on finira forcément par le coincer.

— On doit vraiment lui tirer dessus si on le voit ?

— Ce n'est pas exactement la consigne. Il faut d'abord être sûr de l'avoir identifié.

— Équipé comme il est, ça ne sera pas compliqué.

— Ensuite, on doit essayer de le prendre vivant.

— Donc, on fait des sommations...

— Est-ce qu'on t'a déjà enseigné autre chose ?

Le jeune flic poussa un soupir.

— Je n'aurais pas aimé qu'on me demande ça. Je ne suis pas un assassin. Mais, heu... Suppose qu'il nous canarde ?

— Ça ne s'est encore jamais produit, assura Mandford. Seulement, ce soir, il paraît que Bolan est devenu complètement cinglé. Peut-être que tout ce sang a fini par lui monter à la tête. Alors s'il te canarde, planque-toi aussitôt et attends du renfort. Ne cherche pas à jouer les héros, vieux. Bolan tire plus vite que n'importe lequel d'entre nous et il ne rate jamais sa cible.

— C'est Lucky Luke, hein ? sourit le jeune policier. Il tire plus vite que son ombre.

— Presque. Il est l'ombre lui-même. Il liquide les petits malins de la Mafia en quelques secondes, et il disparaît ensuite dans l'obscurité.

— Oui, je vois. Ça va être une sacrée nuit ! Si tout ça est vrai, comment va-t-on faire pour le trouver dans cette foutue merde ?

Il décrivit un large geste du bras pour désigner la nuit pluvieuse.

— Nous allons attendre qu'il apparaisse en pleine lumière, répliqua Mandford. De la façon dont il mène sa petite guerre, ça ne saurait tarder.

CHAPITRE QUINZE

La petite équipe de Bolan était au complet dans le char de guerre que « Politicien » Blancanales avait convoyé près de Rock-ville. Jack Grimaldi avait étalé sur une couchette les photos aériennes qu'il avait prises à bord de l'hélicoptère. Il s'agissait de diverses propriétés appartenant à des mafiosi parmi les grosses têtes de la combine. Celle de Joss Hammerfield en faisait partie et s'étalait en plan général et en cadrages plus serrés. Bolan y avait souligné et pointé des détails correspondant à différents objectifs tactiques, comme la petite maison de gardiennage, à l'entrée de la propriété, qui abritait une partie de la troupe mafieuse, ou la boîte de relais de téléphone qui apparaissait contre la clôture d'enceinte, photographiée en gros plan, ou encore la terminaison de ligne électrique.

Il avait porté des annotations, des chiffres, sur la vue générale des lieux, calculé des temps de trajet.

Il ignorait encore où la phase finale de sa guerre éclair allait se dérouler. Aussi avait-il prévu plusieurs hypothèses de travail ainsi que différentes zones sensibles.

Bolan savait qu'il ne pourrait pas, sans courir de grands risques, utiliser sa base mobile de guerre à Washington. Le mobil-home constituait un magnifique outil tactique sur un terrain propice au combat, à la guérilla, mais il eût été parfaitement stupide de s'en servir comme tel en la circonstance présente.

Ils étaient réunis depuis douze minutes et avaient globalement fait le point sur la situation.

Bolan avait eu également un court échange téléphonique avec Harold Brognola. Le haut fonctionnaire du F.B.I., entre autres, lui avait fait part de ses craintes concernant le dispositif policier mis en place pour le neutraliser. Mais les dés étaient jetés, à présent. Il fallait poursuivre le jeu diabolique.

— Je n'arrive pas encore à croire qu'ils s'attaquent à un niveau si important, dit Schwarz. Et ce qui est le plus surprenant, c'est que les *amici* occupent la baraque de Hammerfield. Ça paraît une histoire de fou.

— Pas tellement, observa Bolan. Hammerfield a pour lui l'immunité parlementaire. Pour que les flics interviennent chez lui, à condition qu'ils soient réellement au courant de la situation, il leur

faudrait une preuve irréfutable.

— Ou qu'un incident grave survienne pour qu'ils puissent se passer d'un mandat de perquisition, intervint Politicien.

— Oui. Et même... Que découvriraient-ils ? Des citoyens apparemment comme tous les autres. La combine a été bien montée, maintenant ils pavanent et apparaissent presque au grand jour. Ils narguent les flics.

— Que t'a dit Hal au sujet de Hammerfield ? questionna Jack Grimaldi.

— Hammerfield n'est pas sur la liste de la future équipe présidentielle. De toute évidence, c'est lui qui dirige les opérations sur le plan politique, il est en quelque sorte la plaque tournante de l'opération, mais il n'apparaîtra pas officiellement. C'est sans doute pour cela qu'il s'affiche comme il le fait.

Bolan cita le nom d'un des candidats à la Maison-Blanche et enchaîna :

— Je voudrais croire que celui-là ne s'est pas laissé acheter par le Milieu. Mais en tout cas, on est maintenant certains que la Mafia a payé les trois quarts de sa campagne électorale. Et les Winston Mullighan, les David Steinfeld, les Baxter et autres, sont d'ores et déjà choisis pour faire partie de la nouvelle équipe si lui-même est élu.

— Un gros coup de poker, apprécia Grimaldi.

— Avec de bonnes probabilités de réussite, acquiesça Blancanales. Bon Dieu ! Vous imaginez la Mafia à la Maison-Blanche ?

— C'est le système américain qui est en cause. Tous les citoyens ont les mêmes droits tant qu'ils n'ont pas commis d'infractions à la loi.

Schwarz allait ajouter quelque chose, mais il fut interrompu par la tonalité du récepteur, dans le module opérationnel. Bolan alla se placer près de l'appareil qu'il brancha sur écoute directe et se fit attentif.

C'était une conversation téléphonique repiquée par les Bugs et, d'après les coordonnées électroniques qui s'inscrivaient sur l'écran vidéo, la résidence Hammerfield recevait un appel de Manhattan.

Bolan reconnut la voix de Frank Tramunti qui répondait :

— *Bien sûr que tout est prêt ici. Y a plus qu'à attendre.*

— *Tu as éloigné l'élément numéro Un ?* fit une voix prudente à l'autre bout de la ligne.

— *Il est parti il y a dix minutes avec son rejeton. On a les coudées franches.*

— *OK. Écoute, on a du nouveau... Gino et Golden vont se regrouper chez toi.*

— *Quoi ?*

— *Oui, je sais ce que tu en penses, mais on ne peut pas faire autrement. Ici, nous préférons ça plutôt qu'ils fassent des conneries à*

l'extérieur. Comme ça, tu les auras sous la main et on compte sur toi, Frank. Ecoute... J'ai dit à Gino que je lui envoyais un renfort. Ces gus sont déjà partis à sa rencontre. En fait, on leur a donné comme consigne de se mettre à ta disposition dès que tu les auras réceptionnés. Gino vient d'être touché, il est d'accord sur le principe. Mais il sait seulement que c'est pour la cause commune.

— Je n'aime pas beaucoup ça...

— Il n'y a pas d'entourloupe. Ces hommes sont sûrs et d'un autre côté tu auras besoin d'une grosse couverture technique pour le cas où le gros te chercherait des histoires. Quelqu'un nous a appris ce qu'il avait manigancé.

— Ah oui ? fit Tramunti avec une intonation suspicieuse.

— Ouais. Et ça m'étonnerait qu'il en reste là. Mais s'il te voit en position de force, il bougera pas. Tu comprends ?

— J'essaye.

— Essaie pas. On est bien au courant de tout, la situation est claire. Et y a aussi l'autre fumier...

— Le mec en noir ?

— En principe, il devrait être rapidement neutralisé. Officiellement, je veux dire. Mais sait-on jamais, hein ?

— D'accord avec toi. Bon. Je réceptionne tes gus avec Gino et Golden. Après, qu'est-ce que je fais ?

— Tu te contentes de garder ces deux-là sous la main. Dans les renforts, il y aura quelqu'un qui se chargera de les interviewer. Euh, tout le monde devrait se pointer avant minuit. Ça va comme ça ?

— OK, soupira Tramunti. *J'espère que tout se passera bien.*

— Ciao.

— Bye.

Bolan sourit en coupant l'écoute. Le dernier acte commençait à se préciser. Mentalement, il fit une nouvelle analyse des forces adverses. Jusque-là, il avait réussi à les diviser en trois clans :

Angie Ventura.

Gino Serventi et Ricky Caprici.

Tramunti.

Et leurs troupes, bien évidemment.

À présent, par une manœuvre particulière de la *Commissione*, les deux derniers clans n'allaient plus en faire qu'un.

Un peu plus tôt, l'Exécuteur cherchait de quelle façon il allait pouvoir opérer un tel regroupement. C'était à croire que les dieux de la guerre l'avaient entendu et lui favorisaient la tâche.

La manigance du Grand Conseil cachait à coup sûr un coup de vice, ou pour le moins une manière de reprendre complètement l'affaire en main.

Bolan était disposé à les aider dans ce sens, à cette différence près que tout ce que les gros bonnets de Manhattan reprendraient en main

ne serait qu'une poignée de cendres.

Il donna des directives à Schwarz pour qu'il récupère l'Alpine Turbo, précisa à Blancanales et à Grimaldi :

— Convoquez le *van* à Dulles Airport et restez en planque dans le gros taxi. Gadgets, le scanner que tu as installé dans la Corvette est au point ?

— Tu peux tout lui demander.

Bolan hocha la tête. Il passa quelques instants dans le cabinet de toilette pour se débarbouiller, revêtit le costume qu'il portait lorsqu'il avait fait la rencontre de Frank Tramunti, puis il alla vérifier le matériel contenu dans le coffre de la Corvette et lança le moteur.

*

* *

L'homme de main qui gardait l'entrée de la propriété Hammerfield était inconnu de Bolan, mais il ne fit aucune difficulté pour lui ouvrir la grille, le saluant au passage :

— La journée a été bonne, M. Cavassa ?

Exactement comme un jardinier posant la même question polie à son patron.

— Putain de journée, tu veux dire ! répliqua Bolan en embrayant dans l'allée menant à la villa.

Il arrêta la Corvette devant le perron, sortit et aperçut Max Napoli qui se dirigeait vers lui à grands pas.

— Où est Frank ? questionna-t-il.

Le truand fit une grimace gênée :

— Il a demandé qu'on ne le dérange pas pendant une petite heure.

Le regard de Bolan se durcit.

— Je t'ai demandé où il est.

— Ben... Là-haut.

— Tout seul ?

— Avec la nana.

— Le con !

— Pardon ? Qu'est-ce qui se passe, M. Cavassa ?

Bolan considéra Max Napoli comme s'il cherchait à savoir s'il pouvait lui accorder une certaine importance, répliqua :

— Il se passe que quelqu'un dans cette baraque n'est pas blanc-bleu et que Frank est peut-être en train de faire la connerie qu'il ne fallait pas. Dis-moi où je peux le trouver, Max.

— J'crois qu'il est au fond du couloir.

— Bouge pas d'ici.

Bolan escalada les marches du perron, puis celles de l'escalier menant à l'étage, aperçut Tommy Fanzi qui sommeillait assis sur un

canapé. Il passa sans bruit devant lui en avisant un long couloir jalonné de portes qui devaient correspondre à des chambres. L'étage était silencieux, à part un bruit assez particulier en provenance du fond du couloir. Hâtant le pas souplement, il arriva derrière une dernière porte au-delà de laquelle il perçut plus nettement le bruit de clapotis et une voix étouffée. La porte n'était pas verrouillée ; il n'eut qu'à la pousser et déboucha dans une grande salle de bains au luxe criard.

Tramunti se tenait de dos, penché sur une vaste baignoire circulaire remplie d'eau et affairé à une besogne insolite. Il était occupé à maintenir sous la surface du liquide le corps d'une jeune et jolie fille qui faisait des efforts désespérés pour échapper à la poigne de son tortionnaire.

CHAPITRE SEIZE

Bolan vit les yeux de Shirley Ashton grands ouverts à travers l'eau et reflétant toute l'horreur de la situation.

— Tu t'amuses bien, Frank ?

L'As Noir n'avait pas entendu l'ouverture de la porte. Il lança sans se retourner, hargneux :

— J'ai demandé qu'on me foute la paix, bordel de...

Puis il tourna légèrement la tête et reconnut l'intrus.

— Ah, c'est toi !... J'ai pas pu attendre. Y a eu du nouveau.

— Je vais t'aider, déclara gentiment Bolan en enroulant un bras autour de la gorge du tueur, l'autre venant se placer derrière sa nuque.

Il le redressa brutalement, l'obligeant à lâcher sa proie, lui plaça un genou dans les reins et resserra son étreinte, tous les muscles durcis comme de l'acier. Tramunti tenta de s'appuyer des pieds sur le bord de la baignoire pour repousser son agresseur, mais il se sentit soulevé de terre et tous les efforts qu'il fit pour se dégager ne réussirent qu'à accélérer son agonie. En quelques secondes, la terrible prise vin-ha eut raison de sa résistance. Les vertèbres cervicales brisées dans un affreux craquement, il devint subitement inerte dans les bras de Bolan qui l'allongea doucement sur le carrelage.

La tête de Shirley Ashton émergea de l'eau. Elle suffoqua en essayant de reprendre son souffle et fut agitée d'une interminable quinte de toux. Bolan ôta en vitesse sa veste, retroussa les manches de sa chemise et la prit dans ses bras pour la faire sortir de la baignoire, lui tint la tête en avant et la tapota dans le dos. Au bout d'un moment, elle se calma, s'accrocha à lui en balbutiant :

— Il... Ce type... Il voulait que je lui dise des choses que je ne connais même pas.

— Ça va aller, souffla Bolan. Pas de panique. Si on vous pose des questions, vous êtes encore dans les vaps. Vous ne savez rien de ce qui s'est passé, sauf que ce type essayait de vous noyer. Ensuite vous avez repris conscience et vous l'avez vu dans l'état où il est. Seul. OK ?

— OK, rétorqua-t-elle, la respiration encore syncopée.

Il la fit asseoir sur le carrelage, avisa ses vêtements et les lui mit dans les bras en recommandant :

— Enfilez ça le plus vite possible. Ça ira ?

Elle hocha la tête. Bolan remit de l'ordre dans sa tenue et sortit,

refermant la porte derrière lui.

Il marcha jusqu'au palier, secoua violemment Fanzi et lui lâcha durement :

— T'as pioncé combien de temps, Tommy ?

L'autre fit surface et toussota en écarquillant les yeux, sans comprendre tout de suite. Il finit par articuler :

— Je venais juste de...

— Tu te fous de ma gueule, espèce de merde ? Pourquoi est-ce que tu crois qu'on t'a demandé de rester ici ? Au lieu de faire ton boulot, t'en écrases comme une vieille pute décatie !

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ? coassa le malfrat.

Bolan haussa les épaules d'un air dégoûté. Il s'approcha d'une fenêtre qu'il ouvrit, aperçut à travers la pluie fine éclairée par un lampadaire Max Napoli qui était resté planté à côté du perron. Il lui expédia un petit coup de sifflet et lui fit signe de monter. Le truand de Philadelphie n'attendait sans doute que ce signal. Il déboucha en trombe sur le palier où Bolan l'attira à l'écart de Fanzi, commença à lui parler sur le ton de la confiance :

— Dis-moi, est-ce que Frank t'a parlé de quelque chose, récemment ?

L'autre le considéra avec étonnement.

— Pourquoi ? Il aurait dû ?

— Réponds-moi. C'est super-important.

— Eh bien, ouais. À vrai dire, il a posé des questions à plusieurs d'entre nous.

— Tu sais qui je suis, Max.

— Ça, bien sûr.

— Tu sais qui je représente et pourquoi je suis ici ?

— Je crois, ouais.

— Alors, fais comme si tu parlais devant le Conseil, *amici*. Qu'est-ce que Frank a posé comme questions ?

Napoli se recueillit un instant, jeta un coup d'œil au visiteur de la *Commissione* et déclara :

— Il m'a demandé si je connais ici quelqu'un qui pourrait être un mouchard et... Bon Dieu, est-ce que Frank aurait fait quelque chose de...

— C'est un peu ça. T'es chef d'équipe, Max ?

— Oui.

— Continue.

— Je lui ai répondu que n'importe qui pouvait moucharder, vu qu'ici y a plein de gars qui viennent de partout et qu'on connaît presque pas.

— C'est tout ?

— Il m'a aussi questionné sur des gars des équipes de protection.

— Sur qui ?

— Heu, Jacky Knife et Al Santi. Et puis Finn Sailor, aussi.

Bolan prit un air pensif à son tour.

— Quel est ton avis sur ces gus, Max ?

— Jacky et Al sont réglos, ça fait longtemps qu'on travaille ensemble. Finn, lui...

— Quoi, Finn ?

— J'ai pas confiance. Il est arrivé ici avec douze soldats y a à peu près trois semaines. À mon avis, c't'un sale con. Mais bon Dieu, monsieur Cavassa, qu'est-ce qui se passe ?

— Viens voir, fit Bolan en faisant un signe de la tête vers le fond du couloir.

Max Napoli fit la découverte du corps de son patron sans prononcer une seule parole pendant plus de dix secondes. Il se pencha sur lui, le palpa, le retourna et grogna enfin :

— C'est dingue ! Qui a pu faire ça ?

— Pas elle, en tout cas, assura Bolan en désignant Shirley Ashton recroquevillée au fond de la salle de bains.

Elle avait enfilé son slip et passé son soutien-gorge.

Max Napoli n'avait encore prêté aucune attention à la jeune femme, tout préoccupé qu'il était par la mort de Tramunti. Il finit par lui jeter un regard dédaigneux, grogna encore :

— Qui a pu faire cette saloperie, monsieur Cavassa ?

— Tu es mieux placé que moi pour le savoir. Il a été tué à la main. Celui qui l'a fait en connaît un rayon sur les techniques de combat. C'est déjà une indication.

— Qu'est-ce que t'as vu, toi ? questionna abruptement le mafioso en pointant un doigt sur la jeune femme.

Shirley le regarda sans répondre, se recroquevillant un peu plus dans l'angle de la pièce.

— Tu réponds, connasse, ou je te refous dans la baignoire !

— Je ne... sais pas, articula-t-elle difficilement. Je crois que... J'ai perdu connaissance et quand je suis revenue à moi... il était là, par terre. Et puis...

Elle eut un petit sanglot, renifla.

— Et puis quoi ? Magne-toi le cul.

D'un geste de la main, elle désigna Bolan-Cavassa.

— Ce type est arrivé quelques instants après...

— Tu voulais essayer de te tirer en douce, hein ?

— Ça va, coupa Bolan. Frank a fait la grosse connerie. Je lui avais dit de ne pas toucher à cette connasse avant que je sois de retour.

Puis il s'adressa à Shirley :

— Enfile tes pompes, mets-toi quelque chose sur le cul et arrive !

Entraînant le chef d'équipe dans le couloir, il enchaîna :

— On croit qu'elle sait quelque chose au sujet du gus qui moucharde. Frank a commencé à la travailler sans précaution.

— Et en l'apprenant, le salaud a paniqué, formula Napoli. C'est ce que vous pensez ?

— C'est toi qui le dis. Et je crois que tu as raison. Est-ce que tu as vu quelqu'un entrer dans cette baraque, récemment ?

— Non. Mais j'étais pas constamment là. Faut demander à Tommy.

— Demande-lui plutôt pourquoi il pionçait au lieu de faire son travail.

— Quoi ? rugit le mafioso en se tournant vers le garde qui marchait nerveusement de long en large à une dizaine de mètres sur le palier. Vous dites que ce con roupillait ?

— Ou alors il faisait semblant, ce qui est encore plus moche, si tu vois ce que je veux dire.

Napoli se précipita sur Fanzi en dégainant un .38 à canon court qu'il lui enfonça méchamment entre les dents.

— T'as fait ça, ordure ? T'as pris un acompte alors que... alors que ivre de fureur, Max Napoli en bégayait. Les yeux soudainement injectés de sang, il lança d'une voix hystérique :

— Tu vas dire c'que t'as fait, Tommy. T'entends ? Espèce d'enfant de pute !

Le regard de Fanzi devint furieux. Il se recula pour échapper au canon qui lui martyrisait les dents et cracha :

— J'suis pas de ton équipe, connard. Je te dirai rien et j't'emmerde !

— Fumier ! hurla Napoli en le frappant au visage avec son revolver.

La suite se passa avec rapidité. Fanzi sortit son arme à son tour et la braqua sur le chef d'équipe qui le devança d'une demi-seconde en faisant tonner son .38. Un flot de sang jaillit de la gorge de Fanzi, et Napoli doubla puis tripla presque à bout portant, délimitant deux nouveaux impacts sur sa poitrine. Le grand corps musculeux bascula à la renverse, tomba avec un bruit mat sur la moquette du palier.

— L'enfant de salaud ! conclut Napoli en faisant des moulinets avec son revolver.

Il y eut des bruits de pas précipités dans l'escalier. Deux hommes apparurent, l'arme à la main et l'œil méfiant.

— Doucement les mecs ! fit Napoli. Y a seulement un salaud qui a eu son compte. Pas la peine d'en faire une histoire.

Puis un autre homme apparut. Le chef d'équipe se raidit, son arme toujours à la main, et souffla à Bolan :

— Finn Sailor. Fanzi travaillait avec lui.

— Qu'est-ce que c'est que cette merde ? clama Sailor. Putain ! C'est toi qui as buté Tommy ?

— Ouais, Finn ! J'ai liquidé l'enculé qui a assassiné M. Tramunti.

Un lourd silence plana entre les hommes présents. Puis Finn renifla en regardant le cadavre de Fanzi et grinça :

— J'espère que tu pourras m'expliquer ça !

— Va jeter un coup d'œil au fond et tu verras ce que cette enflure a fait !

Shirley Ashton arrivait dans leur direction. Elle se tassa contre le mur du couloir en croisant Sailor qui lui jeta un regard venimeux, reprit sa marche hésitante et s'arrêta entre Napoli et Bolan. Les deux autres *soldats* se dirigèrent à leur tour vers la salle de bains.

— Ça ne pouvait être que lui, marmonna le chef d'équipe comme pour se justifier. Ça n'a pas pu se passer autrement. Hein ?

Bolan le regarda d'un air compréhensif.

— Tu as fait ce qu'il fallait, Max. Ça crevait les yeux que ce salaud était... enfin, tu me comprends.

— Et comment ! Dites... Vous direz un mot pour moi aux huiles quand on demandera là-bas ce qui s'est passé ?

— Te casse pas. Il y a plus grave que ça.

— J vous remercie.

— J'ai dit qu'il y a plus grave que ça et qu'on va certainement au-devant de sales événements.

Napoli réfléchit, retournant la phrase dans sa tête, et demanda :

— Est-ce qu'il doit se passer quelque chose que je peux savoir, monsieur Cavassa ?

— Appelle-moi Mark.

— OK.

Bolan soupira.

— Nous sommes à peu près certains que quelqu'un va tenter un coup en force pour essayer de nous piquer l'affaire, Max. Quelqu'un qui est déjà dans le coup et qui veut tout prendre sans rien donner.

— Merde ! Et c'est, heu...

— L'un ou l'autre. Ou peut-être les deux à la fois, fit Bolan, énigmatique, qui s'interrompt pour désigner la jeune femme à Napoli : Amène cette connasse dans ma caisse et mets quelqu'un devant pour la surveiller.

— Vous l'emmenez avec vous ?

— Ouais. Il faudra bien qu'elle parle. Va, je te rejoins.

Le chef d'équipe poussa Shirley vers l'escalier tandis que Bolan avisait Jacky Knife Cavassi qui venait d'apparaître. Tandis que d'autres hommes commençaient à envahir le palier et le hall du rez-de-chaussée, il prit à part le truand de Phoenix :

— Sale temps, hein, Jacky ?

— Comme vous dites, monsieur. J'ai l'impression qu'il y a de l'orage dans l'air.

— Tu ne peux pas dire plus vrai. T'es bien avec Max ?

— Comme les doigts de la main.

— C'est ce qu'il m'a dit. Alors marche bien à côté de lui. C'est lui qui va prendre les choses en main ici en attendant que tout se rétablisse. Et fais gaffe, à certains autres.

— C'est si moche que ça ? s'étonna Jacky Knife.

— Peut-être encore plus. Tiens tes hommes prêts et fais marcher ta cervelle, on ne sait pas encore exactement comment ça va se passer, mais c'est pour bientôt.

Bolan lui donna une petite tape sur l'épaule, puis descendit l'escalier. Il trouva Napoli à côté de la Corvette dans laquelle il avait enfermé la jeune femme.

— J'essaierai de repasser dans une heure ou deux, annonça-t-il. Où est Hammerfield ?

— M. Tramunti l'a fait partir avec son couillon de fils, répondit le mafioso.

— Il a bien fait. Écoute, Max, personne ne doit entrer dans cette maison cette nuit. Même si on te dit que c'est de la part des huiles. C'est sans doute comme ça qu'ils vont essayer de s'y prendre, pour endormir la méfiance. C'est toi qui as la carte spéciale en main. Cette baraque est dès maintenant une place forte.

— Oui, je vois.

— Méfie-toi de ceux que tu connais bien. Surtout les gros.

— Vous voulez parler de... de l'un et de l'autre ?

— Tu piges vite, Max. Bon, à tout à l'heure. Au fait. Qui s'est occupé de la fille quand elle est arrivée ?

— Le rejeton.

— Andy Hammerfield ? Le Kid ?

— Il lui a carrément sauté dessus et l'a amenée à M. Tramunti.

Bolan ne répondit pas. Il se contenta de faire un signe amical à Max Napoli et se glissa au volant de la Corvette.

Dès qu'ils eurent quitté l'enceinte de la propriété, Shirley lui demanda une cigarette, puis poussa un soupir nerveux.

— Vous ne me faites pas une scène, monsieur Bolan ?

— À quoi cela servirait-il ?

— À rien, sans doute. Mais je le mériterais peut-être.

— Si cela a pu vous servir à comprendre ce que sont les copains...

Elle tira une longue bouffée de sa cigarette, les yeux dans le vague, et déclara :

— Merci quand même pour m'avoir traitée de connasse.

— C'est vous qui allez me faire une scène ? sourit-il.

— Non. Ça ne servirait à rien non plus.

— Si vous avez envie de crier ou n'importe quoi d'autre, ne vous gênez pas. Ça décompresse.

— Je n'en ai pas envie. Vous savez ce que je voudrais ?

— Aucune idée.

— Je voudrais être dans un bon lit douillet et ne plus penser à toutes ces saloperies des politiques et des truands. Vous me prendriez dans vos bras et je m'endormirais comme une petite fille bien sage. Ça vous dirait ?

Bolan resta silencieux. À son tour, il alluma une cigarette. Puis il consulta sa montre.

Il lui restait juste le temps de mettre la fille en sécurité avant de rejoindre Fair-Fax pour une confrontation très spéciale.

CHAPITRE DIX-SEPT

Le Gay's Land était une boîte de nuit pour homosexuels. Elle appartenait en sous-main à Rex Botani, un homme d'affaires véreux vendu à la Mafia, que la *Commissione* utilisait comme agent recruteur pour les affaires locales.

L'établissement était sis à l'écart des autres constructions et ressemblait à un grand hangar en béton, à la façade peinte de couleurs criardes. Un parc joliment entretenu l'entourait, comportant des copies de statues grecques, des bancs en pierre, un petit parcours de golf et une piscine que l'on avait vidée de son eau pour l'automne. Près de la piscine, séparées par une rangée de cyprès, les ruines d'un vieux monastère se dressaient sinistrement dans la nuit humide. Vestiges du passé, les murs vétustes étaient classés monument historique et personne n'avait réussi à les faire détruire, pas plus qu'à les restaurer.

Avant d'arriver à proximité des lieux, Mack Bolan avait lancé quelques appels téléphoniques sibyllins à divers correspondants, souhaitant que ceux-ci soient interceptés comme il le prévoyait. Il avait également passé un coup de fil à Angie Ventura, se faisant passer pour un ami des *amici*, lui laissant entendre que plusieurs de ses frères de sang complotaient contre lui et allaient se réunir dans la propriété de Hammerfield.

Shirley Ashton avait été récupérée par Jack Grimaldi qui l'avait emmenée en sécurité dans le C-130, à Dulles Airport.

À présent, il n'y avait plus qu'à attendre que les événements s'enchaînent d'eux-mêmes les uns aux autres. Si Bolan n'avait pas fait d'erreur de calcul, cela n'allait pas tarder.

La Corvette était tapie dans une zone d'ombre à une centaine de mètres du vieux monastère, complètement invisible de la route derrière une épaisse rangée de taillis.

Le Gay's Land était ouvert depuis dix heures. De légers échos de musique filtraient de l'établissement, accompagnés parfois de rires et de cris. De temps en temps, des véhicules amenaient quelques clients aux voix haut perchées.

Il était onze heures moins douze minutes. Depuis un quart d'heure, Bolan avait déjà capté à l'aide de son scanner de bord plusieurs appels radio provenant de véhicules de la police. D'autres se

succédaient à intervalles réguliers :

— *Hardcase 23... Nous quittons l'Express-way pour la 17 en direction de Fails Church.*

— *OK, Hardcase 23. Arrêtez-vous à l'embranchement de Fair-Fax et restez sur place.*

— *Bien compris.*

Puis d'autres encore. Des voix calmes, presque militaires, lançaient sur les ondes :

— *QG pour Hardcase 7 !...*

— *Ouais. Cinq sur Cinq.*

— *Donnez votre position.*

— *À deux cents mètres de l'échangeur entre l'Expressway et la 17... QG ?...*

— *Oui ?*

— *Nous débordons carrément de notre secteur.*

— *C'est prévu. Je m'adresse à toutes les patrouilles Hardcase... Vous êtes tous sous couverture fédérale. Alors, les gars, ne vous faites pas de bile, votre rayon d'action va jusqu'aux limites de la Virginie.*

Quelqu'un demanda :

— *Lieutenant Jones ? C'est vous qui êtes au micro ?*

— *Qui êtes-vous ?*

— *Patrouille 5, au sud de Fair-Fax.*

— *Contentez-vous d'utiliser les codes, bon sang ! C'est une opération spéciale, pas une réunion mondaine. Bon, qu'est-ce que vous voulez ?*

— *Ça va chez vous ?*

— *Quoi ? Qu'est-ce que vous racontez ?*

Un rire claironna sur la fréquence.

— *Qui êtes-vous ? Donnez-moi seulement vos initiales.*

— *J... W...*

— *Nom de Dieu ! Qu'est-ce que vous foutez là-bas ?*

— *Le Trésor a bien le droit de s'intéresser aussi à ce type. Après tout, il pique du pognon à nos petits copains, non ?*

— *Ouais, ouais... Bon, tout est calme de votre côté ?*

— *La quiétude même. Je commence à m'endormir.*

— *Alors, continuez, J. W... À tous les Hardcase : K.Y. va prendre la relève ici, je vous rejoins personnellement et vous appellerai sous le code prévu. Over.*

Bolan sourit dans l'obscurité. Manifestement, les flics avaient intercepté au moins l'une de ses communications téléphoniques.

Il patienta un peu, attendit qu'il y eût une accalmie dans les appels radio, et lança dans le micro de son émetteur :

— *À Q.G. et patrouilles Hardcases dans le secteur. Je viens de noter un mouvement du côté de Fair-Fax sud.*

— *Précisez !* lui répondit une voix métallique.

— Juste à côté du parking de l'échangeur, entre le monument et la rivière. Je vais voir...

— *Négatif !* aboya l'appareil. Ne bougez pas et donnez votre indicatif, on vous envoie un renfort.

Bolan coupa la radio. L'endroit qu'il venait d'indiquer était situé à moins de trois minutes en voiture de celui où il se tenait. Cela lui laisserait un répit au moment où il entrerait en scène, mais il aurait à jouer très serré.

Il jeta un coup d'œil à sa montre, vit qu'il était onze heures moins trois minutes et attendit encore.

À onze heures une, un très léger ronflement de moteur se fit entendre, puis la forme sombre d'une petite voiture apparut au débouché de la route, roula une centaine de mètres avant de s'arrêter devant le parking du night-club.

Bolan aperçut une silhouette également sombre quitter le véhicule. Il la vit un instant distinctement quand elle passa dans une zone éclairée par la lumière de l'enseigne. Le type était habillé d'une combinaison noire et portait une cagoule. Il tenait à la main un pistolet-mitrailleur. Quelques grenades étaient accrochées à son ceinturon.

Un sourire sinistre erra sur les lèvres de l'Exécuteur. Il attendit de voir la silhouette s'enfoncer dans le parc pour quitter la Corvette et se lancer silencieusement sur ses traces.

Mack Bolan était vêtu d'un jean et d'un blouson de cuir. Il avait chaussé des baskets et n'avait pour tout armement que son gros AutoMag. 44 magnum avec deux chargeurs de rechange.

Il parvint à une dizaine de mètres du type alors que celui-ci braquait son P.-M. sur la façade du Gay's Land. Se dissimulant derrière une statue grecque, il lança dans la nuit :

— Ça va, mec, la chasse est bonne ?

L'autre fit un bond sur lui-même et pivota dans la direction d'où venait la voix. En même temps, il lâcha une longue rafale dont quelques projectiles vinrent arracher des fragments de pierre à la statue. Puis il changea deux fois de place, arrosant encore l'espace alentour, choisit finalement de partir dans une course éperdue en direction du parking. Bolan lui coupa la route en lui expédiant au ras des pieds plusieurs grosses balles de .44 qui firent voler la terre.

Une nouvelle fois, le type s'immobilisa, envoya dans la semi-obscurité une longue rafale de P.-M. jusqu'à ce que le percuteur claque à vide dans la culasse. Ensuite il se remit à courir vers les ruines du monastère, crochétant sans cesse à droite et à gauche dans l'espoir visible de dérouter le tir de son adversaire.

Bolan lui laissa une trentaine de mètres d'avance et se lança sur ses traces. Il connaissait bien ce petit jeu pour l'avoir pratiqué des

centaines de fois dans la jungle du Sud-est asiatique.

*
* *

La DeSoto était en planque à l'orée d'un bosquet, à environ trois cents mètres du Gay's Land, les phares éteints.

Dave Honey fumait une cigarette et Laramie écoutait la radio qui débitait en sourdine de la musique disco.

— Je commence à en avoir ma claque de cette virée, annonça bientôt Dave Honey. Ça fait combien d'heures qu'on suit Bobby ?

— Pas mal, répondit Laramie. Mais y en a plus pour longtemps. C'est son dernier coup.

— Ouais, je sais. Dans quelques minutes...

— Faudra pas hésiter. T'étais copain avec lui ?

— Pas des masses. Je dirais même qu'il me tapait sur le système. C'était un frimeur.

— Hey ! T'en parles comme si on l'avait déjà liquidé.

— Pour moi, c'est comme si c'était déjà fait. C'est pour ça qu'on nous a payés, non ?

— Sûr ! Comment on se le fait, à pile ou face ?

— J'm'en fous. Moi, ça me dérange pas de le farcir de plomb.

— Je préfère. Hé ! Écoute, on dirait qu'il vient de commencer.

Les deux tueurs tendirent l'oreille. Des coups de feu tirés par une arme automatique retentissaient en direction de la boîte de nuit. Sans un mot, sans échanger un regard, ils quittèrent la DeSoto et hâtèrent le pas vers la fusillade.

*
* *

Deux voitures de patrouille roulaient à vive allure sur l'artère principale de Fair-Fax, une autre suivait à la même vitesse une voie parallèle et le reste des effectifs présents sur le périmètre de la zone sensible convergeait vers le lieu de la fusillade. Aucun de ces véhicules ne faisait fonctionner sa sirène et les gyrophares restaient éteints.

Ce fut la voiture *Hardcase* 23 qui arriva la première sur place, suivie de près par *Hardcase* 12,17 et 9. Puis, à quelques dizaines de secondes d'intervalle, d'autres patrouilles débouchèrent, des véhicules freinèrent sec dans le balancement des amortisseurs, et une nuée de policiers commença à envahir le parc du night-club et à boucler les abords. Des projecteurs furent allumés et un porte-voix commença à crachoter :

— Déployez-vous au maximum ! Je ne veux pas plus de dix mètres entre chaque homme !

Puis :

— Bolan ! Vous m'entendez, Mack Bolan ? Vous êtes bloqué. La position est verrouillée. Vous n'avez aucune chance d'en sortir !

Trois coups de feu retentirent en écho aux paroles du sergent Mandford, tirés dans les ruines du monastère.

— Bolan ! Évitez une effusion de sang. Nous avons ordre de tirer à vue. Constituez-vous prisonnier, il en sera tenu compte...

Plusieurs autres détonations claquèrent, suivies d'une rafale. Ensuite, ce fut le silence. Un silence relatif car la musique disco continuait de perler du night-club par la porte que des clients avaient ouverte pour affluer dans le parc.

Mandford cracha dans le mégaphone en direction des curieux :

— Rentrez dans cette turne et n'en sortez plus. Il y a risque de blessures par balles. Et arrêtez-moi cette cacophonie, bon Dieu !

En quelques instants, une vingtaine d'hommes en tenues vestimentaires chamarrées réintégrèrent le Gay's Land en pépiant. La musique se tut.

— Vous avez entendu, Bolan ? C'est votre dernière chance !

Le policier qui était à côté de Mandford lui posa une main sur l'épaule. De l'autre, il désigna un point en direction de l'ancien monastère.

— Regardez, sergent ! On dirait qu'il se rend...

Simultanément, un projecteur pivota et éclaira le faîte d'un mur à demi écroulé sur lequel une forme noire venait d'apparaître, chancelante, incertaine.

— C'est bien lui, fit observer le policier. Merde ! Regardez sa combinaison. Je crois que ce sont des grenades qu'il a à la ceinture... Si on m'avait dit qu'un jour j'assisterais à la reddition de l'Exécuteur !

La silhouette noire s'inclina en avant, parut faire un pas dans le vide, au-delà du mur, et entama une chute qui se termina aux pieds de la haie de cyprès.

Une dizaine de policiers se rendirent sans précipitation vers le lieu de la chute, prudemment, leurs armes prêtes à être utilisées.

— Que les équipes de bouclage restent en place, annonça Mandford dans le porte-voix.

Puis il posa l'appareil sur le toit de sa voiture et courut vers la ligne d'arbres. Quinze secondes plus tard, il se penchait vers la silhouette en combinaison de combat allongée dans l'herbe.

— On l'a quand même eu, au bout du compte, dit un flic en uniforme. Il est encore vivant, il n'a apparemment que des contusions.

Le sergent Mandford ôta la cagoule de l'homme inconscient et quelqu'un braqua une torche électrique sur son visage marqué de coups.

— Il s'est peut-être cassé quelque chose en tombant, dit un autre

policier. On devrait appeler une ambulance.

Une main se posa sur le bras de Mandford qui tourna la tête : il vit Jim Williams à côté de lui.

— Qu'est-ce que vous en dites ? demanda le sergent. C'est bien lui, n'est-ce pas...

— Vu la tête qu'il se paie en ce moment, c'est difficile à dire, rétorqua l'agent du Trésor. Je ne l'ai vu qu'une seule fois et il y a longtemps. Mais si on tient compte de son accoutrement...

— Ça me fait tout drôle de le voir là, comme ça.

— Oui, à moi aussi. Dites, j'ai eu l'impression de voir quelqu'un d'autre derrière lui, sur ce mur. Juste avant sa chute.

— Moi, je n'ai rien vu. Bon, qu'on le mette dans une voiture. Il n'a probablement rien de grave. Deux véhicules ouvriront la route, deux autres assureront les arrières.

— Vous avez peur qu'il s'échappe ? ricana Jim Williams.

— Pourquoi pas ? Ça vous étonnerait de la part d'un type pareil ?

L'Exécuteur fut transporté dans un véhicule banalisé. Le moteur démarra. Les policiers chargés de l'escorte commencèrent à réintégrer leurs propres voitures.

L'incident intervint à l'instant où le lieutenant Lewis Jones arrivait sur les lieux à bord de son véhicule personnel. Personne ne comprit d'abord ce qui se passait. Deux détonations claquèrent, suivies d'un silence de courte durée, puis trois autres encore. Enfin, plusieurs policiers proches du lieu de l'attentat dégainèrent leurs revolvers et firent feu sur deux civils en armes, faisant mouche immédiatement.

Dans la minute qui suivit la confusion, Lewis Jones et le sergent Mandford se frayèrent un passage pour s'approcher de la voiture où l'on avait placé l'homme à la combinaison noire. Il avait pris plusieurs balles dans la tête. Celle-ci n'était plus qu'un magma rougeâtre dans lequel on voyait apparaître des morceaux de cerveau.

— Nom de Dieu ! fulmina Jones. Ils ont fait ça sous notre nez !

— Oui, dit Jim Williams. Il faut croire que nous n'étions pas seuls sur sa trace. La Mafia lui courait après depuis bien longtemps.

— En tout cas, s'il fallait une preuve qu'il s'agit bien de Mack Bolan, nous l'avons, prononça lugubrement Mandford.

Dans l'heure qui suivit, une information passa de bouche à oreille, de téléphones en appels radio, plus rapide qu'une traînée de poudre.

L'Exécuteur était mort.

Bolan la Pute avait cessé d'exister.

CHAPITRE DIX-HUIT

Le talkie-walkie posé à portée de la main de Napoli grésilla :

— Max ?

— Ouais, fit le chef d'équipe promu au rang de caporegime.

— C'est Jeff. Je viens de voir passer pas loin de moi une colonne d'une dizaine de bagnoles. Des grosses caisses bourrées de mecs.

— Elles viennent par ici ?

— À toute vitesse.

— T'as pu reconnaître quelqu'un ?

— Non. Il faisait trop sombre. Et avec cette putain de pluie... À mon avis, elles débarqueront dans cinq ou six minutes, pas plus.

— OK. Reste sur place et préviens-moi si tu vois autre chose.

Napoli posa l'appareil et se passa la main sur le front. Ça y était, les emmerdements annoncés arrivaient ! Il décrocha le téléphone intérieur, composa les deux chiffres correspondant au poste de garde et aboya :

— Qui est-ce ?... C'est toi, Tom ? Bon, équipe tous tes gars et dispose-les dehors. On va avoir de la visite... Passe le mot aux autres en vitesse. Et que personne ne bouge avant que j'en aie donné l'ordre, hein ? J'vais essayer de régler ça en souplesse.

Raccrochant, il se retourna vers Jacky Knife qui venait d'arriver dans le salon et qui questionna d'une voix nerveuse :

— Du nouveau ? J'ai entendu la fin de ce que tu disais.

— Un peu qu'il y a du nouveau !

Napoli lui relata les informations qu'il venait de recevoir, et conclut :

— Je sais pas qui mène cette bande de mecs, mais en tout cas, on les recevra avec tout ce qu'il faut. Ils pourront jamais entrer ici !

— T'en as pas une idée ?

— Ben, ça pourrait être l'un ou l'autre, tu sais...

— De qui tu parles ?

— Je peux me tromper, Jacky, alors ne répète jamais ce que je vais te dire. Je crois que c'est Gino et Ricky. Il se pourrait qu'ils aient monté le coup en accord avec le gros.

— T'es dingue !

— Mes fesses. Je sais ce que je dis.

— J'ai cru comprendre que Gino était en disgrâce avec Angie.

— Tout ça, c'est des bobards pour nous endormir. Ces gros malins répandent des bruits à la noix un peu partout par l'intermédiaire des copains. Et y a eu ce fumier de Tommy qui nous espionnait.

Jacky Knife eut une moue de scepticisme.

— Tu es vraiment sûr que c'était lui, Max ?

— Qu'est-ce que tu entends par là ? Que j'ai flingué n'importe qui ?

— Non, évidemment. On se connaît bien tous les deux.

— Et pourquoi tu crois qu'on lui a donné l'ordre d'assassiner Frank, hein ?

— Il a peut-être seulement eu les foies qu'on sache que c'était lui.

— Possible. Mais il l'a fait. Et pour moi, c'est comme, si les autres pourris avaient voulu nous désorganiser pour mieux nous baiser la gueule ensuite. Ils veulent tout prendre sans rien donner. Et oublie pas que Frank dépendait directement des huiles, c'est ça et seulement ça qui compte. J'en ai rien à foutre d'Angie et des autres.

— Comment tu sais tout ça ? demanda l'ex-truand de Phoenix.

Napoli prit une expression énigmatique :

— Je le sais.

— Cavassa t'a dit des choses ?

— Ouais. Et lui aussi travaille pour le Conseil. Alors on fait ce qu'il dit-OK ?... En attendant, faut se magner le cul, ces salauds vont pas tarder.

Il se leva à l'instant où le talkie-walkie émit un nouvel appel. Il s'en empara brusquement, grogna un « ouais » hargneux et écouta.

— C'est Steve, Max...

L'homme qu'il avait placé à la grille du parc.

— J't'écoute.

— M. Cavassa est à l'entrée. Qu'est-ce que je fais ?

— Pourquoi est-ce que tu me demandes ça ? Évidemment, que tu le laisses entrer !

Il jeta l'appareil dans le fauteuil qu'il venait de quitter, sortit précipitamment de la pièce, Jacky Knife sur les talons, et descendit dans le hall pour voir arriver la Corvette de l'homme de Manhattan.

La pluie avait cessé, faisant place à un petit vent froid.

— J'suis content que vous soyez arrivé à temps, Mark, annonça-t-il vivement. Ça a l'air de vouloir se passer comme vous l'avez prévu.

Bolan releva le col de son imperméable, le fixa froidement, et repartit :

— Je sais.

— Vous les avez vus ?

— Dix grosses guindés à pleins pots. Et il y en a six autres qui arrivent aussi vite par la route de La Plata. Ceux-là sont suffisamment cons pour balancer des appels radio dans l'atmosphère. Tu devines qui

se promène avec le second groupe ?

Napoli fit non de la tête.

— Le gros Angie.

— Bordel ! Ça a tout l'air d'un assaut. Vous ne croyez pas ?

Bolan haussa les épaules.

— On va essayer de les tenir à distance. Tu as combien d'hommes disponibles et sûrs ?

— Trente-sept. Avec ceux de Finn, ça fait cinquante, mais je...

— Ils joueront le jeu. Ils sont dans la même galère. Tout le monde est prêt ?

— Tout est paré pour les recevoir. On a même des projecteurs qu'il n'y a plus qu'à allumer... Au fait, vous êtes au courant pour la Combinaison Noire ?

— Tu te faisais de la bile pour lui ? rigola sinistrement Bolan.

À cet instant, un homme arriva en courant vers eux et annonça :

— Des mecs demandent qu'on les laisse entrer, Max. Ils ont entassé deux bagnoles devant la grille.

— Combien de mecs ?

— J'en ai vu deux, mais ils sont au moins une dizaine. J'ai reconnu un gus qui travaille dans une des équipes de Gino.

— Seulement deux guindés ?

— P't'être qu'il y en a d'autres planquées plus loin, mais j'ai pas pu voir, il fait trop sombre.

— Retourne là-bas et dis-leur de patienter, fit Bolan d'un ton décontracté.

Il se tourna vers Napoli :

— Je vais aller leur parler. Fais allumer tes PROJOS et braque-les sur l'entrée. Rappelle-toi qu'il s'agit pas de déclencher la grosse merde, mais de tout faire pour éviter la casse. Alors dis à tes hommes de se tenir.

Puis il remonta dans la Corvette qu'il conduisit doucement jusqu'à l'entrée, la stoppa tout contre la grille, et descendit pour s'approcher des barreaux derrière lesquels stationnaient deux longs véhicules noirs. Abaissant le bord du chapeau dont il s'était coiffé, il interpella les deux hommes visibles :

— Montrez-vous un peu, les gars. On vous bouffera pas.

Deux silhouettes engoncées dans des imperméables s'avancèrent. En même temps, une lumière crue projetée depuis la façade inonda la scène, laissant apercevoir une enfilade de véhicules arrêtés un peu plus loin le long de l'allée, moteurs tournant au ralenti.

— Quelqu'un vous connaît, ici ? reprit Bolan.

L'un des deux hommes répondit :

— On est avec M. Serventi et M. Caprici. Paraît qu'on nous attend.

— Ah oui ? Qui a dit ça ?

— C'est entendu avec Frank.

L'Exécuteur fut un instant tenté de leur faire ouvrir la grille. Le résultat attendu aurait sans doute été le même, mais il fallait compter avec Max Napoli qui, sans être d'une intelligence brillante, pouvait flairer le traquenard in extremis.

— Je suis pas au courant, reprit-il.

Il s'assura que les trois *soldats* dont il avait noté la présence quelques secondes plus tôt étaient à leurs postes. Ceux-ci avaient pris position derrière lui et se tenaient en attente, tendus et leurs armes braquées vers l'entrée.

Il cracha en direction des nouveaux venus :

— J'vous emmerde. Allez vous faire foutre.

Puis il recula, marcha d'un pas naturel pour se placer en dehors des faisceaux de projecteurs, se retourna et cria :

— C'est un piège ! Butez-moi ces mecs !

À peine eut-il terminé sa phrase qu'une rafale de pistolet-mitrailleur crépita sauvagement, suivie l'instant d'après par le *dum-dum* d'un riot-gun et l'aboiement d'un revolver de gros calibre.

— Enfant de salaud ! hurla l'un des émissaires qui s'étaient présentés à la grille, en tirant des coups de feu sur la position précédemment occupée par Bolan.

Mais celui-ci était déjà loin. Dans une course rapide, il avait atteint un point du mur d'enceinte noyé dans l'obscurité et le franchit en voltige tandis qu'un concert de crépitements de tous calibres retentissait derrière lui. Il se reçut dans l'herbe mouillée, courut encore sur une centaine de mètres, s'arrêta et se débarrassa rapidement de ses vêtements de ville pour ne garder que sa combinaison de combat qu'il portait en dessous. Le mafioso Bolan-Cavassa redevenait Mack Bolan l'Exécuteur.

À courte distance, on entendait des rugissements de moteurs ponctués de multiples coups de feu et d'imprécations. Les visiteurs cherchaient à se dégager à la hâte dans une pagaille indescriptible.

Il avait soigneusement choisi son parcours pour rejoindre le gros sac en toile imperméable qu'il avait déposé là lors de sa première visite de la soirée. Le sac pesait plus de quarante kilos et contenait un véritable arsenal de guerre. Il commença par en extraire un boîtier métallique comportant plusieurs boutons, en pressa un aussitôt. Simultanément, une fantastique déflagration se fit entendre en même temps qu'une lueur orangée crevait l'opacité de la nuit. Les quatre charges de TNT qu'il avait placées au début de l'allée venaient d'exploser, creusant un vaste cratère interdisant toute retraite aux véhicules de la Mafia.

S'il ne s'était pas trompé, le groupe Serventi-Caprici n'était pas

seul à s'être fait couper le chemin de replis. Le convoi d'Angie Ventura aussi était piégé.

Bolan ôta un P.-M. Uzi et quelques autres pièces d'armement du sac, fixa celui-ci sur son dos et attacha le holster du gros AutoMag à son ceinturon. Enfin, il passa à son épaule gauche la bretelle d'un L.A.W.[2]

Malgré la lourde charge qu'il portait, il se remit à courir vers l'extrémité opposée de l'allée. Il y parvint à temps pour apercevoir plusieurs voitures en train d'achever une manœuvre destinée à les faire sortir de la chausse-trappe en passant par une pelouse. S'arrêtant à trente mètres du véhicule de tête, il dégaina l'AutoMag qu'il braqua sur la masse sombre et mouvante et pressa la détente. La grosse pièce rugit par trois fois.

Bolan ne put constater les effets immédiats de son tir, mais deux ou trois secondes plus tard, un klaxon bloqué se mit à hurler et le véhicule mitraillé décrivit une embardée, presque aussitôt percuté à l'arrière par celui qui le suivait de trop près. Le chauffeur de la troisième limousine réussit de justesse à éviter le choc, et les autres freinèrent en dérapant des quatre roues sur l'herbe trempée.

La position désorganisée du convoi était idéale pour la suite des événements. Bolan troqua son AutoMag contre le L.A.W. qu'il plaça sur son épaule, déverrouillant la sécurité, et appuya sur la détente électrique.

Le *Woof* puissant de départ de la roquette fut accompagné d'une stridulation aiguë et d'une longue flamme qui s'enfonça dans le tas de tôles emmêlées, provoquant une explosion fracassante. Deux secondes plus tard, le feu s'empara des carrosseries accidentées tandis que des hommes se précipitaient hors des véhicules encore en état, cherchant autour d'eux des cibles sur lesquelles ils auraient pu tirer.

Bolan leur délégua plusieurs giclées de P.-M., changeant constamment de place, disparaissant dans la nuit pour réapparaître quelques instants plus tard, les fauchant par groupes en de longues rafales meurtrières.

Des *soldats* couraient en tous sens dans la lueur des flammes dévorantes, certains se jetaient par terre à plat ventre, d'autres progressaient par bonds vers l'endroit d'où étaient venus les premiers coups de feu tirés par l'Exécuteur. Mais celui-ci avait déjà contourné le convoi accidenté dans une trajectoire rapide et imprévisible.

Le conducteur de l'avant-dernière limousine, une grosse Cadillac pleine de chromes, venait de réussir à la dégager du terrain spongieux, fonçant en pleine accélération vers la nouvelle position de Bolan, une zone caillouteuse derrière laquelle serpentait une allée secondaire en asphalte.

L'AutoMag rugit à cadence rapide. Plusieurs ogives de .44

magnum s'enfoncèrent dans la calandre massive, déchiquetant et broyant les tôles. Deux autres étoilèrent le pare-brise, provoquant instantanément une embardée du gros véhicule qui hoqueta puis s'arrêta brutalement de travers. Trois hommes en sortirent par les portes arrière, faisant feu en tous sens pour se protéger illusoirement. Bolan abattit les deux premiers à l'aide d'une rafale de l'Uzi. Le troisième était en train de s'enfuir d'une démarche d'ours, se déhanchant à grands pas maladroits.

Bolan avait reconnu la lourde silhouette du capo de Washington.

— Angie ! lança-t-il.

Ventura s'immobilisa et se retourna lentement. Il tenait un petit automatique nickelé qui renvoyait des reflets de l'incendie. Ses yeux globuleux décrivaient un va-et-vient rapide, cherchant à déterminer d'où était venue la voix.

— Bolan ? couina-t-il.

— Oui Angie.

Le capo resta trois secondes immobile et silencieux, puis il laissa échapper de sa main l'automatique brillant.

— Je n'ai plus d'arme, Bolan. Tu vas me tirer dessus ?

— Devine ?

— On peut discuter...

— Il est trop tard. Je voulais te voir de face.

— Fumier de merde ! Tu...

Le coup de tonnerre du .44 magnum mit fin au débordement du capo. Une balle blindée de 240 grains lui fit exploser la tête.

Bolan n'attendit pas la chute du corps. Il repartit au pas de course vers le parc où la bataille faisait rage. Les visiteurs nocturnes tiraillaient à tout va sur la propriété. Plusieurs véhicules avaient été placés hors de portée, d'autres ressemblaient déjà à des cadavres métalliques, troués de partout et les vitres éclatées.

CHAPITRE DIX-NEUF

Malgré leur infériorité en nombre, les défenseurs tenaient fermement leur position, refoulant ceux qui tentaient de franchir les murs d'enceinte, abattant les hommes qui s'approchaient trop des grilles.

Des coups de feu claquèrent à l'opposé de la propriété, signalant que les assaillants venaient d'ouvrir un nouveau front. Mais il y avait peu de chances qu'ils réussissent une pénétration de ce côté-là, le terrain était en pente et permettait une bonne défense. Cependant, aucun des deux clans ne paraissait vouloir lâcher prise. En pleine hystérie meurtrière, les frères de sang s'entre-dévoraient, la rage au cœur et la soif de vengeance leur desséchant les tripes.

Il était temps de donner un petit coup de pouce aux attaquants pour équilibrer les forces.

Le coffre de la Corvette contenait une charge de vingt kilos de TNT reliée à un détonateur électrique. La petite boîte métallique remplit encore son office. Bolan déverrouilla la seconde sécurité, enfonça le bouton et se jeta au sol, la tête dans les bras pour résister à la fantastique onde de choc qui secoua la nuit. Une monstrueuse boule de feu se développa à l'entrée du parc, s'étira à la verticale pour monter à l'assaut du ciel, accompagnée d'une colonne de fumée tournoyante.

Bolan se redressa. Les deux véhicules qui étaient restés bloqués devant l'entrée avaient été projetés à plus de vingt mètres. L'un d'eux était, retombé sur un groupe d'hommes dont un gesticulait faiblement en tentant de se dégager.

L'imposante grille d'accès, elle aussi, avait disparu.

Il y eut un moment de flottement pendant lequel aucun coup de feu ne fut tiré. Puis, soudain, une immense clameur jaillie de multiples poitrines se fit entendre et des *soldats* fous furieux, certains en état de choc, d'autres blessés, se précipitèrent dans la propriété à travers la brèche ouverte par l'explosion.

Si Bolan n'avait pas su exactement de quelle matière pourrie étaient faits les mafiosi, il aurait eu un instant d'admiration pour cette charge à peine concevable. Mais il connaissait bien ce phénomène qu'il avait constaté souvent sur les champs de bataille. Il ne correspondait nullement à une prouesse de bravoure. Ce n'était qu'un

acte de démence collective déterminé par l'odeur du sang et de la poudre, par l'esprit atavique de la vengeance, de la haine morbide.

L'Exécuteur avait seulement allumé la mèche reliée à la poudrière de la Mafia. Cela plus un peu d'huile sur le feu...

Mais ce n'était pas fini. Il jeta un coup d'œil sur sa montre-chrono. Le combat avait commencé depuis cent vingt-sept secondes. Il lui restait moins d'une minute avant l'arrivée certaine des hommes en bleu à bord de leurs voitures de patrouille. Et il ne désirait surtout pas se trouver de nouveau confronté à eux.

Longeant le mur d'enceinte, il retrouva l'endroit par où il avait quitté la propriété, se faufila dans le parc et accomplit un détour pour rejoindre la grande demeure en pierre blanche. Sur son trajet, il dut abattre plusieurs *soldats* des deux clans, se fraya un passage à l'aide d'une grenade qu'il lança sur trois mafiosi embusqués dans le hall d'entrée, et progressa rapidement vers le bureau de Joss Hammerfield au rez-de-chaussée.

Sorti brusquement d'une pièce, un homme aux yeux hagards tenta de lui barrer la route. Une giclée brûlante de l'Uzi le cisaila de l'épaule à la hanche et l'Exécuteur poursuivit jusqu'à la porte du bureau entrouverte par où filtraient des bruits de voix et des imprécations. Il s'y arrêta un court instant pour écouter, coulant un regard par l'entrebâillement.

Andy « le Kid » se tenait devant un coffre blindé ouvert dont il sortait des liasses de billets ainsi que des chemises cartonnées qu'il empilait pêle-mêle dans un sac en cuir. Jacky Knife Cavassi était à côté de lui, un revolver tenu à bout de bras le long de son corps.

Le fils de Joss Hammerfield jurait comme un damné.

— Merde, merde ! Putain de bon Dieu ! Je savais pas qu'il avait autant de paperasse...

Et le mafiosi lui donnait la réplique :

— Magne-toi, bordel ! À ce train, on n'aura jamais le temps de se tirer. Laisse tomber les papiers, on va y foutre le feu.

— Ta gueule ! Si t'as la trouille, fous le camp. Mais si tu fais ça, compte pas sur le pognon que Joss t'a promis.

Il y avait une magouille évidente au sein du complot. Un contrat occulte entre le politicien et celui que Max Napoli prenait pour un « type réglo ». Cela n'avait rien d'étonnant, l'univers de la Mafia n'étant fait que de corruption et de trahison. Mais Bolan n'eut pas le temps de réfléchir aux implications de la situation. D'un mouvement rapide, Jacky Knife venait de lever son arme qu'il braqua sur la nuque d'Andy Hammerfield en appuyant sur la détente. La tête du Kid s'inonda de sang. Il battit des bras, lâcha la poignée de documents qu'il tenait et s'effondra.

À l'instant où Bolan poussa le battant de la porte, le mafioso dut

avoir conscience du danger. Il fit feu d'instinct, sa balle se perdant dans la cloison à plus d'un mètre de l'Exécuteur qui lui lâcha une brève rafale de 9 mm dans la poitrine.

Les secondes défilaient à une allure prodigieuse. Bolan ôta le sac imperméable de son dos, le vida de l'explosif qu'il contenait et répartit les charges en divers points du rez-de-chaussée. Dès que ce fut fait, il remplit son sac avec les documents et les liasses de billets que le Kid avait sortis du coffre, le remplaça sur son dos et quitta la maison par l'arrière.

La fusillade continuait de toutes parts. Moins nourrie, les belligérants s'étant déjà copieusement réduits en nombre, mais des rafales sporadiques et des aboiements de riot-guns crépitaient dans l'ensemble du parc.

Le moment du repli était venu. Bolan trouva le coffret extérieur des relais électriques alimentant la propriété et le détruisit en vidant dessus le chargeur du gros AutoMag.

Toutes les lumières s'éteignirent d'un coup. Seules les flammes de divers points d'incendie continuèrent d'éclairer les lieux d'une lueur dansante.

Bolan sortit un transceiver radio d'une poche de sa combinaison, le porta devant son visage.

— Épervier ! lança-t-il calmement.

— *Contact, Striker ! Je suis au-dessus de toi à quinze cents pieds.*

Grimaldi était au rendez-vous.

— Blitz terminé, annonça l'Exécuteur. Amène-toi.

Il rangea l'appareil, courut jusqu'au mur sud où il lui sembla que le combat s'était atténué. Max Napoli lui tomba presque dans les bras. Le chef d'équipe de Frank Tramunti était couvert de boue. Son bras gauche pendait le long de son corps, rougi par le sang qui s'écoulait d'une blessure, et il serrait de l'autre main la crosse d'un pistolet-mitrailleur.

Dans un reflet tournoyant de l'incendie, il vit l'homme qu'il avait failli heurter, cria en redressant le P.-M. :

— Bolan ! Enfant de...

Puis la vérité lui apparut :

— C'était toi, Cavassa, hein !

Il n'en dit pas plus. L'AutoMag tonna, lui arrachant le pistolet-mitrailleur de la main.

— Casse-toi pendant que tu le peux encore, dit Bolan.

— Pourquoi je me casserais ?

— Peut-être parce que tu t'es trompé de route, Max. Tu vois ce que je veux dire ?

— Ah oui ?

— Prends ta chance et tire-toi.

Bolan lui accorda un dernier regard et repartit au pas de course vers le lieu prévu de sa récupération. Plus tard, il se demanderait pourquoi il avait fait grâce de la vie au petit mafioso, sans vraiment trouver la réponse. Peut-être en avait-il eu assez pour la nuit de l'odeur du sang et de la poudre, peut-être aussi parce que Max Napoli n'était qu'un soldat comme les autres, même s'il appartenait au mauvais bord.

L'hélico s'était posé à trois cents mètres de la résidence Hammerfield. Bolan jeta son sac dans la cabine, se retourna pour contempler une dernière fois le théâtre opérationnel qu'il venait de quitter et appuya sur le troisième bouton du boîtier électronique.

La grande maison s'ouvrit comme une coquille de noix. Le toit partit à la verticale au sommet d'un gigantesque champignon de feu, de gravats et de fumée. Une seconde après, le vacarme de l'onde de choc parvint jusque-là et fit vibrer la carlingue de l'hélicoptère.

Grimaldi le héla depuis le cockpit :

— Ça va, Striker ?

Bolan monta à bord, se laissa tomber sur le siège passager à l'instant où l'appareil entamait une rapide ascension dans le ciel nocturne.

À six cent mètres d'altitude, une vue grandiose s'offrit à ses yeux : celle d'un champ de bataille constellé de lucioles mouvantes rongeant rapidement ce qui avait failli être l'épicentre d'un complot à l'échelle nationale.

Il y avait des dizaines et des dizaines de morts. Autant de blessés, et ceux qui ne l'étaient pas allaient tomber dans quelques instants entre les mains des policiers dont on voyait les véhicules converger à vive allure sur les lieux.

Le complot était étouffé. La magouille édifiée par la Mafia cramait.

Et c'était parfait ainsi.

EPILOGUE

Ils se trouvaient tous réunis à bord du C-130 qui avait pris son envol au lever du soleil. Shirley Ashton était avec eux. Elle avait refusé de rester dans une ville qui ne lui rappelait que de tristes souvenirs.

Un peu avant le décollage, plusieurs grosses enveloppes avaient été déposées dans une boîte à lettres de l'aéroport. Elles étaient destinées au F.B.I. et contenaient des documents accablants pour plusieurs personnalités politiques de la capitale, relatant entre autres par quels moyens certains s'étaient laissé corrompre par le Milieu. D'autres envois s'adressaient à des hommes que la Mafia avait fait chanter. Ceux-là, l'Exécuteur ne les avait pas accablés. Il leur suggérerait simplement de se mettre en relation avec un haut fonctionnaire du Bureau fédéral : Harold Brognola. À lui de faire la part des choses. Et Brognola avait en main la liste de tous les destinataires. C'était à présent à lui de prendre les choses en main et de faire ce qui lui paraissait judicieux.

La presse, elle aussi, était concernée. Deux rédacteurs en chef de journaux télévisés, un chroniqueur très connu du public et deux journalistes furent touchés par la chasse aux sorcières que le F.B.I. organisa en quelques heures.

En plus de Joss Hammerfield, de Mullighan et d'autres politiciens corrompus, un ministre fit les frais de la campagne dévastatrice menée en vingt-quatre heures par Bolan et que des journalistes, honnêtes ceux-là, appelèrent « La nuit sanglante de Fair-Fax ».

Parallèlement, le bruit se répandit que l'Exécuteur était bien vivant et qu'il continuerait à harceler la Mafia, à traquer les *amici* jusque dans leurs repaires les mieux protégés.

Dans le ronronnement des moteurs du C-130, la voix de Shirley Ashton fut comme une douce mélodie aux oreilles du guerrier vêtu de noir.

— Mission accomplie, Mack. Que pensez-vous d'un *R and R* [3] ?

— C'est vraiment ce que vous voulez ? répliqua-t-il.

— Vraiment.

Sans attendre sa réponse, elle se nicha dans ses bras, posa sa tête sur son épaule et Bolan sentit le contact de ses lèvres chaudes contre sa joue.

Oui, le *R and R* était le bienvenu.

[1] Siège du F.B.I. au 9 et 10 de E Street.

[2] L.A.W. : Light Anti-tank Weapon (arme anti-char « consommable » constituée presque entièrement en matière plastique).

[3] R and R : Rest and Récréation (repos du guerrier).